

Messaoud Kafi

# DE BERGER A HARKI



## Préface

### Fatima Besnaci-Lancou

*Ce livre est un poignant et rare témoignage, car, comme des centaines de milliers d'anciens supplétifs de l'armée française, Messaoud Kafi a longtemps tu la tragédie qu'il a subie.*

*Messaoud Kafi a 17 ans lorsqu'il devient harki. « Je suis devenu harki parce que mon père était harki. S'il avait combattu au FLN, j'aurais sans doute fait comme lui » précise, à qui veut l'entendre l'auteur.*

*Messaoud Kafi raconte la violence que fut la guerre d'Algérie pour les paysans déjà très démunis. Germaine Tillion, qui connaissait très bien les Aurès pour y avoir travaillé en tant qu'ethnologue dans les années 30, parle, quelques décennies plus tard, de clochardisation d'une frange de la population pendant la guerre. La précision de la vie familiale au quotidien, dépeinte souvent avec humour, fait la force de ce témoignage.*

*A travers l'histoire de sa tribu, les Beni Melkem, à Tadjmout dans les Aurès, Messaoud Kafi dépeint la société chaoui de sa naissance en 1943 à la guerre d'indépendance de l'Algérie. Ce récit familial décrit avec talent un style de vie immuable où le mauvais œil était très redouté, car la superstition était, avec d'autres coutumes, fondamentalement ancrée dans les esprits.*

*Au travers du quotidien de sa famille, Messaoud Kafi nous prend par la main et nous mène sur les traces de bergers qui un jour, sous la violence des indépendantistes ou de celle de l'armée française ou tout simplement du fait de la misère accentuée par la guerre, deviennent supplétifs.*

*L'auteur nous rappelle sans ménagement l'évolution de la société algérienne : paupérisme, analphabétisme. Sans oublier la détresse des*

*femmes soumises aux hommes tout-puissants de la famille et la guerre des clans au sein de la même tribu. Jusqu'à la guerre d'indépendance vue par la population prise en otage entre FLN et armée française puis aux jours amers de l'après indépendance. Là, l'auteur nous offre un regard très critique sur les dirigeants de l'Algérie indépendante.*

*Ce livre retranscrit la complexité de la guerre d'Algérie et bat en brèche toute vision simplificatrice et manichéenne. Une contribution à la vérité de l'histoire récente de l'Algérie, étape nécessaire pour favoriser le dialogue et le respect mutuel.*

*Le récit autobiographique de Messaoud Kafi constitue un document sans aucun tabou, et terrible à la fois. Une histoire qui nous concerne tous et que je vous invite à découvrir.*

## PREMIERE PARTIE

### **ENFANCE : un monde disparu à jamais**

Je suis né le 2 septembre 1943, à Tadjmout, au coeur de l'Aurès, un hameau de quelques maisons sur le versant sud de l'Ahmar Khaddou, la barre montagneuse qui se dresse au nord-est de Biskra. L'Europe subissait alors un déluge de fer et de feu. La 2ème Guerre Mondiale a eu évidemment des répercutions sur la vie quotidienne dans la région de mon lieu de naissance, même s'il n'y avait ni bombardements de l'aviation allemande, ni occupation par des soldats allemands comme en Tunisie et en Libye.

C'est mon grand-père paternel qui a fait office de sage-femme; mon père était absent et les voisins et cousins les plus proches se trouvaient à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau, une demie journée de marche par des mauvais sentiers de montagne. Ma mère avait à peine 17 ans et mon père 29 ans.

Elle aurait pu mettre au monde son premier-né dans d'autres conditions de lieux et de confort, si le projet de mon oncle maternel avait abouti. Il avait en effet promis ma mère à un caïd borgne et bigame, mais qui passait pour riche car il cumulait son salaire de fonctionnaire de l'administration française et une pension de la Guerre 14-18. C'était donc un personnage influent dans toute la contrée, comme tous ses semblables qui avaient le même statut favorisé et qui avaient été placés par les autorités d'Alger un peu partout en Algérie. Tel était à l'époque le système d'administration indirecte des "indigènes" du bled algérien au sein de "communes mixtes" très étendues gérées par un administrateur civil français.

### **Mes parents**

Ma mère, une très belle berbère aux yeux bleus et d'une blondeur à rivaliser avec une nordique, n'avait pas manqué d'attirer l'attention de mon père, simple berger de profession, un brun aux yeux marrons. C'était un montagnard, un homme simple et rude dont la vision du monde se limitait, au sens le plus noble et le plus simple du terme, à celle d'un chasseur invétéré, un homme à la fois avenant et violent, au caractère impulsif comme la majorité des berbères "chaouis" de l'Aurès. Lorsqu'il apprit que sa jeune cousine allait être mariée à son insu à ce caïd borgne par la seule volonté de cet oncle maternel, un vieil opportuniste roublard, il a vu rouge. D'un seul coup, il a décidé d'anticiper le mariage et de recourir à un usage traditionnel dans nos montagnes : l'enlèvement de la fiancée. Pour ce faire, il a d'abord mis dans la confiance des cousins et des vieilles tantes, tous complices et solidaires. Bien entendu, seule ma mère n'était pas au courant de crainte qu'elle ne divulgue le projet ; on ne sait jamais avec une gamine de 15 ans !

Peu de temps après, tout est prêt. Le piège est tendu et l'enlèvement a lieu. L'affaire a pris tout de suite des proportions retentissantes. Car défier ainsi à l'époque un caïd, un représentant de l'Administration, c'était presque l'équivalent d'une déclaration de guerre faite à la France !

On m'a toujours raconté que toute la famille, le clan (fraction de tribu) et la tribu se sont mobilisés pour sauver la tête de mon père. L'Administrateur à Arris est d'abord saisi. C'était un homme de petite taille, d'origine maltaise croyait-on, qu'on appelait *El Hakim*, quelque chose qui correspondrait à "Monsieur le Gouverneur". Il était toujours entouré d'un cérémonial dépassant largement ses fonctions, s'octroyant des prérogatives d'homme important, et constamment accompagné dans ses déplacements d'une suite composée de subalternes à l'allure de courtisans mais pour lesquels, en fait, le terme de larbins aurait mieux convenu.

Mon oncle maternel s'étant empressé de porter plainte immédiatement pour enlèvement de mineure. "*El Hakim*" envoie donc deux gendarmes qui accompagnent un médecin de l'Administration chargé d'examiner ma mère afin de constater si elle avait été violée ou non. Curieux personnage que mon oncle, il parlait le français couramment sans que personne ne sache s'il avait été à l'école. Il lisait et écrivait aussi l'arabe alors que dans nos montagnes on ne parlait que le "chaoui", la vieille langue berbère. Et il arborait des décorations sans que l'on sache s'il avait vraiment fait la guerre et où.

Après enquête et interrogatoire, les gendarmes dressent procès verbal. Selon la version de tous que traduit l'interprète, ma mère n'a pas été enlevée mais elle s'est simplement enfuie pour ne pas être mariée d'office à un homme âgé qui avait déjà deux épouses. Le constat du médecin précise qu'elle n'a pas subi de violences, d'où le soulagement général de toute la famille. Selon la coutume, ma mère, étant orpheline de père et de mère, devait maintenant quitter son "ravisser" et réintégrer le foyer de son tuteur. Le "fiancé" pourra alors venir immédiatement demander sa main "officiellement" à celui qui en avait toujours la charge légale. Les apparences et la coutume sont sauvées et c'est ainsi que le mariage de mes parents a eu lieu avec la bénédiction de l'assemblée locale des sages qui représentent les neuf clans de la tribu des Beni Melkem qui, de tout temps, avait vécu et transhumé dans la vallée de Tadjmout entre l'Ahmar Khaddou et le Sahara.

En ce mois de septembre de 1943, ma venue au monde s'est passée de la manière la plus anonyme et la plus banale. Premier fils, j'ai reçu le prénom de Messaoud, qui était celui de mon arrière grand-père paternel parce que mon grand-père était encore en vie. Par la suite, j'ai eu à affronter la loi de la sélection naturelle, car la mortalité infantile dans la région à cette époque était l'une des plus élevées, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres zones rurales déshéritées. La malnutrition, le manque d'hygiène et diverses maladies contribuaient à ce triste record de mortalité. L'espérance de vie des adultes variait selon la cadence des cycles des épidémies mais surtout de la famine, car il faut savoir que rares étaient ceux qui mangeaient alors à leur faim tous les jours. La disette était partout la règle dans nos montagnes. De plus, les effets de la guerre en Europe étaient ressentis partout en Algérie, en particulier pour la circulation d'un

ravitaillement insuffisant. En tout cas, le cap fatidique de 60 ans était rarement dépassé et on commençait à être vieux dès l'âge de 40 ans.

Il y avait pourtant des exceptions. Par miracle, une de mes tantes aurait vécu plus de 130 ans, mais je dois ajouter qu'aucun registre d'état civil n'avait enregistré sa naissance. Je me rappelle très bien quand, enfant, j'accompagnais ma mère qui allait la voir. C'était une femme toute petite, menue et complètement aveugle. Elle avait de toutes petites dents bien alignées. C'était, paraît-il, le résultat d'une poussée dentaire tardive, comme celle d'un bébé, phénomène considéré alors comme normal au delà de cent ans, mais qu'on aurait bien du mal à expliquer. Bien plus tard, un professeur de chirurgie dentaire de la faculté de médecine de Paris a assuré à un de mes amis qu'il ne connaissait, dans toute la littérature spécialisée de la profession, aucune mention d'un tel événement et que cela lui paraissait, hélas, totalement impossible. Je ne peux pas en dire plus.

Mon grand-père paternel, mon père et ma mère constituaient l'essentiel de la cellule familiale. Toujours aux petits soins pour moi, ils avaient constitué une réserve de nourriture, car les privations étaient de mise, guerre ou pas. La misère avait trouvé son terrain de prédilection dans la région depuis belle lurette. Notre pays n'offrait qu'une terre aride à flanc de montagne, des collines escarpées, des rivières asséchées la plupart du temps, des cailloux partout et très pointus ; les parcelles à labourer étaient constituées de terrasses bordées de murets de pierres sèches de plus de deux mètres de haut pour retenir la terre que les eaux des pluies d'orage auraient emportée en contrebas. L'eau aussi était rare; à peine quelques sources et mares qui subsistaient l'été, distantes les uns des autres parfois de plus de quatre kilomètres. Ma mère, pour aller chercher l'eau qu'elle transportait sur son dos dans une outre en peau de chèvre; devait parcourir plus de deux kilomètres à l'aller et autant au retour, en peinant sur un sentier qui n'était qu'une succession de descentes et de montées. Il lui fallait également ramasser du bois pour l'usage domestique, l'entretien quotidien du foyer de la maison. A quoi s'ajoutait la participation aux travaux des champs, lorsqu'il y avait lieu, c'est à dire aider à la moisson de l'orge ou du blé et transporter les récoltes, dans un incessant et long coltinage à pied toujours recommencé.

### **Une vie de disette**

Il arrivait parfois qu'il ne pleuve pas pendant deux ou trois ans de suite, voire plus. Dans ce cas, c'était vite la disette; le cheptel, chèvres et moutons seulement, car les gens étaient trop pauvres pour posséder des vaches et l'herbe trop rare pour les nourrir, était décimé. Les réserves de céréales épuisées; il ne restait plus qu'à adresser des prières pour que la pluie se manifeste. Il y avait, certes, pour les chasseurs, du gibier, des perdrix, des lièvres et, à la lisière du désert, des gazelles; on racontait qu'il y avait eu jadis dans le pays des cerfs et même des lions; mais ces derniers avaient été tous exterminés il y a une centaine d'années. Quant aux renards et aux chacals, ils subsistaient partout encore, au grand dam des bergers. Car, de temps en temps, ils leur enlevaient un chevreau ou même, carrément, une chèvre. On racontait aussi des histoires de bêtes monstrueuses, des hyènes gigantesques, qui n'hésitaient pas à s'attaquer aux humains mais dont la nourriture préférée étaient les ânes. D'un seul coup de museau, elles les fendaient

en deux, dévorant une moitié sur place et emportant l'autre sur leurs dos pour leurs petits.....! Les sangliers pullulaient mais personne ne les mangeaient car la religion musulmane déconseille de consommer leur viande. On racontait pourtant que, dans le temps, avant l'arrivée des Arabes, les gens les mangeaient. Les pythons, les serpents, la dangereuse vipère à cornes, les scorpions faisaient partie du paysage.

Les arbres étaient surtout constitués de genévriers qui produisent des baies comestibles, un pis-aller lorsqu'il n'y avait plus rien d'autre à manger. Il y avait aussi des jujubiers nains dont les fruits sont identiques à ceux du genévrier mais qui ont un goût sucré. Les églantiers fournissaient le fruit du même nom qui faisait le régal des affamés, mais encore fallait-il les disputer aux sangliers. Les gens se nourrissaient également de différentes herbes qui poussaient un peu partout, du moins lorsqu'il avait plu, et que l'on mangeait crues. Tout reposait sur la pluie, la source de vie tant attendue qui se faisait tant désirer.

Le territoire de la tribu s'étendait sur 60 kilomètres de long dans une vallée en forte pente, orientée du Nord au Sud et large de 20 kilomètres environ. On pouvait y rencontrer une différence de températures de 20 C°. C'était simple, au moment où on moissonnait l'orge au Sud, le blé commençait à peine à pousser au Nord. Le principal fruit, qui était à la portée de tout le monde, était la figue de Barbarie, dont les plantations entouraient toutes les maisons. La plante qui produit ce fruit est la seule à résister à la sécheresse, car elle emmagasine de grandes quantités d'eau dans ses épaisses "raquettes" épineuses, comme les cactus du Mexique. Les fleurs étaient d'un jaune intense qui donnait ensuite un fruit très apprécié. Autour des points d'eau, poussaient quelques arbres fruitiers: des figuiers, des abricotiers, des grenadiers, des pêchers, quelques pieds de vigne grimpant en treilles, des orangers et des citronniers. Un seul mûrier, un arbre géant, existait près du hameau. On trouvait aussi quelques noyers en altitude et enfin une petite palmeraie d'une centaine de dattiers de différentes espèces. Ces quelques arbres constituaient les seuls points de verdure au milieu d'un univers entièrement minéral et aride.

Voilà, lorsque j'ai ouvert les yeux, la vision que j'ai eu du monde qui m'entourait. Déjà un an s'était écoulé depuis ma naissance et je commençais à prendre l'allure et les couleurs d'un petit garçon blond aux yeux bleus avec une teinte de vert. Mon père, qui était brun, n'en a pas été surpris, car il savait que, par un système de transmission héréditaire, il y avait de nombreux cousins et cousines qui avaient un physique identique au mien, surtout du côté de ma famille maternelle. Certains pourront s'étonner de ce que je viens de dire de mon apparence physique et de celle de ma mère. Mais déjà, au 6<sup>ème</sup> siècle, l'écrivain grec Procope citait l'existence d'une population blonde aux yeux bleus près de *l'Oros Aurassion*, la montagne de l'Aurès d'aujourd'hui.

Nous étions pauvres mais on racontait à la maison, que dans d'autres temps, la famille avait été plus aisée et avaient possédé plus de terres et de bêtes, mais que celles-ci avaient été confisquées par l'Administration en représailles d'un meurtre qu'un oncle avait commis avant de prendre le maquis pour devenir bandit d'honneur. C'était un usage courant à l'époque. Il aurait donc

rejoint un autre bandit d'honneur, qui avait la réputation d'un Robin des bois local, et auraient fait équipe avec lui pendant un certain temps. Armés de fusils à silex, ils rançonnaient les voyageurs riches pour donner aux pauvres une partie de leur butin, ce qui leur avait permis de bénéficier de la sympathie et de nombreuses complicités au sein de la population. On composait même des chansons en berbère à leur sujet..... L'Administrateur ne pouvait pas, bien sûr, tolérer un tel exemple, susceptible de faire des émules, voire de se terminer en révolte à une plus grande échelle. C'est ainsi que la famille avait été frappée dans ses biens, lourdement taxée pour que cette répression puisse servir d'exemple pour tous ceux qui seraient tentés de braver l'ordre établi par la puissance française. Cela se serait passé aux environs de 1920.

A l'âge de deux ans, je commençais à marcher et à prononcer quelques mots en berbère. La guerre était alors terminée en Europe. J'ai vu rentrer un oncle, amputé d'une jambe; j'ai appris par la suite que c'était un éclat d'obus allemand qui la lui avait arrachée en Italie. Un autre oncle est revenu après sept ans d'absence et cinq ans de captivité. Fait prisonnier en France avec sa compagnie en 1940, il avait été envoyé en Allemagne pour travailler dans les champs dans une ferme qui appartenait à la veuve d'un officier allemand tué au combat.

Je voyais pour la première fois de ma vie des avions voler en haute altitude en escadrilles serrées. On m'a expliqué plus tard que c'était des bombardiers, "des forteresses volantes" qui allaient attaquer les lignes allemandes en Tunisie et que c'étaient des Américains et des Anglais qui les pilotaient. En réalité, la campagne alliée contre les Allemands en Tunisie avait eu lieu de décembre 1942 au printemps 1943, avant ma naissance, surtout vers Tébessa et plus au nord-est en Tunisie. Mais il est vrai que l'aviation française avait installé à Biskra avant même le début de la guerre une base d'entraînement au pilotage des nouveaux appareils livrés par les Etats-Unis et que celle-ci a fonctionné jusqu'à la fin de la guerre. En 1945, j'ai dû voir leurs exercices de vol de groupe au dessus de nos montagnes.



## DEUXIEME PARTIE

## **Jeunesse**

Je menais la vie d'un petit garçon qui s'entraînait à lancer des cailloux sur les oiseaux, sans jamais les atteindre. Mes contacts avec le monde extérieur se limitaient uniquement au cercle familial immédiat. De temps en temps, pourtant, une vieille tante nous rendait visite mais j'étais effrayé à l'idée même de voir une "étrangère" s'incruster chez nous.

On me préparait à tout, sauf à l'école, Premièrement, il n'y avait pas d'école à Tadjmout, qu'elle soit coranique ou publique ; il aurait fallu faire des kilomètres pour en trouver une, là-bas, loin vers le sud, à Zeribet el Oued. Deuxièmement, il fallait avoir les moyens d'envoyer un enfant à l'école, ce qui était loin d'être le cas de mes parents. Il faut aussi rappeler que, pour les pauvres gens de nos vallées, l'école ne constituait pas un but en soi. Il fallait mettre les enfants au plus tôt au travail pour contribuer à la maigre pitance de la famille. L'école n'était qu'une perte de temps et on disait même qu'elle rendait les petits garçons peureux.

## **Petit berger**

Mon avenir était tout tracé. D'abord, à partir de l'âge de six ans, garder les chevreaux qui, une fois sevrés, étaient soigneusement séparés de leurs mères pour qu'ils ne les têtent plus. Ce lait, avec le beurre qu'il donnait, constituait l'unique et modeste ressource familiale. Plus tard, à partir de dix ans, je pourrais devenir le berger d'une vingtaine de chèvres, ce qui était l'effectif moyen d'un troupeau. Si ma famille en était dépourvue, je pourrais être placé comme berger pour compte d'un tiers, avec un salaire versé à mes parents de 3000 francs de l'époque par an. Le statut du berger était bien défini. Nuit et jour, il ne devait pas quitter son troupeau, dormir avec lui, soit dans l'enclos à ciel ouvert l'été, soit dans la mesure qui servait de bergerie en hiver. Il n'avait pas le droit de manger avec la famille qui l'employait, ni de jouer avec ses enfants. C'était aussi à lui qu'incomber la tâche d'aider les chèvres à mettre bas et de prendre en charge les cabris nouveau-nés. Insignes de ses fonctions, le jeune berger recevait un couteau et un bâton.

Il y avait des employeurs qui fournissaient aussi une paire de sandales aux semelles taillées dans un vieux pneu et même certains offrait un vêtement, une robe en laine brute qu'il fallait garder pendant un an; C'était d'ailleurs l'unique pièce de la garde robe du berger, son vêtement de travail et son couchage pour la nuit.. Sa nourriture se composée essentiellement de semoule d'orge. La semoule de blé, c'était un luxe rare, réservé seulement aux jours de fêtes ; tout comme la viande, et seulement trois fois par an. Seuls, le lait de chèvre et son beurre amélioraient l'ordinaire du berger.

Au printemps, c'était la plus heureuse saison de l'année. Tout était joyeux. La nature se réveillait d'un seul coup pour étaler partout le décor de toutes ses splendeurs. En quelques jours, la végétation éclosait d'une manière précoce et ponctuait de vert le paysage. Jamais je n'oublierai ce spectacle de mon enfance.

Il paraît que, maintes fois, mes parents ont cru que je n'allais pas survivre aux différentes maladies que j'avais contractées, notamment à ce que l'on m'a dit être une crise d'appendicite. On m'a alors conduit chez un guérisseur, un marabout local, qui m'a "désensorcelé" avant de me pratiquer une saignée.

Une tante du côté de mon père revenait au foyer après une période de mariage suivie d'un divorce. Elle était coutumière du fait, se mariant et divorçant même parfois dans la même année. Son record de stabilité conjugale avait quand même été une fois de sept ans avec le même homme, du douar Kimmel voisin. Telle était un des aspects de la liberté de la femme dans la société berbère chaouie de l'Aurès.

Je devais avoir dans les trois ans lorsque mon grand-père est décédé brutalement d'une maladie qu'on ne soupçonnait même pas. Pour la première fois, j'ai vu mon père pleurer.

J'avais déjà cinq ans. On était en 1948, et ma sœur, née en 1945, avait porté la famille au nombre de quatre. J'étais très jaloux d'elle, car je trouvais qu'on s'occupait plus d'elle que de moi. De plus, c'était à cause d'elle que ma mère m'avait sevré et, dans ma tête, je me disais que non seulement elle m'avait volé l'amour de ma mère mais aussi mon apparence physique car elle aussi était blonde avec des yeux bleus. Pour soigner ma jalousie, mes parents m'ont attaché avec une ficelle autour du cou une racine de potiron et, pour me préserver du mauvais oeil, ils ont enfermé un mille-pattes dans une cartouche vide de fusil de guerre, elle aussi attachée par une autre ficelle autour de mon cou. Un troisième accessoire est venu enrichir cet attirail, un petit reliquaire contenant des écrits du Coran rédigés par un oncle qui affirmait que ces extraits des sourates du Livre Saint préviendraient tous les maléfices et guériraient toutes les maladies.

Il y avait également dans le village une famille de guérisseurs de grande réputation qui détenait les secrets des plantes médicinales. Les gens venaient les voir de très loin pour se faire soigner. On racontait même qu'ils arrivaient à extraire des balles dans les corps en utilisant des préparations de plantes aux vertus "aspirantes". En tout cas, lorsque ma mère a eu une infection dentaire, mon père ne s'est pas cassé la tête. Il est allé emprunter une tenaille à un cousin, a allongé ma mère au sol et, lui maintenant la bouche ouverte d'une main, a saisi avec la tenaille la dent abîmée qu'il a extraite d'un seul coup. Pendant que ma mère hurlait de douleur, lui rigolait de tant de sensiblerie. Pour arrêter l'hémorragie, il a mis du sel sur la plaie de la gencive. L'opération était ainsi finie.

Les ustensiles de la cuisine étaient en terre cuite. Ma mère allait chercher de l'argile dans un endroit précis et elle les confectionnait elle-même. Elle savait également tisser toutes sortes de vêtements et de tapis. Elle fabriquait la teinture avec des épluchures de différents fruits pour donner des couleurs aux objets. Le rouge et le jaune étaient les teintes dominantes fabriquées avec des écorces de grenadier.

## **Coutumes**

Comme l'argent était rare, il y avait des échanges de toutes sortes de produits et aliments entre les uns et les autres. C'était tout une économie du troc qui avait cours. L'achat et la vente des biens se faisaient en circuit fermé, aucun étranger ne pouvant acheter de la terre dans le territoire de la tribu. La justice en vigueur était celle de l'assemblée tribale, seulement tolérée mais en fait reconnue officieusement par la justice officielle. Ainsi, les meurtres, les divorces et les autres litiges étaient réglés par les membres de la dite assemblée présidée par un patriarche dont le verdict était sans appel. Le respect des convenances, de la coutume ancestrale, était de rigueur. Un enfant naturel était systématiquement rejeté et si, par miracle, il avait survécu aux maladies et était parvenu à l'âge adulte, il n'était jamais admis dans le cercle des clans et passait toute sa vie en marginal. Celui qui ne se mariait pas et vivait en célibataire ne pouvait bénéficier à sa mort des mêmes rites et éloges funèbres que les autres. Par contre, il fallait mettre un tissu noir sur sa tête avant de le rouler dans son linceul.

Quant à l'adultère des femmes, il était puni de mort, l'exécution de la sentence incombant au mari trompé ou à l'un de ses proches. Cette rigueur théorique n'empêchait pas de nombreux cas d'aventures extraconjugales voire d'homosexualité. Il y avait aussi beaucoup "d'alliances de sang" contractées au delà de la tribu par le truchement de mariages arrangés entre clans ou fractions alliés..

Donner son amitié relevait d'un principe d'honneur et c'était un bien que rien ne pouvait ébranler.

### **Une société soumise à la nature et traditionnelle**

La nature était alors intacte. Non seulement l'homme ne tentait pas de la dompter ou de la transformer mais, bien au contraire, c'était lui qui se soumettait et s'adaptait à ses caprices. Tout était rythmé selon les règles bien établies, immuables, qui se succédaient dans un ordre séculaire. La tribu faisait beaucoup de transhumance dans son territoire échelonné entre le piémont saharien et le coeur du massif. L'ethnologue Germaine Tillion, qui a séjourné dans les années 30 au sud de l'Ahmar Khaddou, a rapporté ce mode de vie ancestral dans son livre "Il était une fois l'ethnologie dans les Aurès".

La religion musulmane avait aussi une grande influence dans la vie quotidienne. Rien ne pouvait se faire si cela n'était pas autorisé par le Coran. Sachant que plus de 90% de la population était illettrée, cela explique que toutes les religions trouvent leur source chez les pauvres. Les formes religieuses islamiques imprégnaient toute la vie des individus et celle de la société rurale.

### **Premiers indices d'agitation**

J'avais un oncle appelé "Daha", de son vrai nom Abderrahmane, un grand bavard devant l'Eternel, qui savait lire et écrire l'arabe. Un jour, il vint trouver mon père pour lui expliquer

qu'il devait maintenant lui verser l'Aumône, soit 10% de la récolte annuelle de blé et d'orge. Tout ceci n'était pas pour lui personnellement, mais pour une cause commune, afin de constituer un trésor de guerre. Mon père connaissant déjà les extravagances de l'oncle Daha, l'a gentiment éconduit tout en se disant, une fois de plus, que son cousin décidément ne changerait jamais. D'autres cousins ont eu le droit à la même démarche, effectuée toujours pas le même oncle Daha et dans le même but.

Un peu plus tard, "Daha" est revenu, accompagné cette fois par d'autres hommes, plus ou moins connus dans la vallée, mais qui, eux, ne demandaient pas, mais exigeaient "leur dû" et prélevaient d'office, et au delà des 10%. Armés, tout le monde l'était, mais uniquement avec des fusils de chasse, tandis que ceux-là avaient des armes de guerre, des Mauser allemands, des Enfield 303 anglais et des carabines italiennes Statti, vestiges des combats de 1942 et 43 arrivés dans l'Aurès en contrebande. Ils avaient aussi quelques armes de poing appelés pistolets. L'oncle "Daha" s'affichait au grand jour et haranguait tous ceux qui voulaient bien l'écouter pour l'entendre dire qu'il fallait chasser les Roumis qui nous avaient colonisés. Mais, il se gardait bien de dire ce qu'avait été l'Algérie avant l'arrivée des Français.

Les gens commençaient à s'interroger du regard en se disant, "Mais quelle est encore cette histoire ? Ce fainéant de Daha ferait mieux de s'occuper de ses terres au lieu de faire le fanfaron ! ». Et puis, tout le monde pensait que les conquérants c'était les Arabes. C'est eux qui avaient bouleversé les traditions des Berbères, c'est eux qui avaient imposé l'Islam et confisqué aux Berbères tant leurs oasis dans le Sahara que les terres fertiles des plaines, les obligeant à se réfugier dans les montagnes. C'était ces mêmes Arabes qui avaient asservi les populations autochtones, les avaient vendues comme esclaves sur les marchés de Bagdad et tout saccagé sur leur passage pendant leur conquête du pays. C'était eux qui avaient rasé la ville de Thouda, là-bas aux confins de la montagne et du Sahara près de Biskra, parce que le prince berbère, Kassila, avait fait périr leur grand général Okba dans une embuscade tendue par l'armée de la Kahèna, et maintenant voila que "Daha" venait nous dire que c'était les Français qu'il fallait chasser.

D'ailleurs, à part les rares passages du "*Hakim*" et de ses gendarmes, on ne voyait jamais aucun Français dans le coin. La pauvreté de la région n'avait pas suscité la convoitise des colons. Ils s'étaient installés sur les côtes et dans les plaines devenues fertiles parce qu'irrigables. Avec leurs techniques modernes et leur travail, ils avaient transformé des marais en jardins paradisiaques et mis en valeur des terres que les autochtones délaissaient. Dans les temps antiques, lorsqu'une puissance en dominait une autre, elle mettait fin à sa domination pour s'installer à sa place. Lorsque les Français étaient arrivés en Algérie, ils avaient bien chassé les Turcs mais ils s'étaient superposés aux Arabes pour constituer dans ce pays deux couches de conquérants, leur présence légitimant en quelque sorte la domination des Arabes sur les Berbères.

Et revoilà l'oncle "Daha" qui rapplique avec un nouveau discours. On était en 1949, et il faisait maintenant état d'un massacre perpétré par des mécréants contre des bons musulmans du côté

de Sétif, il y a de cela quatre ans. Il disait qu'il y avait eu des centaines de milliers de morts et que la révolution était désormais enclenchée. Il ajoutait qu'il avait lui même rencontré les chefs, les futurs dirigeants de l'Algérie indépendante, et il a cité le nom d'un certain Salah Bendjelloul. Un autre nom commençait aussi à circuler, celui de Mustapha Ben Boulaïd, ancien sous-officier de l'armée française et riche négociant du côté d'Arris, le chef lieu de la région. Une chanson commençait à être entendue; elle disait notamment "Ô bateau qui vogue sur les flots des mers, qui est le chef ? C'est Salah Bendjelloul". En berbère, cela faisait des rimes.

### **Bandits d'honneur**

Mon oncle, le fameux bandit d'honneur, était mort depuis longtemps. On racontait qu'il s'était suicidé sachant qu'il était malade et ne voulant pas être un fardeau pour son compagnon. Ce dernier, qui s'appelait Messaoud le Gaucher, s'était enfui par la suite dans le désert et on racontait qu'il s'était installé en Libye car son nom de famille était Senoussi, comme la grande tribu de ce pays...Lui aussi avait fait l'objet d'une chanson !

Deux autres bandits d'honneur leur avaient succédé dans les années d'après guerre. Ils s'appelaient Mekki et Hocine mais, s'ils avaient un armement moderne, des fusils de guerre allemands, leur réputation était bien moindre que celle de leurs prédécesseurs. Par la suite, la propagande du FLN en a fait des héros de la rébellion algérienne en les présentant comme des vétérans précurseurs. Les bruits les plus alarmants circulaient. Certains faisaient état d'une mystérieuse force occulte qui viendrait anéantir la puissance coloniale. D'autres disaient que les Turcs allaient revenir avec des avions pour combattre les Français et les vaincre. Mon oncle unijambiste, qui avait obtenu une pension de guerre de 3000 francs par an, commençait à s'inquiéter en se disant que si la France partait, sa pension partirait avec.

### **Maturation de la rébellion**

Le caïd, informé de ce qui se tramait, informait à son tour les autorités. Il n'était pas le seul. D'autres ont rédigé des notes à l'intention de leurs hiérarchies, qui n'en ont pas tenu compte. Bien plus tard, j'ai rencontré le colonel Schoen, qui avait été chef du bureau des affaires indigènes à la préfecture de Constantine. Nous avons longuement parlé de cette lente maturation de la rébellion que lui aussi avait bien suivie. Mais, lui non plus, il n'avait pas été entendu.et suivi par ses chefs.

Il faut savoir que depuis 1848, après la reddition de l'émir Abd el Kader au Duc d'Aumale il y a eu de nombreux mouvements, essentiellement à l'échelle locale, qui se sont traduits par des accès de violence qui ont été tous très vite brutalement matés et étouffés dans l'œuf. En fait, depuis la grande révolte de Kabylie en 1871, jamais l'autorité de la France n'avait été sérieusement contestée jusqu'à la révolte de Sétif en mai 1945 qui, toutefois, n'avait eu qu'une extension géographique limitée. On commençait à raconter pourtant qu'on arrivait, sur l'ensemble de l'Algérie, à un total de plus de 70 incidents en dénombrant tous ceux, minimes ou sérieux, qui étaient survenus à un moment ou un autre, ça et là, pour une cause ou une autre.

## **Construction d'une piste**

Au début des années 1950, l'administration prit une mesure qui eut tout de suite des répercussions sur la vie du pays. La décision fut prise, en effet, de construire une piste qui traverserait le territoire tribal. Les travaux débutèrent rapidement, ce qui permit le recrutement de nombreux chômeurs, dont mon père faisait partie. Même si les salaires payés étaient très bas, cela ne faisait rien et les gens étaient enchantés. Pioches, pelles et brouettes sont entrées en action car à cette époque on n'imaginait même pas le recours à des engins de travaux publics et tout se faisait à la main. La piste devait être longue d'une quarantaine de kilomètres et se raccordait au nord à une piste déjà existante et au sud à la route goudronnée de Biskra à Zéribet el Oued. Les horaires de travail allaient du lever au coucher du soleil comme c'était la pratique immémoriale en vigueur partout dans le pays.

Les travaux ont duré environ trois ans. Une alternance avait été établie. A tour de rôle, les gens de notre tribu travaillaient quinze jours puis s'arrêtaient pour laisser la place à d'autres et ainsi de suite. Ainsi en avait décidé l'assemblée tribale, sauf mon père qui en avait démissionné car il ne supportait pas d'être commandé par un chef issu de surcroît d'un autre clan de la tribu. Il se sentait atteint dans sa dignité.

## **Vain recensement des armes de chasse**

Au début des mêmes années 50, répercutant sans doute une demande de l'administrateur, le caïd a ordonné le recensement des fusils détenus sans autorisation. Evidemment, le résultat a été nul, tout le monde jurant ne détenir aucune arme, alors qu'en réalité c'était le contraire. Bien rares étaient ceux qui en étaient dépourvus. Mon père, pour sa part, avait même échangé son fusil de chasse contre une carabine italienne Statti. Adieu le gibier à partir de ce jour là, car il visait mal avec sa nouvelle acquisition qui, de plus, tirait une balle de guerre et non des cartouches à plombs. La preuve en est qu'un jour, il a visé la tête d'un oncle qu'il soupçonnait d'avoir un faible pour ma mère, ce qui d'ailleurs restait à prouver. Heureusement, il l'a raté et l'oncle s'en est tiré avec une grosse frayeur. La famille est alors intervenue pour qu'il ne porte pas plainte moyennant un dédommagement en argent et un repas de réconciliation, comme c'était l'usage à l'époque.

J'avais six ans et, à cet âge, je gardais les quelques chèvres que nous possédions, achetées grâce à l'héritage que ma mère a fait des biens que son père lui avait laissés, car son oncle commençait à dilapider l'avoir qui revenait à ma mère dans les jeux de cartes. Il passait pour boire aussi. Nous habitons dans ce qu'il est convenu d'appeler une maison mais, en fait c'était une masure, un véritable taudis, construit avec des pierres posées les unes sur les autres et coincées avec des caillasses, sans autre ouverture que la porte. La hauteur à l'intérieur ne dépassait pas 1 mètre 50 avec des poutres plantées verticalement partout pour supporter un toit plat de branchages recouvert de plusieurs couches de terre.

Lorsqu'il pleuvait longtemps, les eaux s'accumulaient et finissaient par s'infiltrer dans les pièces, le toit étant devenu une vraie passoire. Lorsque la pluie se prolongeait encore, les toits de terre gorgés d'eau finissaient par céder. Transformée en boue, la toiture finissait par s'effondrer, avec poutres et pierraille, écrasant sous son poids les malheureux, hommes ou animaux, restés dans la maison. J'ai été plusieurs fois témoin de tels accidents.

### **Rites funéraires**

Les enterrements étaient tristes comme partout ailleurs dans le monde. Les femmes se griffaient le visage les unes des autres et se cognaient la tête contre le sol en poussant des hurlements. Ce rituel devait exister dans les traditions païennes car la religion musulmane déconseille cette pratique et c'est pour cette raison que les femmes pratiquaient ce rite en cachette des hommes. Mon jeune âge m'a permis d'assister à cette scène une fois lors du décès du patriarche de mon clan.

J'ignore comment les gens savaient à cette époque qu'un tel ou une telle allait mourir car parfois les défilés d'adieu duraient plusieurs jours pour une dernière visite au mourant qui avait encore toute sa conscience puisqu'il reconnaissait ses visiteurs et dialoguait avec eux. Il était d'usage de lui demander pardon pour soi-même et tous ses proches. Il fallait espérer que personne ne soit enterré à l'issue d'un coma prolongé, car il y avait des légendes qui parlaient dans pareils cas de revenants.

On racontait l'histoire qui s'était passée une fois, dans une tribu lointaine, c'est à dire habitant à une centaine de kilomètres de chez nous. L'enterrement avait eu lieu le lendemain du décès comme c'était la coutume. Les femmes, après les pleurs rituels, commençaient à préparer le repas en l'honneur du mort qui réunissait tout le clan, lorsque le "mort" est apparu vêtu de son seul linceul, recouvert de terre, émergeant de sa tombe. Panique générale, ça courait dans tous les sens, tout le monde croyait que c'était son fantôme. Le malheureux avait beau crier pour les rassurer que c'était bien lui, qu'il était bien vivant, rien n'y faisait ! Finalement, un lettré, qui jouait un peu le rôle de savant du village, intervint pour constater que ce n'était pas un fantôme. Le repas du mort s'est alors transformé en fête. Et quant au principal intéressé, il a fini par mourir pour de bon, mais plusieurs années plus tard.

### **Six mois de prison**

En 1952, à la suite d'une ruse imaginée par mon oncle maternel, mon père a été arrêté par les goumiers (supplétifs de la police et ancêtres des harkis) pour port illégal d'arme de guerre, jugé et condamné à six mois de prison ferme. Mon oncle, en fait, avait monté ce stratagème par dépit pour régler ses comptes avec mon père, car les relations avaient été toujours très tendues entre eux. On raconte même qu'une fois mon père l'avait frappé. De sa prison, mon père avait



demandé que sa femme et ses enfants soient confiés à une famille qui ne faisait pas partie de notre clan, ce qui a entraîné le rebondissement d'un vieux contentieux avec nos cousins pour un problème de limite de propriété.

### **Règlements de compte et embuscade**

Nous voilà ma mère, ma sœur et mon frère, car dans l'intervalle notre famille s'était agrandie avec la venue de mon frère en 1950, partis chez des gens que nous ne connaissions même pas. Nos cousins nous ont rejeté d'emblée, tirant prétexte de la décision de mon père de nous avoir placés sous la protection de leurs "ennemis". De toute façon, ils ne se seraient sûrement pas occupés de nous; au contraire, ils nous auraient persécutés car il était monnaie courante que la veuve et l'orphelin soient délaissés. C'est ce moment là, à notre arrivée chez eux, que nos hôtes ont choisi pour tendre une embuscade à un autre de mes oncles paternels, particulièrement turbulent, dont ils pensaient avoir à se plaindre. En fait, ils n'ont réussi qu'à le blesser. Lui aussi était armé mais expérimenté, car ancien soldat pendant la deuxième guerre mondiale, il savait se servir d'un fusil de guerre, contrairement à ses agresseurs qui ne savaient que tirer le gibier. Son expérience l'a donc sauvé du piège.

Je me rappelle que lorsque les hommes sont rentrés, les femmes les ont accueillis en poussant des youyous de joie car elles pensaient qu'ils l'avaient tué. Ma mère s'est abstenue de prendre part à cette macabre effervescence, car elle savait que cet acte allait donner lieu à des représailles et que notre situation deviendrait très délicate. Le lendemain, la joie a laissé place à l'inquiétude, car la nouvelle est tombée comme la foudre : mon oncle n'était que blessé et avait été soigné par les guérisseurs traditionnels dont il a été précédemment question. Mon clan s'est immédiatement mobilisé pour lui apporter son soutien et sa protection. Et voilà deux clans, au sein de la même tribu, en état de guerre. Le conseil de la tribu se réunit d'urgence pour tenter d'éviter le pire mais l'oncle "Daha" en conteste la légitimité, s'érigeant comme seul représentant de "l'autorité révolutionnaire" et déclarant que désormais l'assemblée patriarcale est dissoute.

Pour ma part, je continuais à garder les quelques chèvres que nous possédions. Il fallait les conduire là où il y avait de la bonne herbe et donc jamais au même endroit car l'herbe était rare. Ceci me conduisait à parcourir tout le territoire de la tribu, libre d'accès pour tous sur le versant au nord du plateau de Djemina qui est inaccessible de tous les côtés. Cet endroit s'appelle « *Hadjmint* ». La légende disait qu'une Romaine s'y était réfugiée et que ses ennemis avaient coupé tous les arbres pour combler le précipice et passer avec leurs chevaux. Elle avait attendu qu'ils aient fini d'entasser tout ce bois pour y lancer un chat qu'elle avait trempé dans l'huile avant de mettre le feu à l'animal. Ses ennemis périrent dans l'incendie. Il existe un clan proche du nôtre des Beni Melkem qui s'appelle les Aït Dahya. Leur ancêtre est aussi une Romaine (*Roumint*). Leur nom de famille est Khirani parce que, disent-ils, ils sont venus de Kheirane, localité que, selon la légende, les Romains ont quittée pour venir s'installer à Tadjmout.

Il fallait surveiller les chèvres et les empêcher de manger certaines plantes nommées « *guengar* », c'est-à-dire « interdit ». C'est une sorte de pavot avec des fleurs jaunes, blanches

ou rouges qui rendait les chèvres excitées, .Bien entendu, il n'était plus question que je les fasse brouter dans les champs de mon clan. J'étais maintenant rejeté par les miens et pas encore admis par le clan de nos hôtes. Je faisais l'objet des railleries des autres bergers; parfois j'étais obligé de me battre à coups de bâton et avec un lance-pierres de ma fabrication. Un jour, alors que je conduisais mon troupeau à un point d'eau pour le faire boire, je me suis vu encerclé par mes cousins, bergers eux aussi. Ils étaient six ou sept et ils ont commencé par m'insulter en me traitant de bâtard, de banni, et autres gracieusetés puis ils ont commencé à me frapper. J'ai quand même réussi à en allonger deux par terre mais j'allai succombé sous le nombre. Heureusement, un adulte du clan de nos hôtes passait par là et a entendu mes cris. Il est venu à mon secours et a même couru après mes agresseurs qui ont détalé.

"L'ami" de mon père qui nous avait recueillis, nous fournissait des grains d'orge pour nous alimenter mais il se faisait payer en achetant à ma mère les terres dont elle avait hérité de son père. Comme c'était lui même qui fixait les prix et les modalités d'acquisition, au bout de six mois, ma mère s'est retrouvée dépossédée de plus de deux hectares de terres labourables

### **Sortie de prison de mon père**

Mon père, à sa sortie de prison, est rentré au bercail avec une mine resplendissante, car en prison, nous a-t-il expliqué, il mangeait à sa faim tous les jours. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'à cette époque rares étaient ceux qui prenaient deux repas par jour ou simplement mangeaient à leur faim. En outre, il faut connaître le contenu des menus quotidiens : à longueur d'année bouillie et galettes d'orge, et comme légumes, tomates sèches, oignons, ail avec un peu de graisse très salée. Nous sommes donc rentrés chez nous comme si rien ne s'était passé et nos cousins nous ont boudés. Mon père n'en avait cure. Sa décision était prise, il allait émigrer en France pour chercher fortune. On avait quelques cousins qui s'y trouvaient déjà, et, en croire ce qu'ils disaient dans leurs lettres, c'était le paradis, il suffisait de se baisser pour ramasser l'argent.

### **Emigration en France de mon père**

N'ayant pas l'argent du voyage, mon père a hypothéqué la maison. Avec deux cousins, le voyage est entrepris. Ils auront à parcourir 400 kilomètres à pied pour rejoindre le port le plus proche, Bône ou Philippeville. De là, ils ont pris le bateau voyageant à fond de cale car c'était les places les moins chères. Le voyage a duré 36 heures dans des conditions épouvantables, nous raconteront-ils plus tard, car la mer Méditerranée peut subir des tempêtes redoutables. J'imagine maintenant bien leur calvaire, à eux qui n'étaient jamais monté même dans un camion et qui se retrouvaient ballottés, en proie au mal de mer, dans une caisse métallique immense, pleine de craquements, résonnant du bruit du moteur et des chocs des vagues, où le froid, l'humidité marine, les courants d'air, l'odeur d'huile brûlée se combinaient avec les relents aigres des vomissements pour donner à la fois le sentiment d'une totale impuissance et d'une épreuve qui ne finira jamais.

Six mois plus tard, aucune nouvelle ne nous était encore parvenue. Nous étions à nouveau confiés à une nouvelle famille mais qui était venue s'installer chez nous cette fois-ci. Ils avaient une fille de mon âge et un grand garçon. En ce qui me concerne, je continuais à garder les chèvres. La fille en faisait autant avec les siennes, ce qui nous permettait de faire le chemin ensemble. Elle était sous ma protection et il n'était pas question qu'un autre berger vienne l'importuner. Evidemment, cette situation a vite donné lieu à des ragots et des sous-entendus. Le père de la fille est entré dans le jeu à son tour, y a cru, et m'a foutu la trempe du siècle. C'est simple, une semaine après j'en avais encore mal à la tête.

Nos chèvres, nous les avons vendues les unes après les autres, simplement pour acheter de quoi manger, et lorsque il n'en restait aucune, je suis parti vers le sud pour récolter des dattes dans les oasis. Le principe consistait à ramasser les dattes toute la journée pour le compte du propriétaire arabe des palmiers et à la fin de la journée on était payé avec quatre kilos de ces mêmes dattes. On pouvait aussi choisir d'être payé en récupérant les dattes que le vent faisait tomber de leurs régimes. Dans ce cas, on gardait pour soi tout ce que l'on ramassait, c'était l'usage.

C'est pendant ce séjour dans les oasis que j'ai failli à nouveau mourir. J'avais contracté ce qu'on appelait la "maladie de l'automne" qui se traduisait par de fortes fièvres, accompagnées d'atroces maux de ventre. Je faisais des hallucinations, je voyais tout en jaune, je voyais des oiseaux bleus, je délirais ; il paraît que je réclamaï mes parents. On était en 1953, au mois d'octobre, et je venais d'avoir mes dix ans révolus, Comme je n'avais pas la moindre notion du calendrier, je ne le savais même pas. Etant donné mon état de santé, des gens de ma tribu qui se trouvaient là, occupés eux aussi à la récolte des dattes, ont décidé mon rapatriement. J'ai été confié à une caravane qui repartait vers notre territoire, On a accepté de transporter les 20 kilos de dattes que j'avais ramassés. Mais moi, il fallait que je marche à pied car les ânes et les mulets étaient déjà surchargés. Malgré la fièvre qui m'accablait, je faisais de grands efforts pour ne pas tomber, je trébuchais de temps en temps, mais j'ai tenu bon quand même. Le voyage a duré environ vingt heures pour un parcours de cinquante kilomètres.

Quand ma mère m'a revu, elle a eu un choc. J'étais tout pâle, blanc comme un cachet de cette aspirine dont nous étions tellement dépourvus. Elle m'a essuyé le front avec un chiffon imbibé de vinaigre qu'elle conservait précieusement dans un flacon. Elle m'a massé le cou et pincé entre les doigts des deux mains, puis les lobes des oreilles. Le lendemain, j'étais guéri et très fier d'avoir rapporté cette précieuse nourriture, vingt kilos de dattes.

### **Apparition d'un groupe d'hommes en armes**

Peu de temps après, à la fin de 1953 ou au début de 1954 donc, on a vu un avion faire des ronds au-dessus de nos têtes pendant quelques jours. De temps en temps, on voyait passer à Tadjmout un groupe d'hommes armés habillés de "cache-poussière" et portant même des calots. On ne connaissait pas la plupart d'entre eux. Quant à l'oncle "Daha", il se faisait rare; son job à lui c'était l'agitation, pas l'action. Ces hommes en armes s'invitaient chez les gens et il fallait

chaque fois leur préparer un festin. Les deux "bandits d'honneur", Mekki et Hocine, jouaient maintenant les chefs. Un certain Adjoul faisait aussi parler de lui. Pour nous, ce n'était pas totalement un inconnu, car ma tante paternelle, entre deux mariages et un divorce, s'était mariée à un de ses neveux, aussi pauvre que nous, et c'était avec lui qu'elle était restée sept ans, son record de stabilité matrimoniale. Donc ce fameux Adjoul s'était autoproclamé chef militaire de toute la région, disons le versant sud du massif de l'Aurès tout autour du douar Kimmel. Issu d'une tribu chaouie, mais lettré et parlant arabe, c'était un homme avec un certain ascendant. Les rumeurs couraient. On disait que ces hommes étaient d'origine égyptienne, comme les fameux Béni-Hilal qui avaient dévasté l'Afrique du Nord lors de la conquête arabe. Maintenant, tout le monde était de plus en plus persuadé que quelque chose de grave se préparait.

### **Un retour plein de désillusions**

Toujours pas de nouvelles de mon père et de ses compagnons d'infortune... Certains bruits circulent, disant qu'ils ont été mangés par les poissons lors du naufrage de leur bateau, d'autres prétendent qu'ils se sont perdus en France et sont morts de soif. Certaines femmes disent à ma mère "Il ne te reste plus qu'à refaire ta vie!" C'était comme ça à l'époque, les gens enfonçaient le clou chaque fois que l'occasion leur en était donnée.

Nous avons quitté notre propriété pour emménager dans celle de nos anges gardiens. Ils nous ont alors installés dans une maison distante de 500 mètres, que tout le monde disait hantée, car les histoires des fantômes alimentaient beaucoup les conversations en ce temps là. La nuit tombée, nous étions terrorisés ; parfois j'ouvrais les yeux et il me semblait voir des apparitions, je les refermais aussitôt. Sur le seuil de la porte d'entrée de la pièce où nous dormions, ma mère avait replanté a un jujubier nain très épineux qu'elle était allé déraciner. Elle avait taillé en pointe le bas de l'arbuste placé à l'intérieur mais en dirigeant toutes les branches épineuses vers l'extérieur comme ça personne ne pouvait entrer. Elle dormait toujours la hache à portée de main, lorsque mon père n'était pas présent au foyer. C'est à cette époque que mon frère a contracté la rougeole, fléau qui emportait alors la majorité des enfants qui en étaient atteints. On disait que si les boutons rouges poussaient à l'intérieur de la peau, le malade en mourrait, par contre s'ils s'extériorisaient à la surface de la peau, il avait une chance de guérison. Ce fut heureusement le cas de mon frère qui survécut.

Comme si cela n'avait pas suffi, ma mère s'est faite alors piquée au pied par un scorpion. Elle s'est soignée toute seule, en passant une "pierre à venin", un caillou noir sur l'emplacement où le scorpion avait enfoncé son dard. Comme le scorpion était de couleur jaune, sa piqûre n'était pas mortelle, par contre s'il avait été noir, cela aurait pu être très dangereux, voire mortel. Enfin, c'est ce qu'on disait à l'époque dans notre village.

### **Je deviens berger professionnel**

Un jour, un cousin est venu nous voir pour nous dire que mon père était bien vivant et qu'il allait bientôt rentrer, et que s'il n'avait pas envoyé de mandat c'est parce qu'il n'avait pas trouvé de travail. Ce cousin m'a aussi proposé de me conduire auprès d'un cordonnier qui cherchait

un berger. Ma mère ne s'y est pas opposée, au contraire cela permettrait d'acheter de la nourriture avec mon salaire. Nous voilà partis avec mon cousin pour un voyage de deux jours de marche. Nous voilà arrivés à bon port; la famille était très accueillante, tout le monde m'appelait familièrement par mon prénom. On m'a expliqué que nos familles entretenaient de vieilles relations amicales. Ils avaient un fils de mon âge, très gâté à mon goût, bien habillé et ayant toujours mangé à sa faim si j'en juge par sa jovialité et à sa bonne mine. Son père le destinait à assurer sa succession, car cordonnier était un métier valorisant, surtout lorsqu'on était le seul dans la région.

Leur troupeau était important, s'élevant à une cinquantaine de chèvres environ. Le lendemain, je commence mon service, doté d'un couteau, de mon propre bâton et, grand luxe, d'une paire de sandales aux semelles de caoutchouc découpées dans un pneu. On appelait ces sandales des « michelines ». Le premier contact avec les bergers du coin à mal commencé. Nouveau venu, je suis accueilli par des insultes et les menaces fusent. Il faut faire preuve de courage et surtout ne donner aucun signe de faiblesse; progressivement, je réussis à m'imposer et à être admis par eux.

Un jour, rentrant en fin de journée, j'ai trouvé le fils de la maison en pleurs. Il m'a expliqué qu'une bande de jeunes garçons étaient venus lui prendre de force ses pièges pour attraper les oiseaux. Je lui ai demandé où ils habitaient. Il me donne l'adresse et j'y file immédiatement. J'entre dans la cour intérieure de la maison, où ils sont rassemblés essayant d'apprendre le fonctionnement des pièges. Leurs mères préparaient la cuisine sur des feux de bois tandis que leurs pères discutaient en attendant le repas du soir. C'était sans doute des frères d'une famille nombreuse qui vivaient ensemble sous un même toit, c'était l'usage à l'époque. Je me suis précipité, le bâton brandi dans la main droite, prêt à cogner, et de la main gauche je les leur ai arrachés les pièges volés, Je suis reparti aussi vite que j'étais arrivé, sans leur laisser le temps de réagir. Même leurs parents étaient surpris de la rapidité avec laquelle j'avais agi. J'ai eu un accueil triomphal à mon retour chez mon employeur. La grand-mère m'a récompensé avec une poignée de dattes, le fils est devenu mon copain et toute la famille m'a adopté, y compris la grand-mère qui avait pourtant une épouvantable réputation de mégère. Elle était redoutée autant par ses brus que par nombre de bergers. Ces derniers ne s'éternisaient pas longtemps au service de cette famille à cause de la vieille.

Je me rappelle que, lorsque je ramenaient le troupeau le soir, elle m'attendait devant l'enclos pour compter toutes les bêtes et tâter leurs ventres, afin de voir si elles avaient bien brouté de l'herbe en quantité suffisante, car il m'incombait de les conduire dans les endroits où l'herbe était en abondance. Mon employeur a envoyé 500 francs à ma mère comme acompte sur mon salaire annuel qui était, comme convenu de 3000 francs de cette époque. On comptait alors en francs et la pièce de cinq francs s'appelait un douro. Mais cette comptabilité n'a de sens que par rapport à la valeur des choses. Un quintal d'orge coûtait 500 francs (100 douros) et un kilo de sucre en poudre vingt francs (quatre douros)

## **Démonstration d'artillerie**

Cette expérience n'a duré qu'un mois à peu près. Un soir, à peine rentré, alors que la vieille était en train de tâter les chèvres, nous avons entendu des détonations, un bruit dépassant de loin les grondements du tonnerre. C'était la première fois que j'entendais un bruit pareil, je me bouchais les oreilles et je fermais les yeux. Les femmes pleuraient, tout le hameau était en effroi. Le frère de mon employeur, qui était un ancien combattant de la 2ème Guerre Mondiale, tentait de nous rassurer en nous expliquant que c'était l'armée française qui tirait sur les crêtes avec des canons de calibre 105 mm. En effet, l'armée française venait d'arriver sur la place du hameau. Elle a manifesté sa présence à coup de canon, certainement pour faire une démonstration de sa force. Le lendemain, le frère de mon employeur s'est rendu au campement du détachement d'artillerie en compagnie de tous les notables du village. Ils ont été reçus par l'officier qui commandait et qui leur a expliqué que les tirs de la veille étaient un avertissement en direction de ceux qui seraient tentés de se soulever contre l'autorité de la France bienfaitrice, que ça n'était là qu'une infime partie de la puissance de l'arsenal français et que si d'aventure le détachement était attaqué par les rebelles, le hameau serait transformé en ruines et ses habitants ensevelis avec. L'ancien combattant émissaire est rentré au village en se voulant rassurant et en s'abstenant de rapporter la totalité du contenu des propos que l'officier lui avait tenus à lui et à ses compagnons.

Pour ma part, ma décision est prise, il n'était plus question que je reste dans un endroit aussi dangereux. Dès l'aube, je me suis enfui, en prenant bien soin de laisser le couteau, les chaussures et le pantalon dont on m'avait doté. J'ai mis une bonne journée et demie parvenir jusqu'à chez moi. En cours de route, je me méfiais de tout, je prenais des chemins détournés car je craignais de faire des mauvaises rencontres, par exemple des soldats français. Arrivé chez moi, ma mère, à ma vue, a changé de couleurs, en me disant : "Qu'est ce que nous allons devenir ? ! », car elle comptait sur mon salaire pour nourrir mes frères. Le cordonnier n'a pas tardé à se manifester pour réclamer les 500 francs d'acompte qu'il avait avancé à ma mère et qui représentait deux mois de salaire. Pour lui, un mois ne suffisait pas pour gagner cette somme, donc il en demandait le remboursement. Heureusement que je lui ai laissé la dotation attachée à mes fonctions de berger, sinon il m'aurait accusé de vol.

### **L'ambiance change**

Dans mon «village», l'ambiance a changé. Il y a maintenant des hommes armés partout, des connus et des inconnus. L'oncle Daha était dépassé par les événements. D'autres cousins se sont manifestés pour jouer à leur tour les révolutionnaires locaux. Mais un cousin appelé Messaoud le Borgne, une autre grande gueule devant l'Eternel, commence à supplanter l'oncle Daha, mais dans l'autre sens, c'est à dire qu'il est pour le maintien de la France en Algérie.

L'ancien caïd était parti, remplacé par un autre. Ce dernier était un ancien militaire, un capitaine de réserve, qui avait repris du service. D'ailleurs, il était toujours en uniforme et armé. Il a recruté une trentaine de goumiers pour former une force qui soit un contrepoids contre les

rebelles. Dans son « goum », il y avait certains de mes oncles, du côté paternel et maternel. il y avait aussi Messaoud le Borgne qui jouait maintenant au grand chef.

Mon père a choisi ce moment, sans doute à l'automne 1954, pour rentrer de France, complètement fauché. Il nous a déclaré avoir confié son argent à quelqu'un de sûr de crainte d'en être dépouillé compte tenu de ce qui se passait maintenant. En fait, il n'avait rien confié à personne. Il avait travaillé à peine vingt jours et le reste du temps, il l'avait passé à "galérer" pour sa survie quotidienne. Ce sont ses compagnons qui nous ont finalement raconté la triste réalité. Dans ces conditions, mon père n'était pas non plus en mesure de lever l'hypothèque qui pesait sur notre maison, cela va de soi ! Elle aussi, nous allions la perdre.

Avec le retour si piteux de mon père, la vie de notre famille, et la mienne en particulier, allait prendre dans des circonstances dramatiques un tour impossible à imaginer alors mais qui marquera à jamais mon destin.

A onze ans, mon enfance était finie.

## TROISIEME PARTIE

### ADOLESCENCE

#### **Survivre, grandir et vivre dans les déchirements successifs**

##### **L'engrenage**

Dans le même temps, mon oncle paternel enregistre mon père, à son insu, comme agent de renseignement de l'administration, sachant que s'il lui avait laissé le choix, il aurait refusé. La rémunération de cette fonction était de 7000 francs de l'époque par mois, c'est à dire le quart

d'un salaire de base en France et une fortune en Algérie ! Mais, c'était osé, car si jamais les rebelles l'apprenaient, mon père risquait sa tête. Un jour, mon oncle paternel est rentré chez lui en permission, à son domicile distant d'une quinzaine de kilomètres du campement des goumiers. La nuit tombée, un groupe de rebelles se faisant passer pour des collègues goumiers, est venu lui demander de se joindre à eux sur ordre du caïd. Lorsqu'il est sorti de sa maison, il s'est aussitôt aperçu du piège. Au moment même où il s'apprêtait à rentrer dans la pièce, précipitamment, un rebelle lui a tiré dessus et l'a raté. Mon oncle était armé et avait l'avantage de l'expérience d'un ancien soldat. Il s'est barricadé chez lui avec son épouse et ses enfants. Après plusieurs tentatives pour le déloger, en vain, les rebelles sont finalement repartis bredouilles. Le lendemain, il incombait à mon père d'aller chercher les goumiers pour escorter mon oncle lors de son retour avec sa femme et ses enfants.

### **Ballet aérien**

Un jour, nous avons assisté à un ballet aérien, Toute une escadrille d'avions faisait des piqués en contrebas de nos champs à la lisière du Sahara. De temps en temps, on entendait les rafales des mitrailleuses. On a su après que cette démonstration avait pour but d'impressionner des groupes de gens de chez nous qui étaient partis à l'entrée de la vallée pour empêcher un convoi militaire de pénétrer dans notre territoire. C'était là une pratique qui avait toujours existé depuis des temps immémoriaux à chaque menace d'invasion des terres de la tribu. A cet endroit même, jadis, beaucoup d'envahisseurs arabes y avaient laissé leurs peaux. Mais contre l'aviation, les fusils de chasse ne pouvaient plus rien.

Le lendemain, j'ai vu pour la première fois de ma vie un camion. Il était précédé de plusieurs petites voitures. C'étaient des jeeps et le gros camion devait être un G.M.C transporteur de troupes. Sa forme m'apparaissait monstrueuse et il faisait un drôle de bruit que je n'avais jamais entendu. C'est ce moment que l'oncle Daha a choisi pour rappliquer chez nous et pour discourir en disant à mon père «Ca y est, le colonialisme est vaincu, nous allons gagner la guerre». Mon père est entré dans une colère noire et l'a viré sur le champ. L'Oncle Daha est parti en maugréant et en proférant des menaces. Cette scène s'est gravée à jamais dans ma mémoire d'enfant.

### **La loi des rebelles**

Les rebelles ont commencé à se structurer. L'Aurès, notre région, formait la Wilaya 1. Mais, dans notre coin, il est apparu une Katiba n° 2 (2<sup>ème</sup> compagnie), environ cinquante hommes armés, supervisée par un gars qui se faisait appeler "adjudant" et qui était originaire d'une autre tribu. Et maintenant, Adjoul-Adjoul se faisait appeler "commandant" et, plus loin, dans les hautes sphères, c'était Mustapha Ben Boulaïd d'Arris qui tirait les ficelles, en s'étant attribué le grade de colonel. Mais déjà, la "guerre des chefs" faisait rage. L'individualisme exacerbé, propre aux Berbères, a toujours fait leur faiblesse, ce qui a permis, au cours de l'histoire, à n'importe quelle puissance de les dominer. En effet, ils se définissent comme des "hommes libres", des *Amazighs*, comme on dit maintenant, mais, en fait, ils ne l'ont jamais été collectivement, car leur liberté ne se conçoit que comme une liberté individuelle, valable que



pour eux-mêmes, c'est à dire qu'un Berbère ne doit pas primer sur un autre Berbère, si ce n'est par la force....

Les rebelles ont commencé à instaurer leur loi et a multiplier les interdictions : interdiction de fumer, interdiction de se parfumer, de chanter, de danser... En plus des règles morales en vigueur et puisées dans les valeurs traditionnelles, ils ont ajouté les leurs et d'abord l'impôt. C'est à la fois pour eux le moyen d'affirmer leur autorité, de financer leur organisation et de soumettre les gens. Au moindre prétexte, on multiplie les amendes qui frappent tous ceux qui sont susceptibles de payer et, pour asseoir leur autorité, ils égorgent quelques récalcitrants à titre d'exemple. Le racket devient en fait la norme et la délation naît avec la surveillance de tous par tous.

Ce qui est vraiment tragique, c'est que les militaires français qui arrivent maintenant chez nous n'ont aucune connaissance de la réalité et nous traitent comme si nous étions déjà des rebelles ; ils étaient bien loin d'imaginer que nous étions les premières victimes.

### **Première garnison à Tadjmout**

L'armée française installée dans notre territoire était composée de tabors marocains et d'unités de Sénégalais. Comme supplétifs, il y a les goumiers issus de notre tribu. Avec la dégradation du climat, ils se livrent à leur tour à des exactions sur la population suspectée d'aider les rebelles. Tout un cycle se met en place, dénonciations, délations, mouchardages, vengeances immédiates ou règlements de compte pour de vieilles histoires personnelles, familiales ou claniques, crainte et suspicion de tous, cela devient monnaie courante.

Le caïd-officier organise une rafle ; tous les hommes se sont retrouvés rassemblés sur la place du village, puis ils sont conduits près de l'endroit où les militaires ont établi leur campement. A onze ans, moi aussi, j'étais "raflé", avec mon père également. Nous sommes traités de la même façon que tout le monde, car, aux yeux du caïd, mon père n'avait pas fourni de renseignements exploitables sur les rebelles. D'ailleurs, il le soupçonnait sans doute de jouer double jeu. Mon oncle paternel ayant été nommé caporal à titre supplétif est intervenu en faveur de mon père auprès du caïd pour lui maintenir son statut d'agent de renseignements.

Pour la première fois de ma vie à onze ans, j'ai vu un Français de près, un jeune officier tout blanc, rasé de près et sans moustaches. Il avait une voix douce et parlait calmement dans une langue que je ne connaissais pas. Le caïd traduisait son discours en y ajoutant, d'après ce qu'on m'a expliqué plus tard, ses propres commentaires. Lorsque l'officier français disait "Vous êtes tous des Français, votre pays c'est la France !", le caïd traduisait "Vous êtes tous des chacals et des voyous, la France va vous mater !". L'officier continue son discours "L'œuvre française a fait de vos territoires un pays où elle a apporté la paix ; l'Armée est là pour vous protéger des exactions des bandits hors la loi ». Le caïd traduisait "Vous êtes des sauvages ignorants et des voleurs, l'Armée est venue ici pour vous civiliser." et ainsi de suite. Des tracts sont distribués pour annoncer l'état d'urgence à la suite de l'assassinat à Tighanimine d'un couple d'instituteurs et du caïd de M'chounèche, un bourg pas loin de chez nous. Dans la traduction en arabe on lisait «état de peur», alors que le mot «urgence» existe évidemment dans cette

langue. Les malentendus ont ainsi commencé, au plan local et en haut lieu. Pire encore, les maladresses, qui conduiront à la catastrophe, ont débuté.

### **L'école de la terreur**

Un soir, un groupe de rebelles est venu chercher mon père. En fin de nuit, on l'a vu revenir en titubant, les mains liées dans le dos, le visage ensanglanté, les yeux enflés, des hématomes partout... A peine entré dans la cour de la maison, il s'est évanoui. Ma mère complètement affolée, mes frères et moi, nous pleurions car on pensait qu'il était en train de mourir. Ma mère est partie en courant chercher un ami de mon père qui habitait à plusieurs kilomètres de là, nous laissant seuls avec un agonisant, allongé sur le sol. Au bout d'un temps qui nous a paru très long, interminable, les voilà qui arrivent tous les deux, ma mère et un homme. Ce dernier s'est penché sur mon père; il nous a tout de suite rassuré en nous disant que il était encore en vie. Puis il l'a redressé et ma mère a appliqué sur ses plaies les remèdes qu'elle a sortis de sa fameuse boîte en métal à moitié rouillée qui contenait des produits miraculeux à base de plantes médicinales. Quelques jours plus tard, mon père était remis sur pied.

Nous avons appris par la suite que c'était un cousin qui avait dénoncé mon père aux rebelles, en leur disant "qu'il était un indicateur du caïd et que, de plus il avait son beau-frère et un cousin qui étaient goumiers". Au départ, mon père devait être exécuté, car on tuait des "traîtres" pour moins que ça. Mais au moment de l'exécution, un autre cousin qui était passé à la rébellion, est arrivé avec son groupe pour assister à la sentence car on les avait prévenu qu'il y allait y avoir l'exécution d'un traître, à tel endroit, sans préciser son identité. A la vue de mon père, notre cousin a fait écran entre lui et ses bourreaux, en leur disant que "le sang qui coulait dans ses veines est identique au mien !" C'était le petit-fils de la tante de mon père, "Si vous le tuez, il faudra aussi me tuer avec lui !" Comme c'était un excellent tireur et qu'il avait déjà une petite réputation attestée par quelques "hauts faits" à son actif - il avait fait partie du groupe qui avait assassiné le caïd et l'instituteur sur la route d'Arris, le 1<sup>er</sup> novembre 1954 - le chef des rebelles a finalement gracié mon père qui s'en est tiré avec une bonne raclée.

De retour à la maison, mon père s'est senti humilié et il n'osait plus nous regarder en face. Malgré l'insistance de ma mère, il a refusé de s'alimenter pendant au moins une semaine. Un jour, un émissaire des rebelles est venu le voir pour lui dire qu'il fallait qu'il prépare un repas avec de la viande (un luxe inouï pour nous) pour trente personnes, tout un groupe de rebelles en armes. Car c'était devenu la règle. Toutes les familles étaient maintenant soumises à cette obligation. L'envoyé ajouta : "C'est bon signe : que les *djounoud* acceptent de venir manger chez toi, c'est le signe que tu es pardonné !". Que pouvez faire mon père, si ce n'est accepter malgré son manque de ressources. Son ami est venu l'aider et, le soir prévu, c'était le festin. Les mêmes hors la loi qui l'avaient frappé se sont régalez à nos frais. Et nous, les enfants, on en a aussi profité, en mangeant de la viande et, pour la première fois, à notre faim.

Un peu plus tard, le "capitaine" Adjoul-Adjoul, le chef rebelle du douar Kimmel, avec lequel nous avons une relation de parenté du fait du mariage de ma tante avec son neveu, a appris ce qui était arrivé à mon père. Il a donc commencé par faire d'abord exécuter le fameux "adjudant"

et il a ordonné de rechercher qui avait dénoncé mon père, car, à ses yeux, il s'agissait d'une dénonciation calomnieuse. Comme mon père se doutait bien de l'auteur de l'accusation contre lui, il s'est rendu directement chez ce dernier, lui a imposé une forte amende que l'autre a payée sans barguigner pour ne pas être dénoncé à son tour à Adjoul-Adjoul par mon père.

### **L'assassinat du caïd**

L'aviation commençait à mitrailler un peu partout et assez maladroitement. Des pilotes tiraient sur ce qu'il voyait bouger et même sur des bergers ; ils visaient parfois les maisons habitées. Il n'y avait aucune défense antiaérienne qui puisse les menacer et le jeu était trop facile. Le principal résultat était que toute la population était terrorisée. Comme les autres, nous avons commencé à creuser et à construire des abris antiaériens à quelque distance des maisons. Apprenant cela, le caïd-officier nous a envoyé un message disant que si l'on continuait ces constructions, il ordonnerait un bombardement massif de nos maisons. Il faut croire que ce caïd ne nous aimait pas car c'était un Arabe étranger au pays. Mes deux oncles ont demandé leur mutation pour être versés dans la harka qui venait d'être créée à Arris, Ils y ont obtenu un avancement dans la hiérarchie des supplétifs car ils ont été admis et nommés sergents tous les deux. Ils ont été bien inspirés. Quelques jours plus tard, sous la pression du FLN qui utilisait à la fois l'argument de la religion, les menaces voilées, et des promesses d'avantages dans la rébellion, tous les goumiers du goum formé par le caïd, Messaoud le Borgne le premier, se sont mutinés, Après avoir assassiné leur patron, ils ont rejoint les hors la loi pour former à leur tour un "bataillon" rebelle. La répression ne s'est pas fait attendre.

### **Création de la zone interdite**

L'armée a évacué son campement pour se replier sur le village de T'kout. Puis tout le territoire des Beni Melkem s'est retrouvé dans la zone interdite créée au cœur de l'Aurès, de l'Ahmar Khaddou à la forêt des Beni Melloul. Plus personne n'était autorisé à y vivre ou à y circuler et l'aviation pouvait désormais tirer à vue sur toute construction ou individu repéré dans toute cette zone. Une telle décision avait pour première conséquence l'évacuation de toute la population et son regroupement ailleurs. Sur place, les rebelles n'ont vu que des avantages au retrait d'une implantation militaire au sud de l'Ahmar Khaddou qu'ils se mirent à considérer comme une « zone libérée ».

.Un camp de regroupement des populations a été ouvert, des barbelés ont été installés et des miradors construits tout autour. Ceux qui ne voulaient pas être transformés en passoire par les tirs de l'aviation, étaient invités à plier bagages et à se rendre dans ce camp éloigné de 30 kilomètres environ à l'ouest de Tadjmout. La majorité de la population s'est exécutée.

### **Vivre en zone interdite**

Mais quelques familles, dont nous faisons partie, sont restées quand même, passant dans les faits sous le contrôle du F.L.N., car, d'après ce qui se racontait, la vie dans le camp était un

enfer. Le jour, nous nous mettions à l'abri dans les grottes et la nuit nous sortions "au grand jour", c'est à dire au clair de lune, pour nous rapprocher des points d'eau et commencer à nous servir dans les caches des réserves de vivres de ceux qui étaient partis. Il y avait de tout, du miel, du beurre, du blé et de l'orge, des dattes et bien d'autres choses. Car les gens n'avaient emporté avec eux que le strict minimum. Ils pensaient tous qu'ils allaient revenir rapidement ; le problème allait être réglé en quelques semaines. Ils n'imaginaient pas que ce déplacement durerait bien longtemps.

Assez vite, nous avons manqué de sel, et c'était difficile car notre organisme en réclamait, tandis que le sucre était remplacé par le miel. La viande était rare, car il n'y avait plus ni chèvres, ni moutons, ni poules. Il ne restait plus que le gibier. Nos mères préparaient des galettes pour les rebelles qui leur fournissaient de la semoule, car nous ne pouvions que vivre de plus en plus avec eux. On en voyait partout maintenant. La région étant très escarpée, truffée partout de grottes, des rochers inaccessibles pour ceux qui ne les connaissent pas. C'était un environnement idéal pour s'abriter et "se planquer". Les rebelles ont fourni une paire de jumelles à nos parents, pour scruter l'horizon afin de les prévenir de toutes incursions de l'armée. Lorsqu'un convoi empruntait la piste venant du sud, il était repéré de loin par la poussière qu'il soulevait; l'alerte était vite donnée et tout le monde disparaissait. Parfois les rebelles tendaient des embuscades et récupéraient des armes, des vêtements et de la nourriture. J'ai mangé pour la première fois de ma vie de la confiture conditionnée en barre de pâte de fruits qui provenait d'une boîte de ration militaire. Il y avait aussi des biscuits. Un jour, j'ai vu un groupe de civils arabes gardés et escortés par un détachement de rebelles qui s'arrêtait devant notre grotte. Mon père s'est avancé à leur rencontre, les rebelles lui ont demandé du tabac. Mon père, pensant que c'était un piège, leur a dit qu'il n'en avait pas. Ils l'ont alors rassuré, en lui disant qu'il n'avait rien à craindre, car eux aussi fumaient en cachette, et que l'interdiction s'appliquait aux autres. Quant à lui, ayant une relation familiale avec Adjoul-Adjoul, il n'avait vraiment rien à craindre. Ils ont fini par fumer, boire et manger tous ensemble. Mon père ayant insisté pour que leurs prisonniers puissent partager avec eux le repas, le chef l'a pris à part pour lui dire que pour cela n'était pas nécessaire, "Cela n'en vaut pas la peine car ces hommes sont condamnés à mort et nous les conduisons sur les lieux de leur exécution. Ils sont accusés de collaboration avec l'armée." Ces hommes étaient originaires de Zéribet el Oued.

## **Un tueur fou**

Messaoud le Borgne, celui qui avait déserté avec les goumiers de Tadjmout, jouait au chef local sans fonctions précises. Adjoul-Adjoul, dont l'autorité était reconnue de tous, le tolérait sans plus. Un jour, un de mes cousins et moi, nous sommes convoqués par le Borgne, toutes affaires cessantes. Mon père nous a conduits auprès de lui. Il était assis, entouré d'un groupe d'hommes armés jusqu'aux dents. Sans préambule, il a commencé par nous dire "Où est le café et le sucre que vous avez volé? On vous a vu les prendre dans une cache !" Bien entendu, comme nous n'avions rien à nous reprocher, nous avons nié les accusations portées contre nous. L'interrogatoire s'est prolongé pendant un certain temps; coups et gifles pleuvaient, mais nous avons continué à clamer notre innocence. Mon père assistait à la scène, impuissant. En temps

normal, il aurait massacré l'auteur des coups. A un moment donné; le Borgne à demandé à Saïd l'égorgeur, son homme de main, de s'occuper de nous. Ce dernier était à moitié fou. On ne savait pas d'où il venait. Sa spécialité était d'exhiber un long poignard avec lequel il égorgeait les condamnés à mort puis il l'essuyait sur sa longue barbe. Comme il ne se lavait pas, on voyait du sang séché en plaques sur celle-ci et il puait comme un cadavre. C'était la terreur même. Sa haute silhouette, ses dents noircies, sa voix rauque ont hanté mes cauchemars pendant de longues nuits bien longtemps après cette épreuve.

Ce sinistre personnage nous prend par la main mon cousin et moi et nous conduit soi-disant sur le lieu de notre exécution. Arrivés sur place, il allonge mon cousin la tête orientée vers l'est en direction de la Mecque comme s'il allait égorger un mouton et il lui place le poignard sur la gorge. C'est à ce moment que j'ai compris que c'était un simulacre car j'ai remarqué que Saïd avait retourné le poignard et que c'était le dos de la lame et non le fil qui était posé sur la gorge de mon camarade. Il lui a dit: "Pour la dernière fois, avoues !" L'autre, terrorisé, avait perdu l'usage de la parole et ne répond pas. Il le repousse alors de côté d'un coup de pied. Puis, ce fût mon tour d'être soumis à la même épreuve. Le poignard est posé sur ma gorge et il fait mine que c'était pour de bon cette fois. Le poignard allait et revenait sur ma gorge, mais c'était toujours la partie non aiguisée qui était au contact de ma peau. Il se met ensuite à hurler en disant que ce couteau avait tellement coupé de têtes qu'il en était émoussé et qu'il allait falloir l'affûter. Finalement, il nous a dit "Rentrez chez vous et lorsque j'aurais aiguisé le couteau, je reviendrai vous égorger !" », et il a éclaté de rire. Ayant dépassé le stade de la peur ordinaire, nous nous sentions légers comme des plumes; nous n'avons pas demandé notre reste et en un temps record nous étions loin. Un peu plus tard, nous avons appris que c'était le voleur lui même qui nous avait dénoncé. Comme c'était un adulte et un parent du Borgne, il avait été écouté. Nous les avons alors maudit tous les deux, eux et toute leur lignée pour les siècles à venir. Que pouvions nous faire de plus ?

## **La hantise du ciel**

L'aviation bombardait presque tous les jours avec des roquettes, des bombes à fragmentation et parfois lançait des bidons métalliques qui contenaient un liquide inflammable qui pénétrait dans les fissures des grottes où nous nous réfugions. Ce produit, c'était du napalm.

Notre hantise c'était un avion nommé "Aouargh", le « jaune ». C'était un avion armé de reconnaissance, le T 6, je l'ai appris plus tard, peint en jaune. Parfois, il arrivait en vol plané et rallumait son moteur juste au-dessus de nos têtes. De plus, il visait bien et ratait rarement sa cible, équipé de mitrailleuses sous les ailes, bien calées pour tirer à courte portée, ce qui explique la précision de ses tirs. Il y avait également des avions à réaction plus rapides avec une double queue. Ces derniers tiraient uniquement des roquettes. Leurs tirs étaient maladroits, mais le vrombissement de leurs réacteurs était impressionnant. Il y avait aussi le passage d'avions à hélices, beaucoup plus gros, des avions cargo comme le Nord Atlas ou le Dakota, voués au ravitaillement largué par parachutes. On ne les redoutait pas, car ils n'étaient pas armés.

De temps en temps, on nous annonçait la mort de proches, tués par des avions ou assassinés par les rebelles. Un jour, on a appris l'exécution d'une tante et de l'un de nos cousins. Elle était enceinte. Des bruits avaient circulé que sa grossesse n'était pas le fait de son mari mais plutôt du cousin en question. Le tribunal des rebelles avait alors fourni une arme au mari avec ordre de les exécuter tous les deux et c'est ce qu'il avait fait. Ce n'était, hélas, que le prélude d'une justice expéditive et sanglante qui fera des milliers de victimes.

## **Le départ**

Nous étions une dizaine de familles de mon clan des Beni Melkem à survivre misérablement ainsi pendant deux ans. Lorsqu'un jour, vers la fin de 1956 je crois, l'ordre a été donné par le FLN pour que, à notre tour, nous quittions la région. Le chef rebelle nous a réunis tous dans une grotte, nous a offert un repas copieux et a dit à nos parents qu'on ne pouvait plus continuer ainsi, car nul ne savait combien de temps la guerre allait durer. "Vous ne pouvez pas continuer à traîner femmes et enfants comme ça pendant longtemps. Rejoignez les autres au camp de regroupement et attendez que ça se passe !" Toutefois, ils ont gardé quelques uns à leur service, des couples sans enfants en bas âge. Nous sommes partis pour Loulache.

Le trajet s'est passé de nuit. L'accès au camp était libre dans le sens de l'entrée, pour sortir c'était un autre problème. Nous nous sommes regroupés dans une maison inhabitée. On a su pourquoi plus tard; Elle était en contre bas du cantonnement occupé par un détachement militaire et c'est pour cette raison que personne n'avait envie d'y élire domicile à proximité du camp. A l'époque, l'absence de w-c obligeait les gens à faire leurs besoins un peu partout à l'abri des regards; une maison abandonnée est l'endroit idéal pour cela. Il y avait donc des excréments partout avec des odeurs nauséabondes. Tout le monde s'est mis à la tâche pour creuser sur toute la surface des pièces sur au moins 20 cm de profondeur, évacuer la terre souillée et la remplacer par de la terre propre. Le lendemain, nos parents sont partis se faire recenser auprès du chef de camp. C'était l'hiver, il faisait très froid, le bois de chauffage inexistant et nous nous serrions les uns contre les autres pour nous réchauffer. C'était la misère, pire que celle que nous avons connue dans le passé. La rareté des grains, blé et orge, rendait leur prix exorbitant. Toutes les tribus de la région étaient concentrées dans ce camp. Il y avait là des ennemis héréditaires que la guerre obligeait à se côtoyer. Chacun faisait un effort pour supporter l'autre d'autant que la misère actuelle et le manque de moyens ne n'aurait pas permis de régler des vieux comptes ancestraux.

La nuit tombée, on entendait des coups de feu tirés des collines environnantes. Evidemment, l'armée répliquait à coup de mitrailleuses, tirant tout autant à l'aveuglette. Parfois les rafales étaient accompagnées de tirs de mortier et cela me rappelait quelque chose. Les Sénégalais, on appelait ainsi tous les soldats africains noirs, servaient dans l'armée à l'époque. Il y en avait qui portaient des balafres sur le visage en forme de sillons, trois sur chaque joue. On nous disait qu'il ne fallait rien craindre d'eux, car c'étaient des musulmans, ce qui reste à prouver. En tout cas, nous les gosses, on allait leur demander de nous lancer des bouts de pain

par dessus les barbelés. Certains le faisaient mais d'autres, au contraire, c'était des cailloux qu'ils nous lançaient en guise de pain.

### **A l'école coranique**

C'était en ce moment-là, à Loulache, que j'ai été mis pour la première fois à l'école, je veux dire à l'école coranique. J'avais passé mes treize ans. Une planche plate faisait office de papier, l'encre était fabriquée à partir de laine brûlée mélangée à de l'eau et la plume était un roseau taillé en pointe fine à l'une de ses extrémités, le « *kalam* ». Il fallait recopier les lettres arabes, écrire sous la dictée, réciter le texte plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on l'ait retenu par cœur. Ensuite, on se présente à l'enseignant et après lui avoir embrassé la tête, on s'agenouille devant lui et on récite les versets de la sourate du Coran qu'on vient d'apprendre.. On efface tout sur l'écritoire et on recommence avec un autre texte et ainsi de suite jusqu'à la maîtrise de soixante *hizeb*, tous appris par cœur. La faim nous poussait à boire l'encre sans tenir compte de son goût très amer. Nous n'avions rien mangé depuis le lever et il fallait attendre le maigre repas au milieu de la journée.

### **Terreur et tragédie**

Un jour, pendant que nous étions à l'école coranique en train de psalmodier le Coran, on a entendu des coups de feu de partout. Vraiment, ça tirait dans tous les sens. On a vu passer des Sénégalais, les yeux exorbités, courir en tirant sur tout ce qui bougeait et en poussant des hurlements hystériques. Le *taleb* nous a dit de nous enfuir. Ce fût un sauve qui peut général. Arrivé chez moi, j'ai retrouvé mes parents et mes cousins tous groupés dans notre unique pièce, l'air hébété et complètement tétanisés. Je leur ai demandé pourquoi ils ne s'enfuyaient pas et ils m'ont répondu que ce n'était pas possible. Le camp était encerclé. Peu de temps après, une patrouille est arrivée et a raflé tous les hommes pour les emmener sur un terrain vague. Les militaires, des Noirs, prenaient au hasard un groupe qu'ils alignaient le long d'un mur et les fusillaient à coup de mitraillette, un vrai carnage !

J'ai vu et j'ai entendu un officier blanc crier pour les arrêter, mais il n'était pas écouté. C'était visible, cet homme était complètement dépassé par les événements. Combien de temps a duré cette folie ? Au moins jusqu'au moment quand nous avons vu tournoyer au dessus de nous plusieurs hélicoptères. Il y en avait des gros en forme de banane, avec deux rotors, un à l'avant et l'autre à l'arrière.

Les appareils sont descendus au ras du sol. On a vu des hommes en jaillir à toute vitesse et prendre position, leurs fusils pointés vers les Noirs. Un officier à cinq barrettes est également descendu d'un petit hélicoptère, un porte voix à la main. Il parlait dans une langue que je ne connaissais pas. Il ordonnait aux Noirs de déposer immédiatement leurs armes, de lever les bras en s'avançant vers les hélicoptères qui s'étaient finalement posés, ce qu'ils ont fait alors.

Trente morts ont été dénombrés parmi lesquels il y avait au moins six de mes cousins et proches. Les hélicoptères ont emporté les Noirs qui ont été remplacés par le commando héliporté. L'officier qui avait tenté de calmer ses soldats, expliquait avec de grands gestes au colonel que

la réaction des Noirs avait fait suite à la mort de l'un des leurs dans l'explosion d'une mine ou d'une grenade piégée placée par les rebelles dans la guérite où se tenait de jour la sentinelle qui surveillait l'approche du regroupement à cet endroit là. La nuit, cet observatoire devenu inutile était évacué. Les rebelles avaient-ils simplement voulu tuer une sentinelle ou bien provoquer ce drame ? Toujours est-il que lorsque les Sénégalais ont vu leur camarade complètement déchiqueté, ils ont "pété les plombs" et sont devenus fous furieux dans une frénésie de violence, de peur et de vengeance, hors de tout contrôle, complètement pris de panique collective. Il paraît que les Noirs, sous l'emprise d'une émotion très forte, perdent tout sang froid à la vue du sang et cède à une hystérie génératrice de telle tragédie... Enfin, c'était ce qui se disait à l'époque.

### **Nourrir sa famille en vendant du bois coupé clandestinement**

Je me rappelle avoir pris l'initiative d'aller ramasser du bois dans la forêt, bois que je revendais à ceux qui avaient les moyens de me payer 150 francs, ce qui était le prix de la charge d'un âne. Avec cette somme, j'achetais à manger pour toute la famille; c'était ça ou alors on aurait crevé de faim. Mon jeune âge me permettait de me faufiler entre les barbelés. Un jour, je me suis payé le luxe de retourner chez nous, sur nos terres à Tadjmout, en compagnie d'un groupe d'adultes. La marche s'est effectuée de nuit, le trajet était long et périlleux, car si d'aventure on tombait sur une patrouille militaire on était considéré comme des hors la loi. Ces derniers pourraient aussi nous prendre pour des indicateurs de l'armée et le résultat aurait été le même. Arrivés sur notre territoire ancestral, j'étais aux anges et j'avais bien envie de rester, mais les adultes avaient la charge de me ramener à Loulache car mon père m'avait confié à eux pour ce voyage. Notre cache de réserve de vivres avait été pillée par ceux qui avaient reçu l'ordre du FLN de rester sur place, quelques familles, sans enfants en bas-âge, comme je l'ai déjà dit.

Tous nos pauvres trésors laissés derrière nous avaient disparu. J'ai essayé d'obtenir des renseignements sur les voleurs, on m'a rit au nez. Un de mes oncles, qui faisait partie de ceux susceptibles de s'être servis dans notre cache, m'a dit : "Tu n'as qu'à te plaindre à la France ! ». Oncle Daha, l'agitateur, se tenait maintenant dans un coin, prostré, "rentré dans ses épaules". Les rebelles avaient refusé de lui fournir une arme et de lui confier la moindre responsabilité. Il était utile avant la guerre pour sensibiliser la population, "Maintenant, c'était l'affaire des hommes" lui avait-on dit....

### **Tuer pour l'exemple ou par système**

J'ai appris que les rebelles avaient fait exécuter trois personnes, un homme et deux femmes, un musicien et deux chanteuses danseuses. Tous trois étaient régulièrement sollicités pour animer les fêtes organisées lors des mariages avant la guerre. Maintenant les rebelles avaient décidé d'interdire toutes ces réjouissances. Le trio venait d'être les victimes d'un dénonciateur qui les avait accusés d'entretenir des rapports sexuels illégitimes. En guise de dernière volonté, l'homme avait demandé au moment de son exécution par égorgement à être placé en sandwich entre les deux femmes. Son vœu avait été exaucé.



## **Dissension chez les rebelles**

J'ai appris également que Adjoul–Adjoul, le grand chef dans le douar Kimmel, "liquidait" tous ceux qui, sachant lire et écrire, jouaient aux intellectuels dans le coin et en tiraient quelque influence. Un jour, quelqu'un de son entourage lui a demandé le pourquoi de cette volonté d'élimination systématique. Il lui avait répondu que "c'était pour préparer le terrain à l'indépendance. Si ces gens là n'étaient pas éliminés maintenant, ils voudraient plus tard dominer tout le monde et donc se livreraient à des luttes entre eux pour la conquête du pouvoir au détriment de l'intérêt du pays et de la population". Je le jure sur ma tête. Ceci m'a été dit tel quel à l'époque et nous étions en 1956.

L'histoire lui a donné raison, à juste titre.

Les tiraillements entre les différentes factions des rebelles avaient commencé : on racontait que Ben Boulaïd avait été fait prisonnier et qu'il était en prison à Constantine. Son absence avait créé un vide d'autorité, ce qui expliquait toutes ces luttes entre chefs locaux. Puis, nous avons appris que Ben Boulaïd s'était échappé de sa prison de Constantine mais qu'il avait été tué ensuite dans l'oued Abdi par l'explosion d'un poste radio piégé que lui auraient envoyé les Français. Son frère Omar ne l'avait pas remplacé. Deux ans après le début de la guerre dans l'Aurès, les chefs rebelles se livraient maintenant à une lutte acharnée entre eux pour le pouvoir. A la fin de 1956, Adjoul –Adjoul, le redoutable chef de guerre du F.L.N, s'est rendu à la France avec une partie des siens pour sauver sa peau, car, comme tant d'autres, il se sentait menacé par ses pairs. J'en parlerai plus tard.

## **Misère**

Mon retour dans le camp s'est passé dans les mêmes conditions qu'à l'aller. Nous sommes arrivés à l'aube, complètement épuisés. Mes jambes ne me portaient plus et il faut savoir que j'avais fait cette marche pieds nus et, à vol d'oiseau entre Loulache et Tadjmout, il y a plus de vingt kilomètres. La situation ne s'améliorait pas et ma mère a commencé à se défaire de ses bracelets traditionnels en argent pour les vendre. Oui, il fallait qu'elle les vende pour pouvoir acheter un peu de nourriture et c'était moi, le petit garçon, qui était chargé des transactions car mon père n'osait pas affronter une telle honte, un chef de famille incapable de nourrir les siens et réduit à vivre de la vente des bijoux de sa femme.

Notre hantise aussi était que mon père vienne à manquer de tabac. Lorsque c'était le cas, il devenait vraiment insupportable. Il s'en prenait à tout le monde, à commencer par ma mère qui subissait ses accès de colère encore bien plus que nous.

## **Disparition d'une arme ; nouvelle tragédie**

Après le départ des Sénégalais, des hommes de notre tribu avaient été requis pour effectuer des travaux d'aménagement dans le bivouac occupé par le commando qui les avait remplacé. Un jour, trompant la vigilance de la sentinelle qui surveillait les hommes de corvée, un de ces hommes avait réussi à s'emparer de son pistolet-mitrailleur et à s'enfuir pour rejoindre les rebelles. L'alerte avait été donnée immédiatement mais sans résultat. Il avait déjà disparu.

Très vite, on a vu alors débarquer une cinquantaine d'hommes en tenue militaire dont la plupart parlaient le même dialecte berbère chaoui que nous. Mon père en connaissait quelques uns et nous a expliqué plus tard que c'était des nouveaux goumiers, des « jempers », des G.M.P.R. (groupe mobile de protection rurale) recrutés dans deux tribus différentes mais, il faut le savoir, traditionnellement ennemies de celles qui se trouvaient déjà dans le regroupement.

Ils ont commencé par installer leur cantonnement juste au dessus de la maison que nous occupions, à quelques centaines de mètres de distance. Le lendemain, ils sont descendus dans le camp pour visiter toutes les maisons; en fait de visite c'était plutôt du repérage. Le soir, ils sont venus pour violer toutes les femmes qui leur plaisaient ; ils les faisaient sortir sous prétexte de les interroger, puis ils les violaient. On entendait des cris et des hurlements de partout; celles qui se débattaient été frappées à coups de crosse. Je me souviens d'une cousine qui avait 18 ans et qu'on venait de marier avec un oncle beaucoup plus âgé qu'elle. Elle les a insultés , les traitant de lâches et de traîtres, puis elle les a suppliés mais rien ne les a arrêtés. Son mari a divorcé le lendemain même et l'a renvoyé à sa famille, car c'était d'usage de ne pas garder une femme qui avait eu des rapports avec un autre homme, même sous la contrainte. L'humiliation suprême venait d'être commise, des hommes impuissants devant la force des armes. Dans l'impossibilité de laver l'affront, ils n'osaient pas se regarder en face, chacun restant prostré dans son coin, le regard hébété tourné vers le plafond.

Au lever du jour, une rafle générale est organisée. A la tête des GMPR est apparu un officier européen. Tous les hommes ont été rassemblés à l'endroit même où quelques jours auparavant les Noirs avaient commis leur massacre. Mon père faisait partie des raflés ; le soir, il est rentré, après avoir été relâché en compagnie de quelques cousins, mais ce ne fût pas le cas de tout le monde.

Un parent qui faisait partie de ceux qui n'étaient pas rentrés de la rafle le premier jour est libéré par miracle. On l'a vu arriver en titubant traînant avec peine ses jambes, le visage tuméfié, les yeux enflés ; il arrivait à peine à prononcer quelques mots. C'est lui qui nous a finalement raconté ce qui s'était réellement passé et ce qui était à l'origine de cette sinistre tragédie. Les G.M.P.R. avaient été appelés à la rescousse après la disparition de l'arme pour faire avouer tous ceux susceptibles d'avoir été des complices, c'est-à-dire les membres de la tribu des Beni Melkem, ou de savoir où le fugitif s'était caché. Ils avaient commencé par « liquider » tous ceux qui portaient le même patronyme que lui, un vrai génocide à l'échelle locale, une abomination où des haines séculaires trouvaient surtout l'occasion de se manifester.

Quant au fuyard, il a survécu à la guerre. Surnommé "Mitraillette", il était bien resté quelque temps dans les rangs des rebelles mais en avait eu vite assez et s'était rallié.... Dérision dans le drame, en 1962, il était encore en vie et servait quelque part comme harki... !

Les cendres ardentes ont continué à se consumer longtemps après ce tragique épisode.

Quelques jours après, Le lendemain, nos parents ont décidé de nous éloigner de cet endroit. Ils ont construit un abri de fortune à l'autre bout du regroupement que nous avons occupé aussitôt, car à l'intérieur du camp on circulait librement. Quelques cousins se sont enfuis de nuit pour retourner à Tadjmout, autorisation des rebelles ou pas !

### **Nouvel exode**

L'ordre a été donné d'évacuer le regroupement d'Oulache pour un autre camp situé encore plus loin à l'ouest, à deux jour de marche, à M'chounèche Toutes les tribus se sont mises en marche pour former une colonne longue de plus de deux kilomètres. L'armée fermait le cortège, pas question de faire marche arrière sauf à courir le risque d'être tiré comme un lièvre. A l'approche du village, auprès duquel était situé le nouveau site de regroupement, quelqu'un est venu prévenir mon père que parmi les militaires qui formaient le comité d'accueil se trouvait mon oncle maternel. Maintenant, devenu gradé harki, il servait d'interprète pour les militaires et donnait même des ordres aux soldats.

Mon père, qui ne s'était toujours pas réconcilié avec lui, se demandait qu'elle serait sa réaction lorsqu'ils seraient l'un en face de l'autre. Mais ma mère avait l'air réjoui et a rassuré mon père en lui disant : "Tu me laisseras faire, pour une fois !"

En effet, mon oncle était bien là aux côtés de ce capitaine, chef des G.M.P.R .responsables des horreurs à Loulache, entouré par quelques sous-officiers. Il était en tenue de parade ; des galons en forme de chevrons ornaient les manches de sa veste d'uniforme. On a su plus tard qu'il avait été nommé sergent dans la harka et qu'il possédait même une voiture automobile. Il l'avait achetée grâce à la prime de 500 000 francs reçue pour avoir fourni à l'administration les renseignements qui avaient permis de tendre une embuscade aux deux ex-bandits d'honneur connus sous les noms d'Hocine et de Mekki, qui s'étaient reconvertis dans la rébellion. Tous deux avaient été tués et la prime correspondait au montant de la mise à prix de leurs têtes. Ma mère s'est précipitée sur son frère pour l'embrasser. Lui aussi était très ému et il l'a embrassée à son tour. Ensuite, il s'est avancé vers mon père, qui était pétrifié sur place, et l'a embrassé puis ce fut notre tour, mon frère et moi.

Nous voilà enfin rassurés, on a cru que le cauchemar était fini... On nous a attribué des baraques abandonnées par leurs propriétaires; elles étaient plus décentes que celles que nous avions connues dans l'autre camp et mon oncle a veillé personnellement à notre bonne installation. Ma mère était très fière de voir son frère dans une telle position. Il paraît qu'il a fini la guerre avec

le grade d'adjudant de maghzen dans une SAS de la région. Il a été abandonné sur place en 1962 comme beaucoup trop d'autres. Il est mort en 1980. Il avait réussi à survivre et à ne pas être inquiété en laissant entendre qu'il avait mis en sûreté la liste de tous les indicateurs qui l'avaient renseigné avant 1962 et qu'elle apparaîtrait au cas où il lui arriverait malheur.

Le lendemain, nous avons eu la visite d'un autre parent éloigné, lui aussi en uniforme de harki. Il cherchait une bonne à tout faire pour sa famille et pensait que ma sœur ferait l'affaire malgré son jeune âge. L'accord a été très vite conclu avec mes parents et ils sont repartis tous les deux. Deux jours après, ma sœur était de retour, Elle s'était sauvée devant l'hostilité constante de la maîtresse de maison qui avait vu en elle une rivale potentielle. Pour ma part, je ne restais pas inactif et je volais dans les vergers non gardés des figues fraîches que j'allais ensuite revendre sur la place du marché.

Le caïd du village connaissait mon père depuis longtemps car il avait été berger dans sa famille. Un jour, je me suis rendu à son domicile, soi-disant parce qu'on devait me donner des vieux vêtements. En fait, le caïd me reçoit avec dédain, commence par me demander de sortir les poubelles puis de laver ensuite le sol de l'entrée, Il fallait aussi que j'aie nettoyé l'écurie. Vexé de la manière dont j'avais été reçu, j'ai bien sorti les poubelles mais, au lieu de les vider à la décharge, je les ai renversées devant l'entrée de la maison... et je suis parti sans plus attendre.

Le lendemain, le caïd a dit à mon père que je n'étais qu'un voyou mal élevé. Bien entendu, mon père m'a demandé des explications. Lorsque j'ai eu fini de lui raconter comment les choses s'étaient passées, il m'a félicité d'avoir ainsi réagi et on en a plus parlé.

J'avais treize ans.

## **L'heure du choix**

Nouveau rassemblement de tous les hommes, nouvelle "rafle ", Cette fois il y avait en plus du capitaine G.M.P.R., un autre capitaine, un Arabe du nom de M.. C'est lui qui s'est adressé à nos parents sans interprète puisqu'il leur parlait en arabe. Il leur a dit en substance : "Vous conviendrez avec moi que ça ne peut plus durer ainsi, ou vous vous engagez à nos côtés pour combattre les rebelles ou vous les rejoignez". C'était clair! Il leur a donné une semaine pour prendre une décision. Mon père est rentré atterré car il avait un choix difficile à faire. Une réunion est donc organisée entre les membres de chaque clan de la tribu. Il a été décidé d'envoyer, par l'intermédiaire des « vieux », un émissaire aux chefs des rebelles pour leur demander quel était leur avis devant cet ultimatum. Leur réponse a été rapide : "Engagez-vous dans l'armée française et rejoignez nous ensuite avec vos fusils, car nous, on a pas d'armes à vous donner".

Au terme du délai convenu, nos parents se présentent donc au cantonnement des militaires pour être enrôlés comme harkis. Le capitaine M... les reçoit avec un large sourire en leur disant : "Vous avez fait le bon choix ! Néanmoins, si vous croyez qu'on va vous fournir des armes pour les retourner contre nous, vous vous trompez lourdement !" En effet, le capitaine n'était pas

dupe; il savait parfaitement que les hommes du clan avaient eu des contacts avec les rebelles et il connaissait aussi l'avis que ces derniers leur avaient donné, car il y avait des mouchards partout... et des deux côtés.

### **Supplétifs de la Légion étrangère**

Après avoir signé leur engagement, nos pères, les hommes du clan, sont revenus pour préparer le déménagement, car nous devions une fois de plus partir pour un long voyage. Le départ était prévu le lendemain et concernait donc une trentaine de familles ce qui correspondait à l'effectif de la nouvelle harka. D'abord, première épreuve inhabituelle, nous avons tous été soumis aux formalités de l'enregistrement et de l'identification des uns et des autres. On nous a fait ensuite embarquer par famille dans des gros camions alignés les uns derrière les autres pour former un convoi. Je me suis alors souvenu des camions que j'avais vu il y a quelques temps emprunter la piste qui traversait notre territoire à Tadjmout. Ca devait être les mêmes.

Quand je suis monté dans le camion, pour la première fois de ma vie, j'ai eu le vertige, alors qu'il était encore à l'arrêt. Il y avait de longues banquettes en bois de chaque côté de la caisse qui était recouverte d'une bâche. Puis, j'ai entendu un vrombissement et le camion s'est ébranlé, J'ai eu l'impression d'être emporté dans un tourbillon. Ca sentait aussi une drôle d'odeur, sans doute celle de l'essence ou du gasoil, en tout cas, ça sentait vraiment mauvais. J'ignore combien de temps nous avons roulé, puis il y a eu un arrêt. Lorsque le pan de la bâche à l'arrière du camion a été soulevé, j'ai vu une forêt de palmiers qui s'étendait à perte de vue. Jamais, je n'en avais vu autant.

Le convoi s'était arrêté à proximité d'une ville du sud. Nous étions arrivés à Biskra pour y faire halte. J'ai vu des gens venir vers nous les bras chargés de victuailles, apportant de l'eau et même des vêtements, des femmes, des hommes et des enfants ; ils nous prenaient pour des déplacés évacués des zones interdites. Le convoi s'ébranle à nouveau; la route était goudronnée cette fois et les camions roulaient plus vite. En fin de journée, nous étions enfin arrivés à notre destination Ouled Djellal. Tout le monde descend. Nous étions exténués; beaucoup avaient été malades et avaient vomi dans les camions et les femmes avaient souffert plus que nous. Certains même se sont tout de suite allongés à même le sol. A peine descendus des camions, on nous a installé dans des grandes guitounes en toile, deux ou trois familles sous le même toit. Auparavant, on nous avait servi des plats de nouilles à volonté. Elles étaient trop piquantes à notre goût, mais nous n'en avons pas tenu compte. Affamés comme nous l'étions après un si long et si pénible voyage, nous n'allions pas faire les difficiles.

### **Accueil légionnaire**

Le lendemain, un capitaine de la Légion étrangère a fait rassembler tous nos parents pour leur tenir un discours traduit par un interprète, un "pied noir", qui parlait très bien l'arabe maghrébin. Il leur a expliqué qu'ils étaient rattachés en tant que supplétifs à la 2<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> Régiment étranger d'Infanterie de la Légion Etrangère. Il leur a également expliqué sur un ton

convivial que désormais ils seraient traités sur le même pied d'égalité que leurs camarades légionnaires, et que l'Algérie était française et le demeurerait pour toujours. Il a ajouté que les jours de la rébellion étaient comptés et que l'ordre et la paix régneraient à nouveau sur la terre de ces beaux départements de l'Algérie et du Sahara.

Il a ensuite demandé s'il y avait parmi nos parents des hommes qui avaient déjà servi dans l'armée, Deux sur trente sont sortis du rang, ils avaient fait la guerre de 39-45 comme je l'ai déjà signalé précédemment pour l'un de mes oncles. Le capitaine les a nommé caporaux sur le champ et les a placés aux ordres d'un sergent légionnaire d'origine allemande. Ce dernier, on l'a tout de suite appelé entre nous "Moche", ce qui veut dire en berbère "Le Chat" car il avait des yeux bleu-vert très pâle.

### **A l'école de la Légion**

En ce qui nous concerne, nous les enfants, c'est l'école qui nous attendait, ou plutôt deux, l'une coranique, l'autre laïque. Pour la première fois de ma vie, et il y en aura d'autres telles premières, je prends un crayon entre mes doigts. Finalement, je découvre qu'il se tient de la même façon que le *kalam* en roseau.

On a commencé par tirer des traits bien droits sur un cahier avant d'aborder l'alphabet. Les cours coranique le matin, l'école française l'après-midi. Notre maître de l'après-midi était un légionnaire dont on a su qu'il avait été un monsieur important dans le civil, un professeur agrégé en lettres ou d'histoire, et pourtant un simple soldat de 2<sup>ème</sup> classe dans la Légion.

Celui qui nous enseignait le Coran était bien de chez nous. Sa méthode était simple ! Il ne cessait de nous frapper à coups de bâton sous la plante des pieds, dix coups chaque fois à la moindre erreur. Car, à l'école coranique, il fallait être pieds nus, assis par terre sur une natte en alfa, En fait, tous les prétextes étaient bons pour nous faire subir cette punition.

### **Instruction militaire**

Nos pères ont été dotés de leurs paquetages. Ils étaient à peine reconnaissables sous leurs uniformes. Ils s'entraînaient à marcher au pas cadencé en rangs serrés. On entendait mon oncle caporal compter : "Un, deux, trois, quatre,... un, deux, trois, quatre..», et il recommençait en gueulant après ceux qui ne respectaient pas la cadence. Il les faisait marcher en avant et en arrière, après avoir fait le demi-tour. Il leur apprenait aussi le maniement des armes, comment les présenter pour rendre les honneurs mais seulement cela car, pour tirer, tout le monde savait le faire.

Un jour, nous étions au marché, confondus avec les habitants du lieu, aux quatre coins du souk, le marché en plein air. Un harki armé montait la garde pendant que les autres faisaient leurs emplettes. Je me trouvais à côté d'un de ceux qui étaient en sentinelle, lorsque j'ai entendu héler quelqu'un, un jeune civil. Au lieu d'obtempérer, le gars a pris la fuite. Un harki de surveillance

a alors épaulé son fusil, a visé et tiré ; au même moment, un autre civil surgit de derrière un mur, et c'est lui qui a été touché. D'un seul coup, c'est le branle bat de combat et la panique générale. Le coup de feu a effrayé tout le monde et les gens ne pensaient plus qu'à s'enfuir. Les harkis tentaient de les contenir sur la place du marché à mains nues, en formant une chaîne car il y avait que les quelques sentinelles qui étaient armées. Des renforts sont arrivés tout de suite, Le souk a été encerclé et tous ceux qu'ils avaient réussi à arrêter ont été regroupés pour un contrôle général d'identité.

Je me rappelle dans le camion qui nous ramenait au camp, il y en avait un garçon qui était mort de peur et qui tremblait de partout. Il nous disait que ses parents devaient être très inquiets. Nous, les autres gamins, avec l'inconscience de notre âge, on lui faisait le signe de passer le revers de la main sur la gorge à l'insu des adultes qui tentaient de le rassurer. A un moment donné, n'y tenant plus, il les a pris à témoin de nos simagrées. Et on a eu droit, pour commencer, chacun à une belle baffe.

Après le retour au camp, tous les hommes du clan se sont réunis pour demander des explications à l'auteur du coup de feu : comment il justifiait son action, était-il vraiment obligé de tirer sur ce fuyard et de blesser un innocent...? Car, ayant vécu dans l'autre camp, il n'y a pas si longtemps, ils avaient tous en mémoire les exactions qu'ils avaient subies du fait d'autres harkis étrangers à la région où ils se trouvaient. Un jour, nous avons vu arriver en camion un groupe d'hommes avec femmes et enfants. C'était des cousins, d'abord indécis au départ, mais qui avaient fini par se décider à nous rejoindre. Du coup, cela porte notre nombre à plus de 40 familles, 230 à 250 personnes, sachant que chacune compte entre cinq à sept personnes en moyenne : le harki, son père, sa mère, sa femme, ses enfants et parfois même des frères et des sœurs.

### **Arabes et Berbères**

Nous étions à la lisière du Sahara. La population était arabe. C'est du moins ce qu'elle croyait être car beaucoup de Berbères pensaient vraiment qu'ils étaient des Arabes d'origine ou, en tous cas, se faisaient passer pour tels. C'était bien plus valorisant, car, dans la mentalité générale de l'époque, les Berbères étaient considérés comme des hommes arriérés, incultes et stupides. Telle était la réputation que les Arabes leur avaient faite pour les rabaisser et cela depuis l'origine, dès le temps de la conquête, il y a quatorze siècles, qui avait vu la victoire finale des Arabes sur les Berbères, qu'ils avaient écrasés, ruinés, dominés et convertis à leur foi

### **La solde du harki**

Le jour du paiement de la solde mensuelle était arrivé.

24 000 francs pour chaque supplétif, une véritable fortune. Certains se trouvent pour la première fois de leur vie avec une somme pareille entre les mains. Et la course aux montres est engagée car tout le monde veut acheter sa montre, ce gadget pour mesurer le temps qui se porte au poignet et dont l'acquisition était proprement inimaginable il n'y a pas si longtemps.

Par contre, il était interdit, au début, de posséder un poste radio, un poste TSF comme on disait alors, car la radio tunisienne pouvait être captée dans la région. Elle avait largement ouverte son antenne au F.L.N qui diffusait des émissions de propagande révolutionnaire. Il y avait aussi un poste égyptien, "La Voix des Arabes", qui émettait à partir du Caire. Les autorités ne tenaient pas à ce que les harkis écoutent ces émissions, on ne sait jamais. Il y avait certes un brouillage mais, souvent, ce n'était pas toujours efficace et les ondes passaient au travers.

### **Exercices de tirs**

Lors d'un exercice de tir sur les cibles circulaires noires et blanches que tous les militaires connaissent bien, un de mes oncles a surpris tout le monde et d'abord les cadres européens par la précision de ses tirs, Il a ensuite réussi à couper en deux à 50 mètres une cigarette suspendue à un fil en tirant avec un fusil Mas 36. Il n'était pas le seul et d'autres se sont également révélés de bons tireurs. Une telle maîtrise des armes de guerre a passablement surpris le capitaine Michel Pompidou qui commandait l'unité et qui arrivait directement de son Auvergne natale. Peut-être que les manuels distribués aux officiers en partance pour l'Algérie insistaient-ils trop sur le retard de la population indigène des campagnes en tout ce qui concernait le progrès et la technique, à l'exception des hommes incorporés dans l'armée, qui avaient à la fois bénéficié d'une formation et d'un entraînement militaire et donc d'une initiation à la vie moderne. De là, en déduire que les gens du bled en étaient encore à chasser le gibier avec des arcs et des flèches, c'était passer sous silence le prestige attaché, en particulier dans nos montagnes, à la possession d'un bon fusil de chasse, possession à la fois utile et marque irréfutable de statut personnel. La moindre des choses, c'était de savoir s'en servir....

Donc, le capitaine découvre que non seulement ses hommes de la harka ne confondent pas la crosse avec le canon mais que, en plus, ils visent bien. Il ordonne immédiatement au sergent légionnaire de pousser l'instruction sur l'armement : nettoyage méthodique et réglage des armes pour éviter les enrayements, exercices de démontage et de remontage chronométrés de plus en plus rapides jusqu'à l'épreuve finale, faite les yeux bandés. Tirer juste mais aussi savoir entretenir son arme, en tout temps, en tout lieu, dans le sable ou la boue, de jour comme la nuit, c'est cela le travail du légionnaire.

Sur la lancée, la formation militaire se poursuit par le parcours du combattant puis l'épreuve de résistance de la marche forcée qui consiste à parcourir une certaine distance dans un temps donné, en général huit kilomètres parcourus avec l'arme et l'équipement opérationnel complet en moins d'une heure. Là encore, le capitaine sera surpris par l'endurance de ses harkis. La marche à pied, ils l'ont toujours pratiquée et de plus en terrain escarpé. En plaine, c'était vraiment un jeu d'enfant. Après tous ces exercices, la harka de la 4<sup>ème</sup> compagnie a été admise à la discipline des légionnaires et à faire équipe avec eux.

Enfin, un certains nombres de harkis sont formés comme cavalier pour faire partie d'une patrouille à cheval.



Patrouille nocturnes à pied, bouclages et ratissages, embuscades, opérations pour traquer les rebelles dans les régions classées interdites, au delà d'une ligne rouge sur la carte, etc. c'est toute la routine d'une unité militaire de quadrillage ou de réserve opérationnelle que vit la harka.

Il y avait aussi les "corvées de quartier", le nettoyage, la construction des installations, la préparation des parades du 14 juillet et, plus encore, celle de la grande fête de la Légion, le 30 avril, jour anniversaire de la bataille de Camerone. Pour nous les gosses, après ces réjouissances, c'était les cours intensifs à l'école pour rattraper le temps perdu.

### **Construction du quartier des harkis**

Le capitaine a mis tout le savoir du génie de la Légion étrangère à contribution pour faire construire le Quartier des Harkis en l'espace de très peu de temps. Chaque famille a reçu alors deux pièces et une cuisine, bien construites en *toub*, les briques de terre séchées en usage dans la région, des maisons saines et propres. A peine commençons nous à apprécier ce confort, que l'ordre a été donné de préparer un déménagement. La compagnie venait de recevoir une nouvelle affectation.

La destination était une petite oasis perdue au milieu du désert, sans âme qui vive à plusieurs kilomètres à la ronde. Les préparatifs du départ avaient déjà commencé lorsqu'on a vu la compagnie en effervescence. Le clairon du rassemblement retentissait et, en moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, nos parents et les légionnaires étaient sur le pied de guerre. Les automitrailleuses, les « half-track » blindés ont démarré sur les chapeaux de roues; ensuite, les camions transportant la troupe les ont suivi.

### **Le ralliement du "colonel" Bellounis**

La raison de ce branle-bas de combat, c'était une colonne de rebelles qui venait d'être signalée plus au nord, à l'horizon. Ils étaient très nombreux et armés jusqu'aux dents, nous a-t-on dit plus tard. L'aviation ne pouvait pas intervenir car ils étaient déjà dans une zone habitée et il y aurait eu des risques de "victimes collatérales", comme on dit aujourd'hui. Cela, c'est ce qu'a tout de suite compris et dit le capitaine Pompidou. Les légionnaires et les harkis sont allés au devant d'eux en sûreté. Mais les rebelles continuaient d'avancer au grand jour, sans précautions particulières. On se serait cru au cinéma, comme dans un film italien où l'on voyait une colonne de soldats romains qui avançaient en rangs serrés, grossissant de plus en plus sur l'écran. Arrivés à un jet de pierre, ils se sont arrêtés devant les nôtres. Deux émissaires se sont alors détachés avec un drapeau blanc hissé au bout du canon du fusil de l'un d'eux, marchant en direction de la compagnie de légionnaires et des harkis déployés en position de combat.

Le capitaine avait donné l'ordre absolu de ne pas tirer tant qu'il n'en donnerait pas lui-même le signal en ouvrant le feu le premier. Tous les regards étaient tournés vers lui. Il avait observé à la jumelle que trois cavaliers se trouvaient à la tête des rebelles. Les deux émissaires sont arrivés devant le groupe d'officiers de la Légion. Ils ont déposé leurs armes à terre, se sont mis au garde

à vous et l'un deux s'est avancé pour remettre au capitaine un message rédigé en arabe. Ce denier a alors appelé un harki qui savait lire l'arabe et qui a traduit le bref message suivant : "Le colonel Bellounis, chef de la région sud ouest de l'armée de libération de Messali El Hadj se rallie à la France. Il combattra à ses côtés les rebelles du F.L.N."

Le capitaine pose quelques questions aux deux émissaires, rédige quelques mots à l'adresse du "colonel" Bellounis et les laisse repartir. Aussitôt, il rend compte au colonel commandant le régiment par radiographie - un légionnaire manipulait l'appareil morse - et demande des instructions. L'affaire a fait grand bruit en 1957 ; c'était le premier ralliement de masse depuis le début des hostilités. Les autorités ont décidé d'exploiter cet événement à des fins de propagande. Elles ont accordé à cette époque au "colonel" Bellounis le droit de se maintenir à la tête des siens avec son grade, de conserver ses armes et d'établir son camp en dehors de la ville.

Au premier contact entre les harkis et les éléments ralliés de Bellounis, les insultes ont fusé, chacun se traitant mutuellement de traîtres. Peu après, notre déménagement a eu lieu ; un long voyage nous a conduit en plein milieu du désert.

### **L'oasis de Chegga**

Une oasis perdue au milieu d'un océan de sable, traversée par une ligne de chemin de fer avec une petite gare. Les familles des Harkis ont été installées dans une espèce de grande bâtisse en briques de terre séchée à moitié en ruines, juste à proximité de la petite palmeraie. Quant aux légionnaires, ils se sont installés autour de la petite gare; la distance séparant les deux camps était d'un kilomètre environ. Il y avait une source où jaillissait de l'eau sous pression. En fait, c'était un puits artésien obtenu par un forage de plusieurs centaines de mètres en profondeur pour atteindre la nappe phréatique qui s'étend sous la totalité du sous-sol du désert dans cette région. Mais cette eau était impropre à la consommation, selon les ordres du capitaine. Aussi l'eau potable nous était livrée dans des wagons-citernes des C.F.A. (Chemins de fer d'Algérie de la ligne de Biskra à Touggourt). De plus, on nous distribuait des quantités de cachets de désinfection à faire dissoudre dans l'eau, ce qui lui donna un goût d'eau de Javel.

En l'espace de deux mois le génie de la Légion a fini de remettre en état l'ancien bordj et chaque famille a eu suffisamment d'espace pour se loger. Dans le même temps, les légionnaires ont amélioré et construit autour de la gare. Un remblai de protection, renforcé par des barbelés, a été aménagé et, simultanément, une école a été construite pour nous tandis que des instituteurs étaient désignés. Vraiment, le capitaine était aux petits soins pour nous, les enfants. Il a commencé par interdire qu'on nous frappe, car il avait observé que nos parents n'étaient pas avares de raclées distribuées généreusement. L'infirmerie de la compagnie était tenue de s'occuper des harkis et de leurs familles au même titre que les légionnaires. On avait le droit d'assister à la projection des films organisée une fois par semaine par le cinéma des armées.

Il y avait aussi un foyer bar où les légionnaires dépensaient toutes leurs soldes dans les cuites qui se transformaient parfois en bagarres générales, suivies inmanquablement par des punitions sévères pour les fautifs, car l'adjutant de compagnie, un Hongrois, ne plaisantait pas.

## **La ville**

Une fois par semaine, un convoi routier était organisé pour se rendre en ville, à Biskra, distant de plus de 80 kilomètres. Un camion était réservé aux harkis pour aller faire leurs courses ; pour nous les mêmes, c'est celui qui a obtenu les meilleures notes à l'école qui aura le droit de faire parti du voyage. Il est inutile de préciser que tout le monde s'y mettait, rien que pour ça. Il n'y a pas eu un seul voyage où on ne revenait pas avec des membres de nos familles qui étaient restés dans le civil. Parfois un camion ne suffisait pas, on était obligé d'être répartis dans d'autres camions du convoi. Arrivés au camp, ils étaient reçus dans toutes les familles à tour de rôle jusqu'au prochain convoi. Il y en avait qui y prenaient goût et ne voulaient pas repartir. Une quête était organisée systématiquement pour leur donner un peu d'argent ou pour en remettre à ceux qui n'avaient pas pu venir. Cet élan de générosité, ils nous l'ont bien mal rendu plus tard. Nous, à cette époque, on était naïf ; on croyait à l'esprit familial, on pensait que nos cousins non impliqués dans cette guerre comprenaient les raisons qui avaient conduit nos parents à devenir harkis.

On recevait des nouvelles de nos familles restées dans le camp de regroupement. Il y avait eu une amélioration des conditions de leur quotidien, il y avait même du travail rémunéré pour certains. On a appris la mort de quelques cousins victimes du capitaine M...., celui qui avait recruté nos parents. Il paraît que lorsqu'il avait trop bu, il prenait une Jeep et il descendait au camp pour tirer à vue sur tous ceux qu'il rencontrait jusqu'à ce que le capitaine européen intervienne pour l'arrêter dans sa folie meurtrière. Ce même M.... avait repéré un jour une femme très belle ; il a exigé pour qu'elle se marie avec lui sinon il menaçait de massacrer toute sa famille. Il faut préciser que cette femme était déjà mariée et que son mari avait rejoint la rébellion.

Pour notre part, nous étions loin de ce que nous avons vécu il n'y a pas si longtemps. Nous mangions à notre faim, nous étions habillés convenablement, on avait des chaussures. C'était le paradis, on commençait à avoir meilleure mine et nos pères aussi. Ce qu'il faut savoir c'est qu'au moment de leur engagement, le plus gros d'entre eux ne pesait pas plus de 60 kilos et certains seulement 40. Le capitaine était effrayé de leur maigreur.

Il est dans la nature humaine, lorsqu'on a vécu longtemps dans la misère et que l'on se retrouve dans une période meilleure, de « chercher à comprendre » et, en fait, oublieux des rigueurs du passé, de « chercher la petite bête ». Les Harkis ont commencé à se chamailler pour un oui ou pour un non. Des clans se sont constitués, il y a eu des bagarres. La discipline appliquée aux légionnaires s'est alors étendue aux Harkis et cela a calmé pas mal d'esprits. Puis il y avait les « vieux », les parents des Harkis trop âgés pour être enrôlés. Ils veillaient au respect des traditions et des valeurs morales. Comme ils avaient leur entrée chez le capitaine cela leur

accordait une certaine autorité. La vie a repris ses droits. Il y a eu un premier mariage, puis toute une série car tous les célibataires se sont mis dans l'idée de vouloir se marier. Il y avait d'abord les filles sur place en âge de se marier, c'est à dire à partir de 14 ans, puis il faudra aller en chercher chez ceux de la tribu qui sont restés au camp de regroupement. Le capitaine prenait part à chaque mariage et ordonnait la construction d'une pièce comme cadeau aux jeunes mariés. Au bout de quelques mois, il y avait ainsi tout un alignement de petites pièces d'une surface d'environ 10 mètres carrés chacune car elles ne servaient que pour dormir. C'est ce qu'on nous a expliqué à nous les gosses à cette époque.

### **Supplétifs et maraîchers**

Nos parents, en dehors de leurs obligations militaires, se sont mis à cultiver des jardins dans la palmeraie. Ils faisaient pousser les légumes, des pastèques, des melons, des piments, des radis et des tomates. Il y en avait même qui ont semé du blé et de l'orge. Eau et soleil assuraient l'abondance des récoltes. Les dattiers qui étaient en état d'abandon ont été à nouveau irrigués et élagués, débarrassés de leurs palmes mortes. Ils ont recommencé à donner des dattes qui prenaient forme dans de splendides régimes. Ce qu'il faut savoir, c'est que dans le désert, il n'y a pas que du sable et des cailloux ; il y a aussi la terre, de la bonne terre et de l'eau, qu'il faut aller chercher dans les profondeurs, et que la vie est facile au Sahara. Lorsqu'on y est habitué, on s'y attache jusqu'à ne plus avoir envie de vivre ailleurs.

Nous, les gosses, on s'en donnait à cœur joie, encouragés par l'affection du capitaine qui nous assurait une certaine impunité. On prenait aussi des initiatives. Ainsi, un jour, nous avons repéré une petite oasis abandonnée à une vingtaine de kilomètres du camp et nous avons décidé d'y aller sans rien dire à personne. Nous sommes partis en groupe de dix, très tôt le matin, en déjouant la vigilance de la sentinelle. Au bout de quelques heures de marche, nous sommes parvenus à destination. Nous étions émerveillés de ce que nous avons découvert : des vergers recouverts de fruits, des herbes folles entourant une pièce d'eau, des régimes de dattes penchés presque à toucher le sol..... Il y avait aussi des oiseaux, des espèces qui vivent dans le désert. Nous nous sommes précipités sur ces richesses de la nature qui nous attendaient sagement. Il y avait tant à cueillir que nous sommes servis de nos vêtements comme emballages et nous étions chargés comme des mulets.

Nous n'étions pas loin du moment du retour, lorsque nous avons aperçu au loin venant du camp un nuage de poussière. Sur le moment, on n'y a pas fait attention, puis, on a entendu le ronronnement des moteurs des G.M.C et des autres Dodge 6x6 transporteurs de troupes. Oui, c'était bien le convoi qui s'approchait de nous. On a commencé à distinguer les véhicules avec en tête un half-track à chenilles équipé de la menaçante mitrailleuse de calibre 12,7, car on commençait à connaître les armes. A l'approche de l'oasis, le convoi s'est scindé en trois fractions, une s'est arrêtée, les deux autres ont continué en parallèles pour encercler l'oasis. Nous étions un peu inquiets de ce déploiement de force, aussi nous nous sommes cachés sous les troncs dans les vergers, mais au même moment, on a entendu un mégaphone grésiller et une voix à peine audible dire avec un fort accent de légionnaire «Rendez-vous, vous êtes cernés,

déposez vos armes et sortez les bras en l'air !». Sans hésiter, nous sommes sortis de notre cachette, les bras en l'air, à moitié nu car nos vêtements avaient été transformés en ballots à provisions. On entendait des éclats de rire partout, les légionnaires nous avaient reconnus. Le sergent Guillaume, un ancien d'Indochine, lui ne rigolait pas. D'ailleurs il ne riait jamais, il nous semblait toujours en colère avec sa face d'une impressionnante austérité. Il est venu vers nous, a fait le tour de notre groupe, nous a regardé des pieds à la tête, puis il a commencé par nous passer un savon. Jamais on ne l'avait entendu parler autant puis il nous a ordonné d'aller récupérer nos vêtements débordant de fruits et de les charger sur notre dos. Il a fait descendre d'un camion quatre légionnaires pour nous accompagner en nous disant «Vous êtes venus à pied, vous rentrez à pied», puis le convoi est reparti nous laissant seuls. Les légionnaires fermaient la marche ; ils plaisantaient entre eux en allemand et, de temps en temps, ils nous disaient «*Schnell, schnell, oder kaput*», (vite, vite ou c'est foutu). Nous n'en menions pas large car on savait bien ce qui nous attendait, d'autant que le capitaine était absent, en permission en France pour deux mois. Arrivés au camp, nous transpirons à fortes gouttes. Nos pères nous attendaient, ravis de l'aubaine, car l'occasion va leur permettre de se rattraper. Il y a bien longtemps, qu'ils ne se sont pas défoulés sur nous. Nos mères étaient quand même inquiètes, mais elles ne pouvaient malheureusement rien faire sinon assister à la correction puis soigner nos bleus avec des compresses imbibées d'huile d'olive. Mon père m'a attrapé au passage à peine arrivé à sa portée et j'ai fais un vol plané, puis les coups se sont mis à pleuvoir. Mes copains n'étaient pas moins gâtés ; on entendait des cris, des pleurs, puis le sergent est intervenu pour faire arrêter la raclée. Il nous a conduit sur la place d'armes du quartier, juste à côté du mât du drapeau, nous a fait asseoir, a fait apporter un seau d'eau fraîche pour nous éviter la déshydratation, puis il est parti en nous laissant sous la garde de notre instituteur pour nous faire recopier cent fois le texte suivant : «Je ne recommencerai jamais».

Ainsi, nous étions soumis au règlement de la Légion étrangère. Désormais, cette oasis luxuriante, nous ne la reverrons jamais. Il nous faudra trouver un autre moyen pour sortir de l'ordinaire.

### **Fatigue de mon père**

Mon père a flanché au bout de deux ans de service. Il a lâché prise peu à peu ; il n'en pouvait plus, il se sentait toujours malade. Il partait tôt le matin pour se rendre à la palmeraie, juste à côté du camp. Il se plaçait à l'ombre d'un petit palmier et il restait là jusqu'à la tombée de la nuit. Le médecin militaire qui l'a examiné ne lui a trouvé aucune maladie physique mais en a déduit que son cas relevait du domaine psychologique. Des bruits ont commencé à circuler qu'il allait être réformé, ce qui voulait dire que nous allions être renvoyés au camp de regroupement et retrouver gêne ou misère et en plus l'insécurité. Pour avoir été harki si longtemps et ne pas avoir déserté, mon père s'exposait maintenant aux repréailles de rebelles.

Pour ma part, je n'étais pas assez âgé pour le remplacer dans la harka. Je devenais soucieux et je ne jouais plus comme avant. Je me sentais en sursis. Je me voyais perdre cette insouciance, ce bien-être auquel je commençais à prendre goût. Pendant que les autres garçons s'amusaient franchement, vivant leur jeunesse, moi je me tenais maintenant à l'écart. Replié sur moi même,

mes résultats à l'école s'en ressentaient, à la grande satisfaction de certains de la classe, car je leur faisais de l'ombre, surtout en dictée, matière principale pour obtenir les meilleures notes. Certains adultes me taquinaient en m'appelant du nom de notre instituteur, Monsieur. Serror, parce que je gagnais souvent le droit de faire partie du convoi qui allait en ville. Je suscitais un peu de jalousie.

C'était à ce moment que notre famille s'est encore agrandie d'une fille. Nous étions donc six à la maison en cette année 1958 et je venais d'avoir quinze ans. Le sergent «Moche» avait pour chef un sous-lieutenant de réserve, issu d'une famille connue de tout Paris, qui avait choisi de faire son service militaire à la Légion étrangère après sa sortie de l'Ecole des officiers de réserve. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai été le trouver pour lui demander de m'engager dans la harka en remplacement de mon père, après lui avoir expliqué la situation que je vivais. Il m'a rassuré en me disant d'abord qu'il n'était pas question de démobiliser mon père. En ce qui me concernait, il m'a expliqué qu'il fallait continuer l'école pour le moment, qu'il n'y avait que cela qui comptait. Je suis sorti de son bureau transformé, rayonnant, sautant comme un kangourou.

Le sergent harki, car il y en avait un, a appris que je m'étais rendu chez le lieutenant et m'a convoqué pour me gronder. Selon lui, je n'avais pas à prendre cette initiative et approcher directement un officier. Etant le seul à parler correctement le français, cela lui avait permis d'être nommé sergent. Il servait en fait d'interprète, position où l'on a vite tendance à jouer au dictateur. Craignait-il que je lui vole la vedette ? Il a même ajouté que le sort de mon père était entre ses mains, à lui, pas celles du lieutenant ni de quelqu'un d'autre et il a ajouté en me congédiant : « A bon entendeur, salut ! » Etant donné mon jeune âge, il ne m'était guère possible de lui répondre. J'ai donc encaissé, un point c'est tout.

### **Référendum de septembre 1958**

La vie a repris son cours, les rivalités entre les harkis aussi. Un jour, un légionnaire, parlant un peu l'arabe, est venu avec un poste radio pour faire écouter à nos parents un discours prononcé à Paris par un certain de Gaulle... La réception était mauvaise, sa traduction aussi et nos parents ne comprenaient pas en quoi cela les concernait. Quelques jours après, c'est le capitaine lui-même qui est venu leur expliquer qu'il allait avoir des élections et qu'ils seront appelés à voter. Il s'agissait de voter pour la nouvelle constitution qui régirait la France et l'Algérie. Nos parents ont dit au capitaine « on votera comme vous », c'est à dire pour le Général. Le capitaine et nos parents s'en mordront les doigts plus tard, hélas !

### **Récupération et argent de poche**

Pour occuper le temps, on a trouvé une distraction qui était également lucrative nous permettant de gagner quelques francs d'argent de poche, la fouille de la décharge des ordures située à quelque distance du camp. Tous les matins, un camion chargé de déchets allait les déposer toujours au même endroit. Nous nous planquions à proximité et, à peine le camion reparti, nous nous précipitions sur la dernière livraison. Nous trouvions de tout, même des boîtes de conserve

intactes, des rations de soldats entières, des vêtements, des chaussures, des chaussettes. Les légionnaires se débarrassaient de tout. Il y avait des bouteilles vides consignées à 35 centimes l'unité. Nous les rapportions au foyer et le gérant nous les payait correctement. La mode, c'était les bicyclettes... Mais elles coûtaient 16 000 francs neuves et étaient très belles avec leurs jantes chromées, leurs selles en cuir, leurs portes bagages nickelés... Mais 16 000 francs, c'était presque la solde mensuelle d'un Harki qui nourrissait toute la famille. Nous avons trouvé un moyen pour en acheter une à fond commun, en réunissant l'argent que nous récoltions à droite et à gauche, puis nous l'avons loué l'entre nous, et avec l'argent provenant de cette location nous en avons acheté une seconde. ... Nous ne sommes pas allés au terme de notre projet car les adultes s'en sont mêlés surtout pour utiliser les vélos à l'œil.

### **Les harkis défilent à Paris**

La Légion étrangère entretient l'art et la manière d'organiser des fêtes et des cérémonies d'une rigueur qui lui est propre. Un jour, à l'approche du 14 juillet, le capitaine a désigné cinq harkis pour prendre part au défilé sur les Champs Elysées. Ils ont été choisis selon leur physique, leur taille et leur façon de servir. Ils n'étaient pas tellement emballés, car pour eux Paris c'était le bout du monde. Ils vont être mélangés à d'autres, surtout les tirailleurs algériens dont ils se méfient, car parmi eux il y avait des appelés dont la position vis à vis de la rébellion leur était incertaine. Une fête est organisée en leur honneur avant leur départ : ils sont devenus des héros avant terme. Leurs uniformes lavés, repassés à la manière de la Légion, surtout les fameux plis horizontaux sur le dos des chemises, passés et repassés en revue plusieurs fois par le sergent. Le lendemain, c'est le départ, leurs proches pleurent, non pas de joie mais d'inquiétude. Dix jours après, ils étaient de retour, métamorphosés et ils ont eu le droit à un accueil triomphal. Il y avait même les « you-you » des femmes. Ils ont passé leur temps à raconter leur aventure en y ajoutant beaucoup pour pimenter leur récit. Parfois même, ils se contredisaient et n'étaient pas d'accord entre eux, mais cela ne faisait rien pour nous les jeunes. Leur histoire nous sortait tellement de l'ordinaire.

Un jour, nous avons eu la visite d'un groupe d'officiers de haut rang. Nous étions en classe ; ils nous ont interrogés sur nos origines berbères et il y en avait même un qui nous a parlé en chaoui, notre langue, à notre grande surprise. En général, les européens apprenaient uniquement l'arabe, Le berbère n'était pas considéré comme une langue, juste un dialecte de berger donc pas vraiment utile.... tandis que cet officier...

### **Noël à la Légion**

Noël ! Un sapin en plein désert illuminé avec des ampoules électriques d'éclairage, alimentées par un groupe électrogène. Des cadeaux pour tout le monde rapportés de France par le capitaine Pompidou. En effet, il nous a manqué le capitaine, pendant les deux mois qu'il a passé en Europe. Le lieutenant qui l'avait remplacé n'avait pas les mêmes réflexes envers nous. L'épouse du capitaine avait accompagné son mari avec son fils pour passer Noël en famille dans le désert.

Leur fils nous a offert des bonbons et voulait jouer avec nous mais nous sommes restés à distance car nous n'osions pas.

Un jour, le rassemblement de tous les Harkis et de leurs familles, femmes et enfants compris, et des « Vieux » est annoncé. Le capitaine est arrivé dans sa jeep accompagné de son état major. Il avait l'air soucieux. Les harkis lui ont présenté les armes sous le commandement du lieutenant. Il a commencé son discours en disant : « Depuis deux ans nous sommes ensemble, le moment de nous séparer est arrivé », Il parlait en faisant les cents pas et ne regardait pas les Harkis en face, son regard était fuyant. On sentait que ce qu'il avait à nous dire lui coûtait un grand effort, ajoutant « Je garderai un bon souvenir de vous tous, je ne vous oublierai pas Vous allez être rattaché maintenant au 18<sup>ème</sup> régiment de Dragons qui sera là dans une semaine. Nous, les légionnaires, nous sommes mutés dans l'Ouarsenis dans l'ouest. Et je ne suis pas autorisé à vous amener avec moi ».

Là, on a vu qu'il avait les larmes aux yeux. Un capitaine de la Légion qui pleure, c'est rare ! Son émotion devait être forte, à moins qu'il ait déjà deviné le sort qui était réservé aux Harkis plus tard.

### **Relève militaire**

On était fin 59, quand les Dragons ont pris le relais des légionnaires. L'ambiance a changé ; les uniformes, les manières de faire n'étaient pas les mêmes. L'escadron a remplacé la compagnie. Et, comme on dit chez nous : « même le chien n'aime pas changé de maître. » Notre instituteur, Monsieur Pierre Fatton, était un appelé issu d'une famille aisée de Lyon, et néanmoins, il était sympathique avec nous, Six mois après, l'unité déménage et nous avec. Nous sommes remontés vers le nord-est, pas très loin de notre village de Tadjmout.. Avec des jumelles, on voyait au loin les montagnes de notre territoire. Là, ce n'était plus le désert mais un gros village nommé Aïn Naga. Il y avait une mairie, une S.A.S, section administrative spécialisée, une école mixte fréquentée par les enfants du coin et les instituteurs étaient des professionnels pieds-noirs et européens.

Le camp militaire était à l'écart du village, celui des Harkis y était accolé, à proximité d'une palmeraie, mais cette fois les propriétaires étaient présents. Il y avait des commerces, quelques épiceries, un marché local, une boucherie et un café. Un maire avait été élu et déjà il jouait au seigneur local, son fils aîné tenant le rôle du garde-champêtre tandis que son autre fils gérait l'épicerie familiale. Ainsi, il était interdit d'acheter des produits ailleurs s'ils étaient disponibles chez lui. La population n'avait pas d'autre choix que d'obtempérer. Il possédait aussi un camion, un deux tonnes cinq, que tout le monde était tenu d'emprunter pour aller à Biskra. Il y avait aussi un car qui assurait la liaison entre les villages de la région. Et même, quelques harkis originaires du village n'hésitaient pas à commettre des exactions sur la population dont ils étaient pourtant issus. Tous ces comportements entraient dans le cadre des mentalités locales. Quand on a un peu de pouvoir, on règle d'abord des comptes familiaux qui datent depuis la nuit des temps et on en tire profit au détriment des autres.



La cohabitation entre nos parents et les harkis locaux a mal débuté. D'abord, nous, nous étions tous berbères et eux, arabes. Il y a aussi une deuxième raison. Nos parents avaient été rodés à l'esprit de la Légion étrangère qui n'apprécie pas que l'on commette des exactions sur les civils désarmés. Au bout de deux mois, tous les harkis arabes avaient démissionné pour aller s'engager dans d'autres harkas ou maghzens des S.A.S. Ce qu'il faut savoir, c'est que le harki était toujours un contractuel, sous contrat pour une durée limitée à un mois, renouvelable tacitement. Ce système permettait à tout harki de démissionner quand l'envie lui en prenait, mais, en contrepartie il pouvait aussi être « viré » sans indemnités à la fin de chaque mois

Les relations avec la population locale se passaient bien, Nos parents harkis la respectaient et réciproquement. Par contre, en ce qui concerne nous les gosses, cela se passait mal. Dès les premiers contacts, ce fut la bagarre, une bataille rangée. Nous ne voulions pas être mélangés avec les enfants du village et nous nous sommes mis en grève pour exiger une école séparée... ! Le capitaine a dû intervenir auprès de nos parents pour nous calmer. Finalement, nous avons été intégrés dans l'école communale, bien malgré nous, et de plus on nous a séparés en nous répartissant dans les différentes classes. Les filles, qui étaient gardées à la maison dans le passé, ont été admises à leur tour et ont fréquenté l'école au même titre que les garçons.

Et nous, les garçons, nous n'étions pas d'accord pour que nos sœurs aillent à l'école comme nous, même si c'était dans des classes séparées. Nos parents nous ont dit de nous calmer pour deux raisons : la première, c'était que nos sœurs étaient d'abord leurs filles et que c'était eux qui en étaient chargés, la deuxième, c'était que l'autorité militaire les tiendrait directement pour responsables si elles n'allaient pas à l'école.

### **En opération sur nos propres terres tribales**

La harka a commencé à participer aux opérations dans la montagne, classée zone interdite, sur notre propre territoire ancestral. Elle a vite gagné la confiance de l'armée. Nos parents étaient redoutés des rebelles qui savaient qu'ils connaissaient parfaitement tous les recoins et les grottes où ces derniers étaient susceptibles de se cacher.

Des cousins qui étaient restés en zone interdite ou qui y étaient revenus clandestinement après avoir abandonné le camp de regroupement, comme nous dans le passé, ont été capturés. Leurs familles sont alors intervenues en leur faveur pour qu'ils ne soient pas internés. Ces hommes, leurs femmes et leurs enfants ont donc été répartis dans les familles des harkis qui avaient des liens familiaux avec eux. Tous les jours, l'armée leur fournissait à manger. Je me rappelle très bien la famille que nous avons recueillie. C'était moi qui allais chercher à la cuisine de l'ordinaire tôt le matin le pain et le café chaud, qu'ils partageaient avec nous.

Mon père a repris du service. Un jour, où il faisait partie de l'escorte de défense, son convoi a été attaqué par des rebelles qui avaient tendu une embuscade sur la piste utilisée pour apporter du ravitaillement à un détachement qui assurait la protection des civils qui moissonnaient à la faucille dans leurs champs. Le lieutenant chef du convoi a été tué sur le coup car il était assis

aux côtés du chauffeur. C'était l'endroit de la cabine que les rebelles visaient en premier car bien souvent c'était la place d'un gradé. Mon père a été blessé à la tête et d'autres en même temps que lui. Ils se sont mis à l'abri derrière les doubles roues du G.M.C . Le fusil-mitrailleur 24-29 s'est enrayé ; l'appelé qui conduisait le camion a été pris de panique, s'est jeté à terre et, la tête entre les mains, est resté inerte, allongé lui aussi sous le camion. Un harki s'est mis à prier, croyant sa dernière heure arrivée. Mon père n'a pas tiré un seul coup de fusil ; atteint dès le début des tirs ; le sang coulait sur son visage lui obstruant la vue. Les blessures à la tête saignent beaucoup, même quand elles ne sont pas graves.

Heureusement, un de mes oncles a gardé son sang froid et a empêché les rebelles de venir les achever et récupérer leurs armes. Avec son fusil Mas 36, à l'abri derrière le camion, il tirait tantôt à droite, tantôt à gauche, chaque fois sous un angle différent. Dès qu'un rebelle tentait de s'approcher, ses tirs précis le forçaient à reculer. Ainsi tenus à distance, les rebelles en sont arrivés aux insultes, puis ils lui ont demandé de s'arrêter de tirer, car ce qui les intéressait c'était seulement les armes et ils leurs laisseraient la vie sauve. Evidemment, ça n'était pas vrai, ce n'était qu'une ruse ! Ils les auraient tous massacrés ! Mon oncle le savait bien et c'est pourquoi il a continué à tirer. A un moment donné, il avait épuisé ses munitions mais, comme les cartouches tirées par le FM 24-29 sont du même calibre que celles du fusil Mas 36, il a pu recharger son fusil avec. Mal en a pris à un rebelle qui s'était trop montré. Il reçoit une balle dans le ventre, tombe, se met à gémir et à maudire les harkis tout en appelant ses frères du Djihad à venir à son secours...

Les harkis étaient chacun dotés de deux grenades défensives, à n'utiliser qu'en cas d'extrême urgence. Mon oncle en a dégoupillé une, a compté jusqu'à cinq et l'a lancé dans leur direction. La déflagration a été suivie par un long silence puis par un bruit de moteurs qui se rapprochait. C'était les renforts qui arrivaient car les coups de feu avaient été entendus au poste militaire. Les rebelles ont pris leurs jambes à leur cou et se sont évanouis dans la nature, abandonnant leur blessé qui continuait à gémir. Le lieutenant avait perdu tout son sang et était déjà mort.

Dans le quartier des harkis, l'inquiétude était au paroxysme. Nous nous attendions au pire. Lorsque le convoi est rentré et que nous avons vu les harkis descendre un par un, même les blessés, on a recommencé à respirer et nous avons remercié Dieu. On a entendu le capitaine interroger le rebelle blessé, en lui disant en arabe « comment t'appelles-tu , toi ? », sans doute les seuls mots qu'il connaissait dans cette langue, Ensuite, le rebelle blessé a été évacué par une ambulance militaire vers l'hôpital, pour y être soigné puis interrogé. Il paraît qu'il a survécu et qu'il a été libéré en 1962.

## **Obsèques militaires**

Le lendemain, on a vu arriver une pléiade d'officiers de haut rang dont deux ou trois qui avaient des étoiles sur leurs manches et leurs képis. Un cercueil en chêne a été aussi livré. Toute la compagnie est mobilisée pour rendre les honneurs, sauf ceux qui sont de garde. Allocutions

successives, sonneries de clairon, présentation des armes, tout le cérémonial militaire se déroule. L'aumônier des armées est venu, la levée du corps du défunt a lieu, entourée d'éloges exceptionnels. Il est rendu hommage au courage du jeune officier qui, selon cette version officielle, a perdu la vie mais a permis de soutenir le siège face aux rebelles et d'en blesser un qui sera fait prisonnier. Mon oncle, lui, ne sera pas cité et ne sera pas décoré.

### **Les dessous de cette embuscade**

« Les vieux », les pères des harkis, se sont tout de suite adressés secrètement aux vieux du village pour leur demander des explications sur l'embuscade, car il avait été convenu à notre arrivée entre les deux parties qu'il ne devait y avoir ni attentats, ni représailles, ni exactions de part et d'autre. D'autant que, deux ou trois semaines auparavant, un renseignement était parvenu au poste militaire, indiquant que des rebelles allaient venir dîner dans une famille du village. La nuit tombée, une patrouille est organisée va «se planquer» autour de la maison où le festin devait avoir lieu. En effet, le renseignement était fiable ; les Harkis, avec à leur tête un lieutenant à deux galons, ont découvert un vrai banquet, couscous, viande, sirop, tout est fin prêt pour être dégusté par les rebelles.

Le lieutenant a donné comme consigne de ne tirer qu'à son signal. Au bout de quelques heures d'attente, ils ont vu s'approcher au clair de lune une colonne d'une trentaine de hors la loi. Un de mes oncles qui avait fait la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale était posté un peu plus en avant des autres. Les rebelles continuaient d'avancer sans se douter de ce qui les attendait. Mon oncle commençait à paniquer, car ils étaient plus qu'à quelques mètres de lui, et cet imbécile de lieutenant ne donnait toujours pas le signal d'ouverture du feu. Tant pis, il manœuvre la culasse de son MAS 36 pour engager une cartouche dans la chambre et tire au juger. PAN ! Le premier coup est parti, suivi instantanément d'un tir nourri de part et d'autre. Mais les troncs des dattiers ont fait écran à tout le monde. Les rebelles ont aussitôt rebroussé chemin sans aucun blessé, tout comme du côté de la harka. Une simple fusillade dans la nuit sans résultat....

.Le lieutenant a très mal réagi, il a fait désarmé mon oncle, l'accusant de n'être qu'un espion à la solde de la rébellion, il l'aurait tué s'il n'avait pas craint la réactions des Harkis. A leur retour, il l'a fait mettre aux arrêts, en vue de le faire traduire devant le tribunal militaire pour trahison au combat. Le lendemain, le « 2<sup>ème</sup> bureau » est arrivé avec deux militaires de la Sécurité Militaire qui avait la redoutable réputation de faire parler même les muets. Mon pauvre oncle allait être l'os à ronger, la proie des gros bras qui allaient le cuisiner à petit feu. Rien de cela n'arrive. Il est longuement interrogé car à l'ouverture de son dossier, on découvre ses états de service pendant la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale, indiqués dans son livret militaire, ses décorations obtenues sur le champ de bataille avant d'être fait prisonnier avec son bataillon. Un des officiers de la sécurité militaire a vécu les mêmes épreuves que le suspect, dans le même régiment, et il en conclut qu'avec un tel passé, cet homme ne pouvait pas être un traître. La version que mon oncle a avancée est retenue. Il est acquitté et réhabilité dans la harka, Simplement, comme il a ouvert le feu sans ordre, il perd ses galons de caporal.

Le soulagement est général dans les familles de Harkis, des prières sont adressées à Dieu pour le remercier. Mais le lieutenant reste très monté contre les harkis. Il n'a pas changé d'opinion vis à vis de mon oncle et reste convaincu qu'il a volontairement tiré le premier en l'air pour donner l'alerte aux rebelles et leur permettre de fuir. Par contre, du côté de la population locale, dont les rebelles sont issus, une autre rumeur se répand. Le geste que dénonce le lieutenant est interprété comme un acte de courage et de solidarité avec des frères de même race qui se battent pour leur liberté et que désormais, nos parents n'auront rien à craindre des rebelles qui évoluent dans le secteur, établissant en quelque sorte un genre de pacte de non agression en somme.

Conformément à l'engagement pris, nos « vieux » étaient allés demander des explications à ceux du village car une embuscade avait bien eu lieu. Il paraîtrait que ce n'était pas les rebelles du coin qui avaient fait le coup mais cinq hors la loi de passage. Au moment de traverser la piste, ils ont vu arriver le convoi et la tentation avait été la plus forte.

### **Enrôlement dans les harkas du régiment**

Nos cousins, les captifs confiés à notre harka, ont fini par s'enrôler, repartis dans les harkas, de plusieurs compagnies du régiment, pour ne pas les laisser ensemble. On ne sait jamais ! D'autres ont été capturés à leur tour et ont bénéficié des mêmes mesures d'indulgence car on est toujours le parent de quelqu'un dans les tribus de l'Aurès et ont fini eux aussi comme Harkis. Parmi eux, il y avait un ancien soldat d'Indochine, qui parlait très bien le français, un véritable phénomène qui était la curiosité de tous les appelés. Lorsqu'il était sorti de sa cache, dans la montagne, pour se rendre, la première chose qu'il avait réclamée à la troupe, c'était du pinard, Il en avait ingurgité trois –quart de litre. Saoul comme un Polonais, il s'était mis à faire le clown.

### **Tragédies**

C'était à cette époque que la rougeole a emporté ma petite sœur. Elle avait deux ans et demi, elle était toute mignonne. J'ai eu un gros chagrin, et j'ai mis longtemps à m'en remettre et encore....

Un jour, le directeur de l'école est venu me chercher dans ma classe pour me demander d'aller surveiller la classe des filles qui avaient comme maîtresse la femme du lieutenant à deux galons. Il était tout pâle. Lorsque je suis sorti dans la cour, j'ai vu l'épouse du lieutenant se débattre, voulant se jeter à terre ; deux soldats tentaient de la soutenir. La jeep de son mari venait de sauter sur une mine et il avait été tué sur le coup.

Les mines ! C'étaient des déserteurs de la Légion étrangère qui les fabriquaient car il y en avait qui désertaient pour abrégier leur contrat. Le F.L.N, après avoir utilisé leur savoir, les faisait passer en Tunisie, et de là dans leurs pays respectifs. La majorité était des Allemands.

Les harkis ne savaient pas s'ils devaient se féliciter de la mort du lieutenant qui était devenu odieux avec eux ou compatir à la douleur de son épouse,

## **A l'école locale**

Nous, les garçons, nous avons finalement commencé à sympathiser avec les gosses locaux et à les supplanter au niveau des notes, car l'enseignement que nous avait donné notre instituteur légionnaire était d'un niveau bien supérieur. Nous étions au cours moyen première année. Un jour, l'instituteur, un pied-noir, nous punit tous car lors d'un cours de libre réflexion, nous avons évoqué l'état de guerre en Algérie et les prévisions de son issue. Pour lui, il n'y a pas de guerre en Algérie, la paix règne et il n'y aura pas de changement, point final ! Puis, il nous a demandé ou est ce qu'on allait chercher tout ça. Les manuels scolaires, les mêmes qu'en France, nous apprenaient que nos ancêtres gaulois étaient blonds aux yeux bleus qui n'avaient peur de rien, sauf que le ciel leur tombe sur la tête, et que l'Algérie était habitée par des peuples ignorants et sauvages auxquels la France avait apporté la civilisation.

Nous avons droit à un repas par jour à la cantine scolaire, des haricots blancs tous les jours. Une fois par quinzaine, c'était la séance d'épouillage, on disait le « dépouillage » On nous déversait une poudre blanche sur les cheveux pour chasser les poux et éviter qu'ils essaient, car ils véhiculent les maladies. Je commençais vraiment à prendre goût à l'école et à me faire remarquer par ma vivacité d'esprit et à ma faculté à retenir tout ce que j'apprenais. L'instituteur parlait de me faire entrer ensuite au lycée.

C'est à cette époque que mon père a flanché à nouveau. Il n'en pouvait plus ? Depuis quelques temps et il ne cessait de me regarder, ce qui signifiait que je devais maintenant prendre sa relève.

## QUATRIEME PARTIE

### **Sous l'uniforme**

A l'automne 1960, je viens d'avoir 17 ans. Je vais encore à l'école et je commence à préparer le certificat d'études. Le directeur de l'école d'Aïn Naga, M. Ange Arnaud, qui n'a que 23 ans, a des projets pour moi. Il veut que j'entre en sixième au lycée de Biskra puis que j'aille étudier ensuite en France.

Mais c'est maintenant à moi d'assurer la charge de la famille, puisque mon père n'en peut plus. Je dois trouver un emploi. Aussi, je me présente au capitaine qui commande le poste militaire. Il me tient les mêmes propos que le lieutenant deux ans plus tôt, à croire qu'ils se sont concertés sur mon avenir. Mais je sais que je dois quitter l'école pour gagner ma vie et celle des miens. Qu'à cela ne tienne ! Je commencé à faire l'imbécile pour me faire renvoyer mais rien n'y fait !

Comme j'avais des cousins qui avaient quitté notre camp pour s'engager dans d'autres harkas de la région, j'ai décidé de rejoindre certains d'entre eux. Ils s'étaient engagés comme « moghaznis », comme agents supplétifs dans une S.A.S (Section Administrative Spécialisée), c'est-à-dire qu'ils étaient en uniforme, étaient armés, assuraient la garde des bâtiments de l'administration, accompagnaient le lieutenant SAS dans ses sorties, à mi chemin entre l'agent de police et le vigile civil. « Moghazni » est un vieux mot qui date des Turcs et qui désignait leurs soldats auxiliaires quand ils occupaient le pays.

Mais la SAS, il aurait mieux fallu l'appeler le Service d'Action Social, les lettres du nom abrégé auraient été les mêmes. Il y avait l'infirmerie qui soignait les gens, le centre de distribution de vivres et une école quand le village n'en avait pas. Il y avait un bureau d'état-civil : on y recensait les gens et c'est là qu'ils demandaient les papiers administratifs. Mais depuis 1958, on avait aussi élu des maires et l'administration en fait se partageait entre les nouvelles mairies et les SAS qui avaient été créées dès le début de la rébellion. Comme l'argent et les secours d'aide alimentaire passaient toujours par le lieutenant SAS, on pensait que le maire était sous ses ordres.

### **Brève expérience d'employé de mairie**

Le maire de la commune d'Aïn Naga, celui dont j'ai déjà parlé, un musulman, cherchait un « secrétaire de confiance », comme il disait. Finalement, au printemps 1961, avec l'accord du lieutenant de la S.A.S, ma candidature a été acceptée. Je savais déjà lire et écrire le français et l'arabe, je parlais ces deux langues et, bien sûr, le chaoui qui n'était jamais écrit. J'ai donc signé un contrat d'employé administratif recruté par la SAS pour être détaché à la mairie du village et j'ai définitivement quitté l'école. Comme la majorité était fixée à l'époque à 21 ans, il me fallait une autorisation paternelle que mon père s'est empressé de signer. Après un mois d'essai, il est avéré que je n'étais pas à la hauteur de l'emploi : je manquais d'expérience et mon niveau scolaire était trop bas. Que faire ?

### **Engagement comme « moghazni »**

Le lieutenant de la SAS me propose alors d'être incorporé dans une autre S.A.S. comme « moghazni ». J'ai accepté et je quitte le village pour aller servir à 80 kilomètres de là. Me voila

doté d'un uniforme et d'une arme, un fusil américain US 17 qui pesait bien dans les sept kilos et mesurait plus d'un mètre vingt ; son magasin contenait cinq cartouches. J'étais le benjamin du « makhzen » et l'objet de moqueries ; on me disait : «Alors, on les prend au biberon maintenant ? ».

Mon instruction militaire, très sommaire, à consisté à apprendre à tirer. Lors du premier exercice au champ de tir, mon premier coup, par le plus grand des hasards, touche le pied du piquet qui supporte la cible qui m'a été attribuée ; elle tombe. Le lieutenant, mon nouveau chef, me donne l'ordre d'aller la redresser puis, alors que je suis arrivé sur la ligne où les cibles sont plantées à intervalles réguliers, il fait reprendre le tir par les autres. Les balles sifflaient et claquaient de partout, j'avais les oreilles qui bourdonnaient, ça sentait la poudre... J'ai réussi à redresser plus ou moins ma cible. Lorsque je suis revenu au pas de tir, les autres avaient fini. C'était à mon tour de tirer mon lot de munitions. Lorsque nous sommes allés aux résultats, il y avait sept trous dans ma cible alors que je n'avais tiré que cinq cartouches. Apparemment, certains avaient confondu ma cible avec la leur, alors que j'étais en train de la redresser.

### **Nouvelle vie**

Le lieutenant commandant la S.A.S avait fait venir son épouse de France. Ce que je dois dire maintenant est grave. Je le considère comme un homme sans qualités morales et humaines qui n'avait aucune considération pour les hommes placés sous ses ordres, nous les « moghaznis », ni pour la population. Cela n'avait rien à voir avec les officiers et sous officiers dont j'ai déjà parlés. J'ai même écrit d'abord que c'était «un filou raciste», aujourd'hui, je dirais un mauvais fonctionnaire, mal choisi, qui profitait au mieux des circonstances et qui déconsidérait son uniforme.

Dans un petit groupe isolé dans le bled comme une SAS implantée en zone de sédentarisation de nomades, tout se sait. La moindre action donne lieu à des interprétations différentes et les rumeurs courent vite. Les mentalités française et musulmane sont au contact sans compter celles des Arabes et des Berbères.

Nous étions en plein Plan de Constantine qui consistait à la fois à promouvoir les musulmans, car, depuis 1958, tous avaient accédé à la totalité de la nationalité française offerte généreusement par la nouvelle 5<sup>ème</sup> République, et à poser les bases du développement économique de l'Algérie. Un plan des « Mille Villages » avait aussi été lancé pour prendre en compte les problèmes dus à l'accroissement naturel de la population et l'apparition des regroupements faits après la création des zones interdites; La S.A.S avait donc un budget pour faire construire par la main d'œuvre locale une cité pour sédentariser les nomades qui campaient autour du camp. C'était aussi la possibilité de donner à ces gens la possibilité d'avoir un travail rémunéré. Au lieu de cela, le chef de cette SAS utilisait le personnel du « makhzen » comme maçons et manoeuvres pour construire ce village de sédentarisation. Comme nous recevions notre solde de supplétif, il n'avait pas à nous payer pour ce travail à plein temps qui ne correspondait pourtant pas à notre contrat de « moghazni ». Mais ce n'est pas le plus important.



Comme dans toutes les S.A.S, les gens étaient recensés. Le bruit courait, qu'à partir des listes de nomades recensés par ses soins, le lieutenant avait établi pour l'administration supérieure une liste de trente ouvriers civils employés fictivement sur le chantier. A la fin de chaque mois, il empochait leurs payes en mettant une croix dans chaque case d'émargement en guise de signature pour des nomades illettrés qui, bien sûr, ne savaient pas signer autrement. Cette pratique aurait duré plus d'un an, en 1961 et 62, jusqu'à la dissolution de toutes les S.A.S. avec l'abandon de l'Algérie ; elle lui aurait rapporté un petit pactole. Il avait fait aussi nommer sa femme comme infirmière du village. Les malades se plaignaient qu'elle ne savait pas même faire une piqûre....

### **Le régime des amendes**

En ce qui nous concerne en tant que moghazni, il avait organisé un système d'amendes. Lorsque quelqu'un commettait une faute, il devait s'acquitter d'une amende, en fonction de la gravité de l'infraction ou de la négligence dans le service. Celle-ci était fixée selon un barème allant de 500 à 5.000 francs de l'époque. Ces amendes étaient retenues directement sur la solde mensuelle de l'ordre de 26.000 francs. S'il n'y a rien à redire sur le principe d'une sanction des fautes, encore faut-il que ce soit fait avec justice. Et l'on disait que le lieutenant ne reversait pas ces retenues à l'administration mais les empochait directement...

Le seul qui bénéficiait d'un semblant de clémence de sa part était le sergent Ahmed, une espèce de moitié fou sanguinaire, qui ne parlait pas un mot de français. Mais le lieutenant avait besoin de lui comme d'un chien-loup berger allemand dressé pour mordre, et il savait mordre.... Il se vantait même auprès de nous d'avoir tué plus de 90 personnes ! , il était marié à quatre femmes qu'il battait parfois car on entendait leurs cris. Il s'était arrangé pour faire nommer caporaux par le lieutenant quelques larbins à sa botte qu'il favorisait dans la vie de tous les jours. En contrepartie, ceux-ci étaient tenus de lui verser 5.000 francs par mois chacun, somme qui était la différence entre la solde d'un caporal et celle d'un simple moghazni.

La véritable activité pour laquelle les moghaznis avaient été engagés par contrat, mission de protection et d'accompagnement, contrôle de la population, surveillance les journées d'ouverture du souk se résumait à quelques patrouilles sans grande portée, la plupart du temps de nuit puisque tout le jour nous étions utilisés comme manœuvre du bâtiment, travail déjà pénible en soi et encore plus avec l'arrivée de la chaleur.

Il y avait à côté de la SAS un petit détachement de soldats appelés commandés par un officier de réserve lui aussi appelé. Ce poste militaire gardait le magasin d'armement où étaient entreposées les armes du maghzen en dehors des périodes de service et il y avait aussi une station de transmission radiographique morse.

Un jour, on a vu arriver une infirmière, une grande blonde envoyée pour vacciner la population par le colonel du régiment qui commandait le secteur. Une grande campagne de vaccination systématique contre différentes maladies venait d'être lancée. Naturellement, cette arrivée n'est pas passée inaperçue. Le lieutenant chef de la S.A.S n'avait pas l'air tellement enchanté de

l'arrivée de cette intruse. Peut-être, craignait-il qu'elle ne découvre vite sa petite magouille à l'infirmerie. Par contre, l'aspirant du poste a paru tout de suite ravi à la vue de cette beauté blonde. Il s'est empressé de la prendre en charge et tout le monde se doutait bien pourquoi.

### **Affaires de famille**

C'était en ce moment, que mon père est venu me voir, accompagné seulement de ma sœur qui venait d'avoir 16 ans. Il m'a expliqué qu'il avait accordé sa main à quelqu'un qui ne faisait pas partie de notre clan. Ceux de notre fraction n'étaient pas d'accord pour la bonne raison que nous avons un cousin en âge de se marier et que, selon la tradition, 'il était prioritaire sur tout « étranger ». Mon père, agissant comme d'habitude en dehors des convenances et des usages de la tribu, avait décidé de maintenir sa décision. Il venait placer ma sœur sous ma responsabilité, jusqu'à ce que la famille de son futur mari vienne la chercher pour son nouveau foyer. Le problème, c'est que tout le monde s'y est mis. A tour de rôle, tous mes cousins ont appliqué pour me demander de ne pas les humilier en suivant la décision de mon père. Puis, les parents du « fiancé » sont venus à leur tour pour « prendre livraison » de ma sœur. Tout le monde donnait son avis, sauf ma pauvre sœur qui attendait que son avenir soit décidé par des tiers. Finalement, après bien des discussions et marchandages, c'est avec le cousin de notre clan qu'elle s'est mariée, et ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux car ce fut un mariage malheureux et un échec.

### **Ma famille est à ma charge**

Au bout de quelques mois, je pensais de plus en plus à démissionner car vraiment l'ambiance qui régnait dans cette SAS me plaisait de moins en moins. Mais mon père m'a pris de vitesse en arrivant avec ma mère et mon petit frère. Ma plus jeune sœur était morte, la cadette était maintenant mariée et mon père venait de démissionner de la harka d'Aïn Naga. Il avait 47 ans, il se sentait vieux et il faisait vieux. On s'est donc retrouvé à quatre. Je n'étais pas vraiment enchanté de ce regroupement qui changeait tous mes projets. Avec mon engagement comme « moghazni » et ma solde mensuelle, la continuité était assurée sauf que, selon la tradition, le chef de famille c'était toujours mon père. Ma paye, je la remettrai désormais à ma mère. La famille s'est installée dans le lotissement du maghzen et les choses ont continué comme avant.

### **Interprète à l'infirmerie**

Je suis tombé malade et je présentais les mêmes symptômes que lors de la maladie que j'avais eu quelques années auparavant, forte fièvre, étourdissements et diarrhées. L'infirmière blonde, la Parisienne, qui venait d'arriver pour la campagne de vaccination, est venue chez nous pour me prodiguer des soins. Elle s'est attachée à moi et comme je parlais le français, elle a demandé que je lui serve d'interprète au dispensaire. Le lieutenant SAS a fini par accepter, non sans réticences.

Tous les jours, nous partions vers le camp des nomades avec une escorte armée, comprenant un opérateur radio, un appelé du contingent. Un jour, alors que nous venons visiter le campement

où se préparait un mariage, nous trouvons, selon la coutume, les hommes sous une tente et les femmes dans une autre entourant la mariée. Au moment du départ, je remarque que l'opérateur radio n'est pas là. Sans rien dire aux autres, je retourne sur mes pas. Arrivé devant la tente des hommes, l'un d'eux me fait signe de la tête en m'indiquant la tente des femmes. Lorsque je suis entré sous la tente, je trouve le radio s'appêtant à violer la mariée. Il avait posé son poste radio au sol, retiré son ceinturon auquel était attaché l'étui qui renfermait son pistolet calibre 9 mm et commençait à baisser son pantalon. Les femmes, tout autour, effrayées et muettes, impuissantes, regardaient la scène. Les hommes attendaient seulement que l'équipe sanitaire soit un peu éloignée pour déterrer les couteaux.... Je suis armé d'une carabine US calibre 30 car, exceptionnellement, j'ai le privilège d'être doté de cette arme, légère et précise, qui était en principe réservée aux sous officiers. D'un coup sec, j'arme la culasse et ordonne à l'appelé de se ressaisir tout en pointant dans sa direction le canon de mon arme. Ma détermination l'a refroidi d'un seul coup ; il a remonté son pantalon, sans me quitter du regard. Ses yeux étaient exorbités, on aurait dit qu'il était dans un état second. Puis il a remis son ceinturon autour de sa taille, saisi le harnais de son poste radio qu'il a remis sur son dos et il est ressorti le premier de la tente, sans dire un mot. En repassant devant la tente des hommes, j'observe le soulagement sur leurs visages. Nous avons rejoint le détachement, comme si rien ne s'était passé, et ça s'est arrêté là !

### **Perte d'arme**

Un jour, nous sommes partis avec les soldats du petit poste pour nous baigner dans une retenue d'eau qui faisait office de piscine. Pendant que les uns se baignaient, un soldat montait la garde à tour de rôle. Lorsque nous sommes rentrés au camp, le conducteur du camion, un appelé, s'aperçoit qu'il avait oublié son fusil sur le lieu de sa garde. Nous y sommes retournés en vitesse. Plus le fusil, volatilisé..... Les quelques cultivateurs qui traînaient dans le coin ont été ramassés et amenés au poste car suspectés d'avoir récupéré ce fusil. Je me trouvais de garde à l'entrée du camp, lorsque j'ai entendu des cris de douleur en provenance d'un local près de la guérite où je me trouvais. J'étais effrayé, au bord des larmes, car je n'avais pas l'habitude d'entendre des adultes pleurer ou supplier. Cela a continué une partie de la nuit. Le lendemain, un camion est arrivé pour les amener ailleurs. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

Un autre jour, je ne me rappelle pas pour quelle raison, en guise de punition collective, le lieutenant a organisé une séance de bastonnade. A tour de rôle, il faisait allonger un homme sur le ventre et il le faisait bastonner par un autre civil. Lorsque ce dernier ne frappait pas assez fort au goût du lieutenant, il le faisait allonger à son tour et il le frappait lui-même, très fort, en lui disant « C'est comme ça qu'il faut frapper ».

Ce même lieutenant avait reçu un cadeau pour son anniversaire envoyé par son père. C'était une carabine fabriquée à Saint Etienne, une superbe arme de précision. A la première occasion, il part en patrouille dans le bled, flanqué du sergent Ahmed, ayant sélectionné les hommes qui l'accompagnent, emportant sa nouvelle arme. Qui sait ? Une occasion de l'essayer ailleurs qu'au champ de tir ? Le lendemain, une manifestation éclate devant la SAS, avec formation d'un cortège qui n'est composé que de femmes et enfants qui scandaient « *França guettala* »

(France assassin). Cette manifestation était une première pour moi et c'était également la première fois que j'entendais un tel slogan. La raison de tout cela c'est qu'un berger avait été tué la veille par des militaires en patrouille dans le bled.

En tout cas, une semaine après, deux sous-officiers de la sécurité militaire, on disait le 2<sup>ème</sup> bureau, sont venus au poste de la SAS pour interroger le lieutenant dans le cadre d'une enquête sur la mort de ce berger car l'affaire était très vite parvenue aux oreilles du colonel responsable des S.A.S du secteur. La rumeur l'accusait d'avoir ouvert le feu sans justification sur un simple berger. Le lieutenant s'en est bien tiré en faisant témoigner les moghaznis qui l'avaient accompagné et qui ont confirmé sa version, c'est-à-dire que, à quelques kilomètres du poste, la fuite d'un individu devant la patrouille avait été mal interprétée. Il avait été pris pour un rebelle qui tentait de se soustraire à un contrôle sur le terrain. Une balle lui avait alors pulvérisé la tête. Toujours est-il, que lors de cette patrouille, il avait donné comme consigne aux moghaznis de n'en parler à personne..... Cela, je l'ai su plus tard. Le lendemain, le lieutenant m'a fait venir dans son bureau pour me faire écrire un texte qu'il m'a dicté pour le comparer ensuite à un autre texte qui était posé sur son bureau. C'était une lettre anonyme de dénonciation du meurtre du berger. Il a sûrement pensé que je pouvais en être l'auteur car j'étais l'un des rares à savoir écrire le français. Donc, il n'avait pas tellement confiance en moi.

L'infirmière était repartie. Apparemment, elle ne supportait plus les scènes de jalousie que lui faisait l'aspirant qui en était tombé amoureux fou et la poursuivait de ses assiduités au su et vu de tous.

### **Une situation de paix**

Les nouvelles circulent. La situation évolue. Nous apprenons que la harka constituée au début par nos familles de Tadjmout , il y a plus de quatre ans, commence à se disloquer. Certains membres du clan ont continué dans d'autres unités et d'autres sont retournés à la vie civile.

En 1961, l'argent du Plan de Constantine continuait à couler à flot. Dans la région, le calme était revenu presque partout ; il n'y avait plus d'attentats ni d'embuscades et les gens évoluaient en toute sécurité. Il y avait même du travail, pour presque tout le monde. Le pouvoir d'achat avait augmenté. Les souks étaient garnis de fruits et de légumes et les magasins renouvelaient rapidement leurs stocks, Les bouchers aussi vendaient maintenant plus de viande. On voyait même des musulmans circuler dans des voitures neuves, des Peugeot 403, des Renault « Dauphine » et « Frégate », des Citroën, des Simca baptisées de noms de châteaux de France. Dans les villes, les affiches des films avec les formes de Brigitte Bardot ou de Sofia Loren faisaient fantasmer les hommes et alimentaient leurs rêves. Un officier de carrière musulman algérien, qui avait commandé un régiment à Batna, venait d'être nommé, pour la première fois, général de brigade. Dans l'armée française, beaucoup de sous officiers musulmans avaient été promus sous-lieutenants. Certains disaient par plaisanterie que c'était la promotion « couscous –merguez ». Ca n'a pas été le cas de mon oncle du côté paternel, celui qui avait été blessé par les ennemis de notre clan avant 1954 pour une histoire de pâturage. Ancien soldat de la campagne d'Italie, il était devenu sergent dans un makhzen de SAS. et il a disparu. A-t-il était

« liquidé » car il en aurait su trop sur les combines locales de son chef ?. Il faut croire que le lieutenant que j'ai connu n'était pas le seul à magouiller.

### **Enquête de sécurité**

Un jour, la Jeep du « 2<sup>ème</sup> bureau » est revenue et, cette fois, c'était pour moi, Pendant le mois d'essai où j'étais secrétaire de mairie, j'avais été chargé de tenir le registre d'état-civil. Je délivrais, entre autres tâches, des cartes d'identité. Sur le bordereau administratif établi en mairie, il y a deux numéros d'ordre d'enregistrement qui doivent aussi figurés sur les cartes d'identité délivrées. Il se trouve que j'avais omis de reporter un des numéros sur les quelques cartes que j'avais établies. Lors de l'arrestation d'un rebelle, il était en possession d'une de ces cartes. Cela m'a immédiatement fait classer comme suspect. Le lieutenant de la S.A.S ne voyait pas d'inconvénient à ce que je sois soumis à un interrogatoire. C'est donc le traitement que les deux sous officiers se sont empressés de m'appliquer pendant quatre ou cinq heures pendant lesquelles ils m'ont cuisiné sans arrêt. Ils ont finalement conclu que la négligence et l'incompétence était à l'origine de la faute commise. Le sous-lieutenant appelé est intervenu en ma faveur, ainsi que l'épouse du lieutenant de la S.A.S pour laquelle je servais d'interprète de temps en temps. Finalement, j'ai été blanchi et les agents de la sécurité militaire sont repartis bredouilles, non sans me promettre de revenir plus tard, histoire de me faire peur.

Comme j'approchais les 18 ans, le bureau de recensement du service national m'a adressé un avis d'incorporation. Le lieutenant a répondu que j'étais en train de l'accomplir dans les S.A.S et cela a suffi pour qu'on m'oublie.

Un jour, nous avons reçu la visite de harkis, qui revenaient de Paris en permission au pays. Ils nous ont raconté leur vie à Paris et la mission qu'ils accomplissaient. On ne savait absolument pas ici qu'en France métropolitaine aussi il y avait des attentats et que des harkis avaient été tués par le F.L.N en plein jour à Paris. En tout cas, aucun de nous n'était tenté de se joindre à eux. Vraiment, s'éloigner de chez nous, ça ne nous disait rien. En ce qui me concerne il n'était pas question de quitter mes parents. Déjà, le fait que je ne sois plus avec mes amis d'enfance me donnait le cafard.

### **Histoire de poulailler**

Un jour, la femme du lieutenant s'était mise dans la tête d'avoir un poulailler pou avoir des œufs frais. Pour cela, son mari a envoyé des moghaznis prendre les poules des nomades, sans leur demander leur avis ; c'était purement et simplement du vol, du pillage. Une vingtaine de poules sont donc attrapées et mises dans un enclos grillagé mais elles se sont mises en quelque sorte à faire la grève de la ponte, car elles n'avaient pas l'habitude d'être enfermées. Chez les nomades, la volaille vit librement autour des tentes près des femmes. Qu'à cela ne tienne ! Dans les jours qui suivent, les « grévistes » finissent à la cuisine et passent au four les unes après les autres! Un jour, la femme du lieutenant m'envoie chez les nomades pour lui trouver des œufs. Même moyennant finance, les pauvres auraient été bien en peine d'en fournir car ils n'en

avaient pas. Ils m'ont dit « Les poules, vous les avez prises. Nous, on ne pond pas d'œufs ! ». Je suis rentré les mains vides et j'ai expliqué que les nomades n'avaient plus de poules et qu'ils ne pondaient pas d'œufs. Son mari a organisé sur le champ une patrouille dans le campement dont il a pris la tête, armé de sa fameuse carabine. Il a ordonné une perquisition dans les tentes à la recherche d'œufs. Finalement quelques uns ont été trouvés dans la tente d'un vieil homme. Il a commencé par les lui casser sur le visage, puis il s'est mis à tirer sur les chiens avec sa carabine et en a tué au moins une dizaine.

Plus tard, la rumeur a couru que ce même lieutenant avait sévi dans une la SAS d'un autre village, ailleurs en Algérie, avant que sa femme ne le rejoigne. Il vivait alors avec une fille de cet endroit. Lorsqu'il avait appris sa mutation et que la venue de sa femme approchait, il aurait fait en sorte que la malheureuse ne puisse plus jamais appartenir à un autre homme.

Par ailleurs, nous avons rapidement su que ce lieutenant n'était pas non plus apprécié par les autres officiers des S.A.S de la région qui agissaient, contrairement à lui, avec justice, honnêteté et compréhension tant vis à vis de leurs moghaznis que de la population civile. Une fois, deux capitaines, chefs d'autres SAS de la région, sont passés en voiture chez nous et se sont arrêtés à côté du poste. Apparemment, ils ont refusé sèchement l'invitation du lieutenant à entrer chez lui, ont eu une discussion assez vive avec lui et sont repartis en le plantant là. J'étais de garde ce jour là et j'ai été témoin direct de cette altercation.

### **L'annonce du cessez le feu du 19 mars 1962**

Pour ma part, je voulais maintenant absolument quitter cette S.A.S, et m'engager ailleurs. J'avais eu 18 ans en septembre 1961. Au début de 1962, à l'occasion d'une permission, en février je crois, je me suis présenté à une S.A.S voisine où j'ai été très bien reçu par le capitaine, surtout quand je lui ai dit de quelle S.A.S je venais et ce que je souhaitais faire. A mon retour, je m'apprêtais donc à donner ma démission, lorsque la radio a annoncé le cessez le feu du 19 mars.

Ensuite, tout est allé très vite. La radio de Tunis n'arrêtait pas d'émettre sans fin des communiqués de victoire sur le colonialisme et il n'y avait plus aucun brouillage. La fin des opérations faisait le titre de tous les journaux. Des civils affichaient leur joie mais discrètement encore. Quand aux soldats appelés, ils voyaient surtout qu'ils allaient bientôt rentrer chez eux et quitter ce pays qui ne leur était plus rien ; ils en étaient heureux et on peut les comprendre. Pour moi et mes parents, la fin des hostilités voulait dire que nous allions retourner à nos vieilles habitudes de vie, dans notre village de montagne abandonné six ans plus tôt. Je redeviendrais un berger, marchant pieds nus. Cette perspective ne m'enchantait guère mais je me disais par ailleurs, qu'à la limite, et maintenant que je savais lire et écrire dans les deux langues, je pourrais toujours trouver un job et rester en ville. L'idée aussi de m'engager dans l'armée française, d'y tenter ma chance et de partir de l'Algérie ne m'aurait pas déplu, mais il y avait mes parents et que seraient-ils devenus sans moi. ?

Je n'aurais jamais imaginé alors ce qui allait se produire. Une page se tournait sans même que nous nous en rendions bien compte sur le moment.

### **Liquidation des S.A.S. et des harkas**

En mai 1962, deux mois après le 19 mars, le couperet est tombé. Un jour, le lieutenant nous a convoqués à tour de rôle pour nous dire à tous à peu près la même chose. A moi, il m'a dit : « C'est fini, il n'y a plus de S.A.S. Tu n'as fait de mal à personne donc tu n'as rien à craindre ». Et voilà comment on expédie quelqu'un qu'on a utilisé depuis près d'un an et qu'on a compromis, avec bien d'autres, par ses mauvaises actions. Je suis sûr qu'il a dit la même chose au sergent Ahmed, celui qui se vantait d'avoir tué 90 personnes. Il n'a proposé à personne d'être rapatrié en France. Le lendemain matin, sans prévenir personne, il a fait charger ses bagages dans un camion de l'armée et il a disparu. Comme on dit, il a vraiment « foutu le camp ».

L'ordre a été donné aussi de replier le petit poste militaire sur Biskra. Les appelés en donc tout démonté en prenant bien soin d'emporter avec eux les armes du maghzen qui étaient entreposées à l'armurerie et tout le reste, même les uniformes, car nous les avions rendus. Le soir, ils étaient partis, il ne restait plus trace d'une présence française dans le camp. Nous étions livrés à nous-mêmes, simples civils désarmés, Au matin, c'était la débandade ; tout le monde cherchait à quitter les lieux au plus vite. Tout autour du camp, les civils avaient pris conscience de la disparition complète des militaires français et, du coup, encouragés par des meneurs, avaient pris du poil de la bête et commençaient à nous faire des signes d'hostilité. En ce qui me concerne, je suis allé en ville, à Biskra, à la recherche d'une maison à louer. Avec l'aide d'un ami de mon père, j'ai trouvé une baraque au milieu d'une palmeraie. J'ai loué un camion le jour même, fait le déménagement dans la journée et nous nous sommes installés dans cette misérable location.. Nous voilà revenus à la situation antérieure de pauvreté et de précarité, toujours aussi incertaine. Mon père était très pessimiste. Nous avons commencé la guerre dans le mauvais camp, celui des rebelles, et nous la terminions lamentablement dans le même camp, mais dans le sens inverse, puisque la France se débarrassait maintenant de l'Algérie en la livrant au FLN. Nous avons été entraînés malgré nous dans une aventure qui nous dépassait. Telle est le constat désabusé que mon père a établi à l'époque, quelques semaines avant la proclamation de l'indépendance algérienne.

### **Démagogie, propagande et mensonges du FLN**

Alors que le gouvernement français liquide son administration et replie son armée, alors que le FLN se prépare à introduire en masse les bataillons qui attendaient l'arme au pied depuis deux ou trois ans en Tunisie où au Maroc, la démagogie du F.L.N battait son plein. Des tracts étaient distribués qui annonçaient une amnistie générale pour tous les faits se rapportant à la guerre qui vient de prendre fin. Ceux qui avaient été induits en erreur par le « colonialisme vaincu » (sic), et conduits à se battre dans son camp sont pardonnés. Ils auront leurs places dans une Algérie nouvelle. A toutes ces belles paroles s'ajoutent des slogans débités à la chaîne, pleins de

propagande révolutionnaire. Ils étaient calqués sur ceux de l'idéologie marxiste diffusée dans le monde entier quand ce n'était pas des copies pures et simples.

Le dictateur égyptien Gamal Nasser, était alors le champion du panarabisme à outrance et ses discours fleuves enflammaient les foules même si la majorité des gens au Maghreb ne comprenaient pas ce qu'il disait car il parlait en arabe du Caire. Peu importe, l'essentiel, c'était de l'entendre parler comme tout le monde.

Le nationalisme se met partout. Alors que le pays est théoriquement encore sous la souveraineté française, les « patriotes » algériens retardent leur montre d'une heure pour marquer leur opposition à « l'heure colonialiste » ! et il faut la mettre au poignet à l'envers, sans doute pour lire l'heure de gauche à droite à l'arabe.... ? Les patronymes sont inversés par rapport aux prénoms, par exemple : S.N.P Mohamed devient Mohamed S.N.P (ce qui veut dire : sans nom patronymique). Des milices sont formées, parallèlement à la véritable police qui avait pour mission de continuer son service public en assurant la transition vers le prochain pouvoir. Elle peut de moins en moins assurer son métier. Les « Forces locales » ont fait leur apparition, C'est' un ramassis d'officiers de réserve musulmans de l'armée française volontaires, d'engagés d'active qui ont retourné leurs vestes au dernier moment, de repentis F.L.N, d'appelés musulmans du contingent versés d'office et les fameux « dix-neuf-marsiens » qui se sont précipités pour se dédouaner dans cette force intérimaire que le gouvernement français a suscité, payé et armé pour en doter le gouvernement provisoire d'Abderrahmane Farès installé au Rocher Noir. Cette clique militaire « moderne », cette prétendue armée de Farès, ne fera pas jamais illusion. Elle est juste tolérée par le F.L.N. qui la manipule en attendant l'indépendance. Elle disparaîtra devant l'A.L.N. qui s'en méfie et qui la neutralisera tout de suite en récupérant la totalité de son armement et une partie des personnels.

Comme on le sait, l'A.L.N. de l'extérieur prendra le pouvoir tout de suite et son premier souci sera ...d'éliminer les quelques survivants des combats de l'intérieur qui prétendaient jouer un rôle politique ou militaire à l'avenir. Depuis, ses généraux continuent à tirer toutes les ficelles en Algérie.

### **Derniers jours avant l'indépendance**

Ce que je raconte ici se limite à mon environnement immédiat, celui dans lequel je vivais à Biskra et dans la région tout autour. Ce qui se passait ailleurs en Algérie m'échappait complètement.

Biskra, c'était la « Fleur du désert », la ville où il faisait bon vivre. Evidemment, l'été, la canicule est insupportable ; les mouches et les moustiques du monde entier s'y donnent rendez-vous. Il y a aussi le sirocco, un vent de sable qui rend l'atmosphère suffocante par le souffle de l'air chaud qui l'accompagne. Il dure parfois plusieurs jours de suite et provoque de nombreux cas de déshydratation des hommes et des plantes.

La cécité des habitants de Biskra, la cécité intellectuelle autant que le nombre d'aveugles victimes du trachome, est légendaire dans la montagne de l'Aurès.. On disait péjorativement



« qu'il fallait quatre Biskris (habitants de Biskra) pour avoir deux yeux ». On les voyait comme des gens vaniteux, des snobs orgueilleux, ayant tous les complexes de supériorité du citadin arabe vis-à-vis de la campagne. Leur premier souci était de se démarquer ils ceux qu'ils considéraient comme des paysans incultes et ignares et surtout de ne pas être confondus avec ces misérables « chaouis », ces fellahs et bergers berbères têtus et bornés puisque c'est ainsi qu'ils nous définissaient. De notre côté, on le leur rendait bien en les traitant de « femmelettes », de « faces de ver de terre », et autres amabilités du même genre.

Aux attentats du F.L.N. avaient succédé ceux de l'O.A.S. perpétrés surtout à Alger et à Oran par des pieds-noirs désespérés qui s'opposent ainsi à l'abandon qui conduisait directement à une indépendance qui livrerait l'Algérie au seul F.L.N. A juste titre, ils utilisaient les mêmes moyens que celui-ci pendant les années de guerre. C'est la radio, autant que la rumeur, qui propage de telles informations car à Biskra le problème n'est pas le même. Il n'y a pratiquement que des citadins arabes et une multitude de Berbères venus en masse de la montagne depuis six ans, chassés à la fois par la misère et la guerre.. La population française à Biskra et dans la région est très faible ; des commerçants en ville, quelques exploitants de palmeraies mais surtout des petits fonctionnaires. Par contre, il existe une riche bourgeoisie musulmane qui a joué sur les deux tableaux, sans prendre trop de risques, et qui entend bien continuer à tenir la première place dans le nouveau régime.

Contre l'O.A.S. dans les grandes villes, le gouvernement français fait quadriller les rues des quartiers européens avec des troupes retirées du bled et fait agir la police, la gendarmerie et surtout sa police parallèle, les « barbouzes » envoyés de France. Certains officiers de l'armée étaient suspectés d'avoir des sympathies pour les éléments de l'O.A.S.. Attentats, répression, l'exode des Français d'Algérie se précipite tout comme celui de la population juive. Une guerre civile ravage les quartiers européens tandis que l'insécurité croît partout et que les fractions internes du F.L.N. se déchirent déjà pour occuper les places à prendre dès le premier jour de l'indépendance. C'est d'abord de cette lutte interne dont je suis le témoin à Biskra.

## **Retour à zéro**

Le Plan de Constantine est définitivement en panne. Rares maintenant sont ceux qui ont un travail, même précaire. Pour ma part, je me retrouve rapidement complètement fauché. C'est la pire des choses qui puisse vous arriver lorsqu'on habite en ville. A la campagne, l'absence d'argent est moins grave, on se débrouille toujours, tandis qu'en ville où tout est payant, la vie devient vite impossible. C'est terrible. On voit beaucoup de choses qui sont bien tentantes, surtout lorsqu'on a juste 18 ans, et qu'on a envie de vivre un tant soit peu comme un garçon de cet âge. Cette possibilité ne m'a pas été offerte, tant s'en faut. Je n'avais pas un sou en poche et, en outre, une famille à nourrir.

Alors, je passais devant les affiches sur la façade des salles de cinéma qui annonçaient la projection de films égyptiens ou hindous, qui inondaient déjà le marché. J'ai encore en mémoire le nom des actrices, Chadia et Mongala, deux beautés sur papier glacé, sublimes à regarder.

Dans tous les cafés maures, un tourne disque reprend inlassablement les chansons folkloriques d'un chanteur local à la voix rauque. De temps en temps, quelques mélodies égyptiennes, ressassant toujours les mêmes refrains, interrompent la monotonie du chanteur local, même si elles sont aussi médiocres.

L'armée française était toujours présente dans la ville mais n'avait plus qu'une activité de patrouille purement symbolique. J'ai revu des soldats qui avaient fait partie du détachement à côté de la S.A.S. Ils attendaient seulement la « quille », leur départ de Biskra et leur démobilisation. Les consignes du F.L.N étaient respectées à la lettre et il n'y avait aucun signe d'hostilité de la population musulmane à l'égard des militaires français. Les harkis devenus civils, eux aussi, n'étaient pas inquiétés, Certains mêmes commençaient à former des projets d'avenir pour retourner dans leurs villages et les développer ; d'autres se lançaient dans des petits commerces.....

Selon notre coutume, mes parents avaient envisagé de me marier avec une gamine de 14 ans, juste avant ma démobilisation, Depuis, ils hésitent et je les comprends. Beaucoup de nos cousins, engagés dans différentes harkas, ont fait comme nous et se sont repliés à Biskra après la dissolution des unités supplétives. Je retrouvés des jeunes de mon âge. La plupart d'entre eux sont devenus harkis ou moghaznis dans les mêmes conditions que moi.

### **Attente**

Tout le monde attendait la date fatidique du 5 juillet, jour prévu pour la déclaration d'indépendance de l'Algérie, Avant même les résultats du référendum sur l'autodétermination du 1<sup>er</sup> juillet, tout le monde savait que le « oui » l'emporterait. Des monts et merveilles sont promis par le F.L.N. L'Algérie nouvelle sera l'exemple même de la société idéale qui est en préparation dans ce pays et qui fera des envieux dans le monde entier !!! Les agents du bureau politique du F.L.N. caressaient tout le monde dans le sens du poil mais, dans le même temps, ils affûtaient discrètement les couteaux. Les quelques pieds-noirs qui subsistaient encore préparent leurs bagages pour un départ définitif. Le libraire européen de Biskra a fait un voyage éclair aller retour jusqu'à Marseille. Il a ouvert à nouveau sa boutique et dit qu'il préfère crever chez lui à Biskra plutôt que de vivre en France depuis qu'il a constaté dans quelles conditions les Français d'Algérie étaient reçus dans cette ville. Les Biskris sont venus lui manifester leur sympathie. Même ceux qui n'avaient rien à lui acheter, lui rendaient visite pour le saluer.

Le bijoutier juif continuait, lui aussi, à présenter sa marchandise dans les vitrines de son échoppe et à faire crédit aux musulmans. Pour lui, non plus, il n'était pas question de partir. Les juifs ont de tout temps vécu en Algérie et leur présence ne date pas de l'arrivée des Français en 1830.

Même à Biskra, on voit bien que le pays vit dans un état de semi-anarchie, L'ancien pouvoir sombre dans l'inactivité et le nouveau n'est pas même installé. La place est donc prise par les chefs locaux, commissaires politiques du F.L.N., chefs de groupes armés, familles fortunées qui ont su donner des gages ou s'acquiescer des complicités parmi les hommes forts du moment

en un lieu ou un autre. Comme d'habitude, et partout dans le monde dans ce genre de situation, ceux qui n'ont pas participé à la guerre, dans un camp ou dans l'autre, deviennent les vrais vainqueurs et se faufilent dans le vide créé par l'absence de continuité entre deux pouvoirs.

Il y avait aussi les nouveaux riches, auxquels les événements avaient donné la possibilité de s'enrichir. A Biskra, il y avait surtout la famille Bengana, les maîtres du pays sous les Turcs puis les Français, dont le patriarche était un roi sans couronne du Sahara depuis plus d'un siècle mais leur époque est maintenant révolue. Les Bengana sont remplacés par les Khobzi, les Khirddine, les Guerfi et les Châabani, et autres. En tous cas, pas par les Kafi et cela ne risque pas d'arriver un jour, C'est écrit et c'est sûr et certain à en juger par les choix que la famille a toujours faits dans le passé en s'engageant, au gré des circonstances, dans des directions bien hasardeuses et sans issue, Après tout, c'est aussi bien comme ça. Au moins, on ne perdra pas notre âme et on ne s'installera pas dans un monde qui ne nous appartient pas. Je ne dis pas cela par dépit mais par simple logique.

### **Dernière rencontre**

Un jour, je tombe nez à nez avec le sergent Ahmed, bien habillé et très à l'aise. C'était le jour de la commémoration du sacrifice d'Abraham, « l'Aïd el Kébir ». Les consignes du F.L.N étaient alors de ne pas célébrer cette fête religieuse en signe de solidarité avec ses « martyrs ». Ahmed, quant à lui, n'en avait cure et il avait du henné, signe rituel, sur les mains. Son sort s'est décidé peu après cette rencontre. Il s'était lancé dans le transport. Le camion qu'il venait d'acheter était tombé en panne ; après réparation, le mécanicien lui a proposé de l'essayer. Tous deux ont pris la direction du camp de la S.A.S que nous avions évacuée quelques semaines plus tôt. Le temps qu'Ahmed s'aperçoive de la destination et il était trop tard. Les nomades l'attendaient, l'ont fait descendre du camion et l'ont littéralement découpé vivant en petits morceaux qui ont été partagés entre les assistants. Il paraît qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde, En fait, le garagiste avait été soudoyé pour l'attirer dans ce piège. Il a gardé le camion comme récompense de sa trahison. Le « téléphone arabe », dont la rapidité n'est peut-être toujours pas égalée par les techniques les plus avancées, avait bien fonctionné une fois de plus.

Un certain nombre de harkis commençaient à s'inquiéter et à juste raison, mais il n'y avait rien à faire sinon attendre avec résignation, Puis ils se sont dits que tous les anciens harkis n'étaient pas des sergents Ahmed. Un jour, alors que je trainais dans les rues de la ville, un homme de grande taille, coiffé d'un chapeau à feuilles de palmes de dattiers, me prend par la main et m'entraîne vers la terrasse d'un café. Puis, il a appelé le garçon pour commander du thé à la menthe et il s'est adressé à moi en me disant : « Tu te rappelles du jour où tu es intervenu pour empêcher un viol ? », et sans me laisser le temps de répondre, il a ajouté : « Le mari, c'était mon fils ! », Il a payé les consommations et il est parti sans rien ajouter. En fait, il voulait me rappeler la tentative du viol de la jeune mariée. Si je n'étais pas intervenu, les nomades auraient attendu que nous soyons suffisamment éloignés d'eux pour assassiner mon camarade

### **Mise en place du F.L.N.**

Des éléments rebelles commencent à faire leurs incursions dans la ville ; ils paradaient habillés d'uniformes froissés, fusils en bandoulière, accompagnés de hordes de civils qui forment autour d'eux une haie de protection. Les klaxons « Algérie française » sont remplacés par « Vive l'Algérie » : sur la même tonalité.. On voit quelques officiers coiffés de casquettes plus larges que leurs têtes qui portent des uniformes constellés d'étoiles. J'ai d'abord cru que c'était des généraux, mais non, en fait, de simples subalternes. Les Biskris sont invités à ouvrir leurs maisons pour accueillir les gens qui viennent de tous les environs pour manifester leur joie patriotique en ville. Les femmes qui étaient habituellement voilées sont invitées à ôter leurs voiles.

Le racket généralisé a alors commencé. Des agents du F.L.N. des vrais et des faux, circulent, carnets à souche à la main, arrêtent les passants, pénètrent dans les boutiques et exigent des contributions patriotiques, le minimum 500 francs, pas de limite pour le maximum. C'est à la tête du client, et ils remettent des reçus dérisoires pour justifier leurs extorsions. L'Algérie nouvelle tant vantée du F.L.N. se mettait en place. Nous, les anciens harkis, nous sommes repérés et «ils» viennent à domicile pour exiger le maximum et s'emparer du peu que nous avons encore. Le masque du F.L.N. des accords d'Evian commençait à tomber. Beaucoup comprennent alors qu'ils sont pris au piège.

Dans le même temps, les radios, en français et en arabe, bourdonnent d'informations contradictoires. Un colonel Boumédienne et un commandant Slimane sont entrés en dissidence pour manifester leurs désaccords avec le contenu des accords d'Evian. Ben Bella, que de Gaulle vient de faire libérer, prononce leur déchéance. Ferhat Abbas, homme modéré et champion de la cause de l'égalité des droits pour tous, rallié au F.L.N. sur le tard à Tunis et qui a été un temps le premier président du G.P.R.A. est tombé en disgrâce. Un autre politique, du nom de Benkhedda, qui a remplacé Ferhat Abbas à Tunis, est également montré du doigt par l'équipe de Ben Bella. Au Caire, Nasser tire toutes les ficelles et Bourguiba, le président tunisien, est désormais dénoncé comme un traître alors qu'il avait aidé, plus que quiconque, la rébellion algérienne. Abderrahmane Farès, un politicien au crâne chauve, présenté comme le président de l'exécutif provisoire algérien, multiplie les déclarations tous azimuts pour rassurer aussi bien les pieds-noirs que les musulmans pro-français de plus en plus inquiets par la tournure que prennent les événements partout en Algérie.

La fin d'une époque ne se ressent pas sur le moment, surtout lorsqu'on a 19 ans, mais bien plus tard, avec le recul du temps. Elle constitue une rupture avec le passé immédiat et un avenir incertain et, dans mon cas, plutôt inquiétant. C'est à ce moment, à la fin du mois de juin 1962, que j'ai compris que ce qui se préparait n'était pas de bon augure et que le glas n'allait pas tarder à sonner pour nous.



## CINQUIEME PARTIE

### **Paria dans mon pays natal**

#### **Hystérie le 5 juillet 1962**

Le 5 juillet, comme prévu, après que le « oui » au référendum l'ait emporté, c'est l'hystérie collective, l'apothéose et le carnage en même temps. Tout s'est passé très vite, tout était prémédité. Le semblant d'amnistie, c'était du « bidon » destiné à mettre en confiance les pro-français, pour qu'ils ne soient pas sur leur garde ou ne pensent pas à s'organiser pour se défendre. Le F.L.N a bien manœuvré : résultat, tout le monde a été pris de court,

L'arrivée des groupes armés du FLN devient de plus en plus massive. Un jour, c'est carrément un convoi de plusieurs camions, précédés de motards, qui fait son entrée en fantasia. Ça ferrailait de partout ; les fils électriques sont même coupés par les rafales tirées en l'air en signe de fête. Le convoi est accueilli dans la liesse par une foule en transe. Il prend la direction d'une caserne encore occupée par l'armée française, qui n'hésite pas à l'évacuer dans les heures qui

suivent dans une hâte indécente, donnant l'image à la population que des hors la loi sont devenus une armée régulière à qui il suffit maintenant d'apparaître pour mettre en fuite l'ennemi.

Une compagnie de la Légion étrangère refuse elle de quitter son casernement dans la précipitation. Son capitaine exige que la passation des lieux soit entourée du cérémonial habituel, c'est à dire prise d'armes, sonneries réglementaires, cérémonie des couleurs qui sont rentrées pour la dernière fois et défilé d'adieu de la troupe dans la ville. Malgré les menaces formulées par les officiers du F.L.N, rien n'y fait et finalement la fermeté des légionnaires l'emporte.

Le lendemain, j'avais les larmes aux yeux lorsque j'ai vu le défilé des légionnaires avec leur démarche lente et sûre, le grand balancement de leurs bras en avant et en arrière. Malgré les sifflets et les insultes de quelques voyous excités par le F.L.N, les légionnaires, imperturbables, ont continué leur marche. Après avoir parcouru l'avenue centrale, passant devant la statue du cardinal Lavignerie, qui brandissait une croix géante, ils sont montés dans leurs camions qui ont démarré pour toujours.

### **Le colonel Chaâbani**

Un certain colonel Chaâbani, originaire d'Oumache, chef du secteur F.L.N. de la région Sahara, a établi son quartier général à Biskra. Tout de suite, il a organisé un grand rassemblement populaire dans le stade de la ville au cours duquel il a prononcé un discours fleuve. Il en est finalement arrivé aux harkis, en disant « Mes chers compatriotes, si la guerre a duré sept ans et demi, c'est bien à cause des harkis : ils nous ont épuisés, ce sont eux nos vrais ennemis. Il faut vous venger ! Allez-y et s'ils résistent ; l'armée de libération est à votre disposition pour vous aider ! ». La chasse à l'homme a commencé au stade même, dès la fin de son discours. Parmi les quelques anciens harkis présents, ceux qui étaient connus et ceux qui étaient simplement repérés par un comportement apeuré, ont été immédiatement massacrés sur place. Un des nôtres a été tué de la manière suivante. C'était un homme de petite taille et pas très lourd. Un homme de main du F.L.N., une espèce d'Hercule noir, s'est emparé de lui et l'a précipité sur le sol à plusieurs reprises, lui cassant chaque fois les os et ce jusqu'à ce qu'il meure de ses fractures aux applaudissements des spectateurs. Il paraît qu'il y a aussi eu de nombreuses erreurs et que des simples civils pris pour des harkis ont été lynchés par la foule en furie. Mais ce n'était qu'un début. Tandis que les « justiciers » du stade se répandaient dans la ville pour la chasse aux harkis, la traque organisée se mettait en place et les choses sérieuses allaient commencer.

### **La tragédie des harkis à Biskra**

Après cette entrée en matière, c'est à Biskra qu'il y a eu le plus de crimes. Ramassages, arrestations sur dénonciation, tout le monde y passait. La technique du bouclage et ratissage était la même que celle utilisée par l'armée française mais cette fois les suspects retenus

n'étaient pas les mêmes et le traitement qui leur était réservé sans commune mesure avec les pires excès des interrogatoires français si complaisamment dénoncés.

En gros, il fallait maintenant, à partir des listes établies à l'avance, et le F.L.N. avait eu trois mois pour les préparer, trier les suspects en trois catégories.. En effet, il ne s'agissait pas de leur faire avouer où étaient leurs armes et leurs explosifs, car le F.L.N. savait bien qu'ils avaient tous été désarmés deux mois plus tôt, mais tout simplement de faire mourir dans les tortures les plus atroces tous ceux qui avaient servi la France. Il y a donc ceux à liquider tout de suite, ceux à déporter aux travaux forcés et ceux à relâcher en attendant d'en savoir plus sur eux. Les premiers étaient purement assassinés et livrés au sadisme de leurs exécuteurs sous les insultes de leurs prétendus juges, les seconds, malmenés, étaient embarqués dans des camions qui disparaissaient vers des destinations inconnues et les autres étaient renvoyés avec la peur de leur vie, réalisant juste qu'ils venaient d'échapper à la mort ou à la déportation. Les exécuteurs habituels du F.L.N., ne manquent pas de bourreaux pour les aider ; il y en a tant qui ont à se dédouaner. Cette terreur, sciemment provoquée par ses organisateurs, sans même respecter les formes d'un semblant de justice, a un objectif qui va bien au-delà de la désignation politique d'un bouc émissaire. Elle montre, dans l'immédiat, à tous, pour hier, aujourd'hui et demain, ce qu'il en coûte de s'opposer au F.L.N. que l'on soit messalistes, pro-français ou autres..... Depuis quarante cinq ans, ces massacres, sont évidemment un tabou en Algérie et bénéficient du silence complice de tous les dénonciateurs habituels de la torture.

### **Retour sur nos pas et camp retranché**

Je ne me trouvais pas à Biskra à ce moment là, à la différence de beaucoup d'autres. Heureusement, l'intuition de mon père nous avait sauvé la vie. Juste une semaine avant ce triste épisode, nous avons déménagé pour remonter vers le Nord à M'choumèche. C'était dans ce village que mon père s'était engagé comme harki il y'a de cela cinq ans, en 1957. Nous avons échappé au pogrom anti-harki de Biskra mais l'ambiance ici n'était guère meilleure qu'à Biskra. Toutefois, nous étions très nombreux, concentrés dans ce quartier qui avait été le camp de regroupement construit du temps de la France... et que nous avions déjà occupé en ce temps là. L'histoire recommençait.

Les voyous du coin n'osaient pas s'attaquer à nous directement, car ils craignaient que nous ne soyons armés ; des bruits circulaient que certains harkis avaient réussi à garder leurs armes. Par contre, lorsqu'ils réussissaient à isoler quelqu'un, son compte était vite réglé : ils l'assassinaient puis jetaient son cadavre à proximité de notre camp, hors de portée, exposé au soleil, où il se décomposait en dégageant une puanteur atroce qui parvenait constamment jusqu'à nos narines. Cela me rappelait une autre odeur, il y a quelques années en arrière, mais qui sentait le grillé.

Il y avait une source à proximité du camp que nous avons surveillée de crainte qu'elle soit empoisonnée par la horde de voyous. L'armée française, lorsqu'elle avait évacué le fortin qui se trouve juste de l'autre côté de la rivière, avait laissé un puissant projecteur intact ainsi que le groupe électrogène qui l'alimentait. La nuit tombée, la sentinelle du F.L.N qui avait occupé le



casernement pointait en permanence le projecteur sur notre camp. Nous montions la garde à tour de rôle toute la nuit, armés de gourdins, de haches et de quelques grenades défensives que certains n'avaient pas restituées lors du désarmement.

### **Contraints aux travaux forcés**

Un jour, un détachement du F.L.N, armé jusqu'aux dents, s'est présenté au camp pour exiger que nous effectuons des travaux forcés. Nous n'avions pas le choix, si ce n'est d'accepter mais à la condition que nous soyons toujours au moins une centaine d'hommes à la fois. Ils ont accepté. Ainsi, tous les matins, nous partions vers une carrière pour casser des cailloux à coups de masse sous la garde du F.L.N. dont la plupart était des combattants de la 25<sup>ème</sup> heure. Un jour, ils nous ont servi pour le repas de midi des haricots blancs mais personne n'y a touché de crainte qu'ils soient empoisonnés.

Un autre jour, on a vu arriver un groupe de soi-disant « officiers » de l'A.L.N. qui nous ont tenu un discours en nous répétant sans cesse: « Vous êtes en train d'expier vos fautes et vos crimes car vous avez trahi votre patrie, l'Algérie. Vous vous êtes battus aux côtés de mécréants que nous avons vaincus et qui finiront en enfer. Vous devez avoir honte de vous ! Vous allez être jugés toute votre vie, sur terre et au delà ! », Puis ils sont repartis en plaisantant entre eux. Subir de telles humiliations à l'âge de 19 ans à peine, ça vous marque pour la vie et ça détermine votre vision du monde jusqu'à votre mort.

Un jour, mal en prend à l'ancien capitaine indigène M.... Il était déjà parti de M'chounèche quatre mois plus tôt mais il commet l'erreur d'y revenir, pour accompagner sa femme, qui est originaire du village et qui veut rendre visite à ses parents. Savait-il même que l'armée française avait déjà évacué le village depuis longtemps ? A peine arrivé, il est immédiatement reconnu, tiré de sa voiture et livré aux voyous du F.L.N. tandis que son taxi prend la fuite. Il va être roué de coups, laissé mourant en plein soleil. A cet homme qui agonise, qui meurt aussi de soif, dont les plaies ont été bourrées de sel, un autre vient lui verser dans les yeux le lait acide de la sève de figuier pour que la douleur soit encore plus grande. La foule applaudit.

### **Effritement de la solidarité tribale**

Les gens qui nous rendaient si volontiers visite lorsque nos pères étaient an activité dans la harka, notamment au Sahara, nous ignoraient complètement maintenant. Ils étaient devenus distants et seule une vieille femme qui avait pourtant passé la guerre dans la montagne du côté du F.L.N a réagi pour tenter d'empêcher que l'on continue à s'en prendre à nous. Il y avait aussi, je dois le dire, un autre à prendre notre défense, un homme dont le frère passé à la rébellion avait été tué au combat. Lui aussi, face à la lâcheté collective ou individuelle, réagissait pour nous défendre car, de plus en plus, nous devenions des proies faciles vulnérables et sans défense.

### **Païement du pécule et piège tendu par le F.L.N.**

Un jour, nous avons appris que les anciens harkis et moghaznis allaient toucher un pécule libérateur versé par la France pour solde de tout compte de leur service dans l'administration militaire. Mais il fallait d'abord aller à Biskra, à la sous-préfecture au bureau du trésorier-payeur qui avait reçu les fonds.

Nous avons pris deux taxis collectifs, des vieilles tractions-avant de marque Citroën. Nous étions donc une dizaine, arrivés devant la sous-préfecture de Biskra. Là, on nous annonce d'abord que l'argent n'était pas encore arrivé.... En ce qui me concerne, je suis allé trouver l'assistant du trésorier payeur que je connaissais, car c'était mon ancien collègue pendant le peu de temps où j'avais travaillé à la mairie d'Aïn Naga comme employé administratif. Au moment où je m'apprêtais à sortir du bureau ; il me retient par la manche tout en disant à son chef « Celui là il faut le payer ». Je reçois alors 35.000 francs en billets de 5000 francs (50 nouveaux francs). C'était la plus grosse somme que j'ai eu à toucher pour la première de ma vie. Après avoir apposé mon empreinte digitale, mon ancien collègue m'a fait soigneusement essuyer le doigt de sorte qu'il ne reste aucune trace révélatrice d'encre puis il m'a dit de mettre un billet de 50 nouveaux francs à part, au cas où quelqu'un se douterait que j'avais de l'argent sur moi..... Lorsque je suis sorti du bureau qui se trouvait au premier étage en empruntant le couloir qui mène aux escaliers qui donnent sur l'entrée au rez-de-chaussée, j'ai vu une dizaine d'individus alignés le long du mur. Le premier m'a demandé où j'avais servi en tant que harki tout en me donnant un coup de poing dans le visage, le deuxième m'a donné des claques, le troisième en a fait autant et ainsi de suite. Le coup de grâce, c'était au dernier de le donner avec un gros bâton qu'il tenait à deux mains. Lorsque je suis arrivé à sa hauteur, je me suis arrêté en tenant ma tête entre mes mains ; ne sentant rien venir, j'ai levé mes yeux vers lui. Nos regards se sont croisés et c'est lui qui a baissé les yeux en me prenant par le bras et m'a fait sortir sans prononcer une parole.

A ma sortie de la sous-préfecture, j'ai titubé un peu, puis j'ai repris ma démarche normale en regardant droit devant moi, car je portais quand même des traces de coups sur le visage, des hématomes et des enflures, surtout au niveau des yeux. De toute façon, ça se voyait bien que j'avais reçu des coups : il suffisait de voir les regards des passants qui s'attardaient sur moi. J'ai retrouvé mes compagnons à la station de taxis. Ils étaient tous dans un piteux état. Eux, en plus, ils avaient eu droit au coup de gourdin sur la tête. Ce qui était le plus gênant, c'est qu'il y avait avec nous un fils et un père ensemble, et tous deux avaient été frappés ensemble et en même temps, ce qui chez nous est le comble de l'humiliation personnelle. Nous avons repris le chemin inverse pour rentrer chez nous. Le seul qui ne s'était pas dérangé pour rien, c'était moi, et il ne fallait pas que je le dise car c'était la consigne de mon ancien collègue qui avait pris un risque pour moi.

Arrivé à la maison, ma mère a vu mon visage tuméfié et s'était mise à pleurer, car elle se doutait bien de ce qui s'était passé. J'ai essayé de la calmer en lui disant que j'avais fait une chute, mais elle n'était pas dupe. Lorsque je lui ai remis les 350 nouveaux francs en lui expliquant que c'était ma dernière paye, elle s'était remise à pleurer car elle devinait bien ce qui nous attendait une fois cette somme dépensée.

## Toujours en fuite devant la menace

L'air commençait à devenir malsain à M'chounèche. Une fois de plus, il fallait déménager ou plutôt s'enfuir. On s'est organisé à cinq familles en louant un camion de 2 tonnes 5. Le camion devait contourner le centre du village pour éviter de faire de mauvaises rencontres, mais, au dernier moment, le chauffeur a dit qu'il fallait qu'il fasse le plein. Or, l'essence se vendait dans des fûts entreposés sur la place principale du village constamment investie par les voyous. Les hommes ont débarqué pour prendre un raccourci et attendre plus loin, mais il devait rester au moins un homme pour veiller sur les femmes entassées dans la caisse du camion. Le tirage au sort m'a désigné. Le camion arrive sur place, s'arrête et, comme je le craignais, une horde de voyous nous a encerclés. Ils ont commencé par me questionner en disant : « Qu'est ce que c'est que ce déménagement ? ; ça ne serait pas celui de goumiers par hasard ? » En effet, les harkis sont parfois appelés « goumiers » par comparaison avec les soldats des Tabors marocains qu'on appelait aussi comme cela. Un des voyous a repéré un tabouret peint en gris foncé, la couleur de la peinture du matériel de l'armée française, qui était rangé parmi les ustensiles de ménage. Pour eux c'est bien la confirmation qu'il s'agit d'un déménagement de familles de harkis. Ils ont commencé par me demander de descendre, tout en frappant sur les ridelles du camion.

J'ai cru que j'allais être lynché ; discrètement, ma mère m'a glissé la hachette dont elle ne se séparait jamais. Tout à coup, une tante a retiré le châle qui recouvrait sa tête et s'est mise à appeler un soldat en uniforme de l'A.L.N. qui passait non loin de nous. Elle n'appelait pas au secours, non ; elle l'appelait simplement par son prénom « Sadek !Sadek ! » L'homme s'est retourné vers nous, surpris par ces appels pressants de la part d'une inconnue. La tante continuait à l'appeler tout en faisant des grands gestes. Les voyous, surpris par les appels de la tante, se sont arrêtés en guettant la réaction du militaire. Finalement, ce dernier s'est approché du camion, la tante s'est précipitée sur lui pour l'embrasser avec fougue. C'était non seulement un proche cousin mais en plus son fils de lait qu'elle n'avait pas revu depuis le début de la guerre, pour la bonne raison qu'ils s'étaient retrouvés dans des camps opposés. C'était un véritable miracle ! Les voyous ont déguerpi sans demander leur reste sous les insultes du cousin qui les traitait de vermines et de bâtards...

Le chauffeur du camion a fini son plein et nous voilà à nouveau sur la route en direction du sud-est vers Aïn Naga, le village où nos parents avaient servi après notre déménagement de l'oasis de Chegga. Sans prévenir, nous avons débarqué sur la place publique du petit marché, juste en face du casernement où nous avons vécu pendant plus de deux ans. Je voyais avec nostalgie l'école en tôles ondulées où nous étions scolarisés. Ce temps là me paraissait très lointain, alors qu'il n'y avait pas si longtemps. La caserne était occupée par un détachement de l'A.L.N de la première Wilaya. En moins de temps qu'il faut pour le dire, nous étions encerclés par une dizaine d'ex-rebelles armés, comme il se doit, jusqu'aux dents, très arrogants et menaçants.

Nous avons été précédés par d'autres familles, parmi lesquelles il y en avait qui n'avaient pas servi dans le village. Le camion qui nous avait déménagés ne faisait que des allers-retours et, à chaque fois, c'était cinq familles de plus qui débarquaient. Les habitants d'Aïn Naga, pris de

court, ont réagi spontanément en nous apportant en premier temps leurs témoignages de sympathie. Ensuite, ils nous ont répartis chez les uns et les autres, y compris ceux qui n'avaient pas servi avec nos parents pendant la guerre dans ce village. Notre famille était reçue chez des gens charmants, malgré le manque de moyens dont ils disposaient. Le hasard a fait que leur famille comptait aussi des harkis en son sein. Mon beau-frère qui, au départ, avait été un rebelle et qui avait fini, comme tant d'autres, harki, nous a rejoint à son tour avec ma sœur. Il a alors retrouvé un ancien compagnon qui avait terminé comme lui après le même parcours.

C'était ça, la guerre d'Algérie !

### **Séance de bastonnade publique organisée par le F.L.N.**

L'A.L.N., qui nous avait vus arriver et être bien accueillis, n'en démord pas. Le lendemain, tous les harkis sont rassemblés sur la place du village, pour assister à une bastonnade. C'est l'ancien maire qui fait l'objet du spectacle. Le pauvre homme, qui a plus de 70 ans, a eu droit à toutes les humiliations possibles. Ils l'ont allongé sur le ventre, ont remonté son burnous et ils ont commencé à le frapper en présence de ses enfants et petits enfants. La foule applaudissait à chaque coup. Son péché, c'était d'avoir été maire, et de s'être un peu trop enrichi au goût de ses administrés, des ingrats, car il en avait sauvé plus d'un qui était suspecté par l'armée française de connivence avec les rebelles. Nos parents n'étaient soumis qu'aux travaux forcés. Mon père, qui n'avait pas besoin de ça pour tomber malade, a replongé à nouveau et on a cru qu'il allait y rester. De fortes diarrhées ont failli l'emporter et il ne cessait de me dire « Foutons le camp d'ici, sinon je vais mourir ! » Son rêve c'était de repartir chez nous, à Tadjmout dans la montagne. C'est à ce moment que ma mère a accouché de son dernier enfant, un petit frère tout mignon. Mais la conjoncture ne permettait pas d'apprécier cet heureux événement. Le cœur n'y était pas ; la règle du moment, c'était de mourir, pas de naître.

Le gouvernement F.L.N. n'avait toujours pas autorisé le retour des populations dans les zones évacuées pendant la guerre, malgré les demandes réitérées de centaines, voire de milliers de familles qui auraient aimé rentrer chez elles une fois la guerre finie puisque c'était le cas. Mais, le nouveau pouvoir avait commencé par entretenir le culte de la contrainte appliquée à tous pour mieux imposer son autorité et ce n'était qu'un début.

### **Réaction positive d'un officier de l'A.L.N.**

Un jour, un officier de l'A.L.N. est arrivé dans le village pour prendre le commandement de la compagnie. C'était un capitaine, un vétéran qui avait vraiment combattu dans la montagne. Il a ordonné de rassembler toute la population, y compris les anciens harkis. L'ambiance est redevenue comme au temps où le capitaine de l'armée française réunissait de la même façon tout le monde. La seule différence, c'est que ce capitaine de l'A.L.N. n'avait pas besoin d'interprète pour s'adresser à la population. Ce n'était pas non plus un orateur et il n'avait pas la facilité de langage de son prédécesseur français.

Mais ce qui est surprenant, c'est le discours qu'il tient. Il a commencé par dénoncer le comportement des tortionnaires du maire, ainsi que toutes les exactions commises contre les

harkis et leurs familles. Selon lui, les villageois doivent savoir qu'ils n'ont pas à s'ériger en justiciers qui se vengent sur des harkis qu'ils désignent comme des traîtres. Ils doivent savoir que le nouvel Etat ne leur a pas donné l'autorisation d'agir ainsi. Et il avertit : de nombreux indicateurs de l'armée française, qui jouent aux héros maintenant, sont bien identifiés et ils seront poursuivis par la justice car ce sont eux qui ont fait le plus de mal à la cause de la libération algérienne en jouant en fait le double jeu. Les harkis, au moins, agissaient à découvert sous l'uniforme de l'ennemi. Il donne alors l'exemple de l'embuscade qui avait été tendue ici même, il y a de cela plus de deux ans et il ajoute : « Nous étions une trentaine et nous aurions pu tous y passer s'il n'y avait eu un harki qui avait tiré en l'air pour nous prévenir. Cet homme, il est ici parmi nous en ce moment et vous le considérez comme un traître et pour le punir vous l'obligez à participer aux travaux forcés ». Les civils se regardaient mutuellement avec des points d'interrogation dans les yeux en se demandant si ce type n'était pas lui-même un ancien harki car, apparemment, il avait plus de sympathie pour ces derniers que pour eux.

La vérité est que cet officier est un cousin de Adjoul - Adjoul, mais qui ne s'était pas joint à lui quand il s'était rallié à l'armée française en 1956. Il avait continué la guerre jusqu'à la fin mais il connaissait les raisons qui avaient conduit nos parents à s'engager dans les harkas. En outre, il avait sans doute son idée sur la suite des événements. Il savait qu'il vivait ses derniers moments d'officier car il avait vu arriver les « dix-neuf-marsiens » qui savaient lire et écrire en français, ce qui n'était pas son cas. Désormais, l'avenir serait à eux qui deviendraient les futurs cadres de l'armée du pays. Ceci lui faisait penser que son cousin Adjoul - Adjoul avait bien raison lorsqu'il faisait liquider tous ceux qu'il pensait susceptibles de devenir des héros de la 25<sup>ème</sup> heure.

Justement, parlons de Adjoul-Adjoul. On a appris qu'il avait été emprisonné à l'indépendance par le nouveau pouvoir. Depuis sa reddition en 1956, il était devenu un ami de la France, tout comme Abdelkader à son époque, restant loyal à sa parole pendant toutes les années de guerre. Il avait catégoriquement refusé de s'expatrier en France comme cela lui avait été proposé après le 19 mars. Il a passé de longues années à la prison de Tazoult (Lambèse) près de Batna et n'a été finalement libéré qu'au début de 1980 par Chadli Bendjedid, le successeur de Boumédienne. Il a été autorisé à revenir chez lui dans le douar Kimmel à Dermoune où il est mort plusieurs années après.

## **Elections démocratiques**

Des élections sont organisées pour le nouveau pouvoir et tous ceux qui savent lire et écrire sont réquisitionnés pour tenir les bureaux de vote. Je me retrouve là avec mes anciens camarades d'école. Notre travail consiste à inscrire des noms sur des enveloppes, à les mettre dans les urnes et à signer en face de chaque nom inscrit sur le registre électoral. Il n'y avait que des bulletins comportant le « oui », ainsi tous les électeurs votaient sans le savoir pour la nouvelle constitution algérienne. Dans le même temps, un ordre est donné pour que tous les anciens harkis remettent aux autorités les vélos, les postes radios et tous les objets de valeur qu'ils possèdent. Mon vélo d'occasion m'a été ainsi confisqué et je me retrouve à nouveau à pied.

On parlait, ici et là, « de complots visant à saboter une indépendance chèrement acquise les armes à la main, fomentés par des traîtres, des renégats, des fumiers, complices du colonialisme vaincu et vacillant... », « ..tous ces complots avaient avorté car leurs auteurs de l'intérieur avaient été arrêtés et leurs complices enfuis à l'étranger ne perdraient rien pour attendre... » Radio Alger, laissée intacte par les Français, avait été récupérée par le FLN, parti unique, qui s'en servait à fond pour sa propagande.

## **Retour au bercail**

Enfin l'autorisation pour rentrer chez nous est accordée. Mon père qui s'est remis de sa maladie pavoise. Le temps de réserver le camion du déménagement et nous voilà à nouveau de retour au bercail. Nous retrouvons enfin notre terre que nous n'avions pas vue depuis six ans. Tout était ravagé par les bombardements aveugles de l'aviation. Il y avait des débris de roquettes un peu partout ; des douilles de mitrailleuse jonchaient le sol. Tout ce métal se vendait très bien, 70 nouveaux francs le quintal. Personnellement, j'en ai ramassé et vendu trois quintaux à l'intermédiaire d'une fonderie de cuivre installée à Bône (Annaba).

Nous avons retrouvé nos cousins qui étaient restés depuis le début et qui n'avaient pas été capturés. Ils se comportaient en héros, avec l'oncle Daha à leur tête. Un oncle de mon père avait été désigné comme responsable de la tribu par le nouveau pouvoir. Il ne cessait de prêcher la réconciliation et la fraternité entre les membres de la tribu. Notre maison familiale n'était pas habitable, détruite à moitié par les bombardements et les déprédations de nos propres cousins. Nous, nous sommes repliés sur les cavités naturelles, les grottes comme au bon vieux temps de la guerre ; nous les avons aménagées en compartiments distincts et nous nous y sommes installés.

C'était vers le mois d'octobre 1962, il faisait encore chaud dans le Sahara, mais en montagne il faisait bon vivre, l'air était pur et rafraîchissant mais c'était bien le seul avantage. Pour commencer, nous étions toujours astreints aux travaux forcés pour déblayer la piste et remettre en état les conduites d'irrigation Il n'y avait que nous qui travaillions, les civils jouaient les chefs et nous balançait des vannes, des plaisanteries de mauvais goût du genre « Hein ; la France vous a bien laissé tomber ! »

Oncle Daha est venu pour trouver mon père pour lui dire « C'est toi qui va être maintenant jugé pour avoir impliqué ton fils dans ton choix. » Mon père l'a viré manu militari sans lui laisser le temps de boire le café que ma mère avait préparé. Il était question d'une commission d'épuration qui devait nous juger pour « la trahison et le sacrilège que nous aurions commis en nous engageant aux côtés des mécréants. L'heure était proche pour nous de rendre compte de nos crimes ! ».

Un harki se marie et tout le monde se met à ironiser en disant de lui « Ca a un pied dans la tombe et ça veut envisager l'avenir ! » ou alors « Pauvre femme, encore bientôt une veuve ! » Ceux qui venaient se régaler chez nous, il n'y pas si longtemps lorsque nous étions « fréquentables », nous le rendent maintenant de cette façon. Parfois, cela se passe entre frères qui exigent de leurs frères harkis qu'ils changent de nom pour ne pas continuer à s'appeler de

la même façon. Ceux qui ont été capturés par l'armée française pendant l'opération « Jumelles » et que nos parents avaient sauvé, aidé et qui étaient devenus harkis, se sont retournés contre nos parents, les accusant de les avoir obligés à s'enrôler dans les harkas contre leur volonté. Heureusement, il n'y avait pas de camp de l'A.L.N. dans notre territoire pour enregistrer leurs plaintes. La seule autorité locale légale, c'était le vieil oncle de mon père qui, dans toute sa sagesse, ne tenait pas compte, de toutes ces allégations.

Oncle Daha voudrait bien se faire valoir, mais il n'était pas écouté. Quelqu'un d'autre était revenu : Messaoud le borgne qui avait commencé par être harki, puis avait déserté, après avoir participé à l'assassinat du caïd, pour devenir rebelle pour être finalement capturé avec son groupe par l'armée française. La justice l'avait envoyé en prison. L'indépendance l'a libéré. Maintenant, il passe pour un héros et il joue au chef des prisonniers pendant sa détention. Il jubilait dans ce rôle et comme c'est toujours une grande gueule il a réussi, une fois de plus, à s'imposer partout.

Nous, les enfants de harkis qui avaient été scolarisés en français, on se retrouvait de temps en temps en cachette pour réviser nos connaissances. L'oncle Daha l'a su et il est venu nous trouver dans notre recoin pour nous menacer de sanctions car, selon lui, la langue française était bannie, mise hors la loi en Algérie. Il était naïf, l'oncle Daha : il pensait vraiment que les choses se passeraient comme annoncées initialement par la propagande dont il s'était fait le porte-parole avant même le déclenchement de l'insurrection de la guerre de libération. Il croyait que l'Algérie indépendante serait un pays musulman, arabe, démocratique, fraternel, où tous ceux qui auraient contribué à son indépendance seraient les premiers servis. L'oncle Daha était l'une des premières victimes de toutes ces promesses utopiques et il ne le savait pas encore.

### **Bonjour, la misère**

Les vivres commençaient à être épuisés ; l'argent aussi et ça a recommencé... Bonjour la misère, on l'avait connu il y a si longtemps qu'on l'avait presque oubliée ! Elle est bien là ! Nous étions en plein hiver ; mon père était retombé malade, renfermé sur lui-même, comme chaque fois que nous traversions une mauvaise période.

Les Américains avaient envoyé des vivres, sous forme d'aide humanitaire par bateaux entiers. Il y avait de la margarine dans des bidons de 5 kilos avec les inscriptions en anglais « Donated by the United States of America » et la bannière étoilée. Il y avait de la farine, des vêtements et bien d'autres choses, non compris ce qui avait été détourné par les autorités ou volé en cours de route. Les quelques miettes qui restaient, parvenues à Tadjmout, ont été distribuées parcimonieusement et encore pas à ceux qui en avaient le plus besoin. De plus, les autorités faisaient répandre la rumeur que c'était... Cuba le donateur, car l'Amérique c'était le pays de « l'impérialisme dégradant et traître ». La mode était à la révolution, à la remise en cause de tout ce qui avait existé. L'Égypte était considérée comme le paradis terrestre, un pays d'avant garde où il faisait bon vivre, alors qu'en réalité le peuple y crevait de faim sous une dictature nationaliste exacerbée.

Pour essayer de survivre, je coupais des branches du genévrier que je faisais sécher, ensuite je les secouais pour faire tomber le feuillage que j'enfumais pour retirer les impuretés puis je les emportais sur un âne à 45 kilomètres de distance pour les vendre. Les acheteurs les mélangeaient avec du tabac et revendaient cette mixture par kilos. Ce trafic me permettait d'acheter à manger et un peu de tabac pour mon père. On mélangeait aussi des grains d'orge grillés avec le café pour en augmenter le volume. L'accoutumance au café était devenue un piège : si on n'en buvait pas le matin, on avait mal à la tête toute la journée.

Ma mère a vendu les derniers bracelets en argent qui lui restaient, mais cela n'a pas suffi, surtout maintenant que nous avons pris goût à une abondance relative. On avait du mal à accepter notre nouvelle situation. Je me battais comme je pouvais. Lors d'un voyage chez des cousins qui habitaient à deux jours de marche, j'ai réussi à obtenir un demi-quintal de dattes sèches que nous faisons bouillir pour les manger. Ainsi on avait « la chair et le jus » et rien n'était perdu.

### **Immigration à l'intérieur du pays**

L'hiver 62-63 est passé, la saison de préparation des moissons arrive. Comme nous, nous n'avons pas de semence, nous n'avons rien à labourer. Il n'y a qu'une chose à faire, aller louer nos bras. Avec des cousins anciens harkis comme nous, on a formé un groupe d'une vingtaine d'hommes et nous sommes partis travailler chez les autres à cinq jours de marche à travers la montagne vers le nord, à Médina, dans une région réputée fertile pour le blé, un peu comme la Beauce en France. En fait, nous avons repris une coutume ancestrale que nos parents, grands-parents et arrière grands parents avaient toujours pratiquée, Elle est cependant entourée de règles précises : il faut d'abord désigner un chef doté des pouvoirs incontestables, il y a interdiction formelle de se séparer, de quitter le groupe pour rentrer avant tout le monde, etc. Nous avons désigné le plus âgé comme chef de groupe. Nous sommes partis à l'aube pourvus du matériel nécessaire pour moissonner le blé et l'orge, une faucille et un tablier en peau de mouton appelé »*hbanda* »

Arrivés à destination, nous trouvons une région plate, très fertile, arrosée par les eaux qui dégringolaient d'une montagne verdoyante qui s'appelle le Chélia la plus haute d'Algérie avec quelque 2300 mètres d'altitude. Ce pays n'a rien à voir avec notre terre pauvre et aride. Des champs de blé s'étendent à perte de vue, ce qui a fait dire à mon cousin « Dieu, quand il a créé la terre, a jeté tous les cailloux chez nous pour nettoyer la terre des autres » Nous, nous sommes installés sur la place du village, dans l'attente d'éventuels employeurs. Nous étions disposés comme un troupeau de moutons sur un marché à bestiaux et nous attendions. Pendant ce temps, notre chef qui avait de l'expérience, négociait le prix journalier et les conditions de travail. Finalement la journée était fixée à 8 francs, avec deux repas fournis celui du midi et du soir. Nous aurions à dormir à la belle étoile et nous serions payés en fin de travail quotidien tous les soirs.

Le lendemain, premier contact avec le travail ; il s'agissait de tenir la faucille avec la main droite vers le bas des tiges en ratissant le plus large possible, de la ramener vers soi en pivotant



et en tirant très fort lorsqu'on avait constitué une grosse botte. Il fallait ensuite la lier en l'entourant d'un lien formé de tiges et recommencer avec la suivante. Pour ma part, comme c'était la première fois que je faisais ce travail, je commençais par essayer de ramener les tiges avec ma main gauche et de les couper ensuite. On se moquait de moi ! Finalement, un cousin m'a pris à ses côtés et m'a montré comment procéder ; les repas étaient constitués uniquement de galettes d'orge et de lait caillé à volonté. La journée de travail commençait au lever du soleil et s'arrêtait au coucher, cela faisait à peu près 14 heures d'affilée sous un soleil de plomb. Après, quand on a connu cela, on viendra nous dire que c'était les pieds noirs qui faisaient suer le burnous. On était en 1963 et les pieds noirs n'étaient plus là. J'en ai eu marre dès la première semaine et je voulais partir. Le chef a appris mes projets et m'a confisqué mon argent ; il gardait ensuite toutes mes payes. Ainsi, j'étais obligé de respecter les conventions, et de rester jusqu'au bout. Nous avons changé sept fois d'employeurs au gré de l'offre et de la demande. Surtout, il ne fallait pas que l'on sache que nous étions tous des anciens harkis, car dans cette région il y en avait aussi et on a bien vu comment ils étaient traités.

Un jour, une vieille veuve est venue nous embaucher pour travailler chez elle. Elle avait l'allure d'un homme manqué. Avant d'accepter, notre chef avait hésité car elle avait une réputation de mégère. Nous avons été agréablement surpris par le contraire. Elle nous a servi un plat royal à base de dattes écrasées, dénoyautées, mélangées à de la galette émiettée, et noyées dans du beurre fondu. Chez nous, c'était un plat de fête. Cette gentillesse, on l'a devait en partie à un vieil oncle qui avait séjourné dans la région, il y a longtemps et qui avait connu cette dame. C'était un phénomène, l'oncle Zéroual, qui nous racontait ses aventures quand nous étions enfants au Sahara. Ainsi, il se faisait passer pour un saint, un marabout, doté de pouvoirs occultes qui guérissaient tous les malades et surtout les jolies femmes qui avaient des problèmes affectifs. C'était un charlatan extraordinaire, qui se vantait de ses succès féminins. Maintenant, on comprenait qu'il avait écumé le coin et y avait laissé un bon souvenir, à en croire notre hôtesse qui avait dû être une de ses nombreuses « victimes ».

Il y a déjà un mois que nous sommes à l'œuvre et nous n'avons pris qu'un seul jour de repos pour nous laver dans la rivière. Les moissons finies, nous sommes repartis et en camion cette fois car nous avions de quoi payer nos places. Nous rapportions dans les 240 francs chacun. Arrivés chez nous, le chef du groupe m'a restitué mon argent et nous voilà à nouveau sortis de la dèche pour un moment. Nous sommes réquisitionnés à nouveau pour un travail d'intérêt commun qui nous serait, soi-disant, payé un jour. Inutile de dire que la motivation fait défaut et j'ai vite la réputation d'être le plus paresseux et le plus fainéant de tous, ce qui est tout à fait vrai car, travailler à l'œil, et dans de telles conditions, ça ne m'inspirait pas du tout.

### **Une corvée de trop au village**

Je me rappelle bien cette corvée. Nous étions entrain de construire une digue pour dévier les eaux de pluie vers les champs de céréales et de creuser une longue tranchée pour les acheminer. Les « chefs », car tous ceux qui n'étaient pas harkis jouaient les chefs, avaient décidé de répartir en parcelles la portion que chacun de nous devait travailler. Lorsque tout le monde a eu fini, la mienne a due restée à moitié faite car, en pleine nuit, nous sommes partis avec ma mère et mes

frères pour aller nous réfugier dans un village distant de trois jours de marche chez nous, à Zéribet el Oued, chez de lointains cousins qui s'étaient installés là depuis longtemps. Nous étions à l'automne de 1963. Nous sommes partis de nuit pour ne pas être vus afin d'éviter d'avoir à répondre aux questions des curieux sur notre destination. Nous redoutions aussi le mauvais œil, car la superstition, tout comme la religion, était avec d'autres coutumes fondamentalement ancrée dans les esprits. A mi-chemin, nous nous sommes arrêtés dans un secteur volcanique, appelé « la mer » sur le territoire de la tribu des Ouled Youb (les enfants de Jacob). Il y a là une source d'où jaillit de l'eau glacée l'été et bouillante l'hiver. Tout autour, il y avait un grand jardin potager en état d'abandon qui regorgeait de fruits et de légumes, des tomates, des piments, des melons et des pastèques. Déjà, les gens fuyaient la campagne pour aller en ville. Nous avons passé la nuit sur place après nous être gavés de toutes ces merveilles de la nature. Le lendemain, nous avons continué notre chemin. Arrivés à bon port, nous avons été reçus chaleureusement par nos cousins auxquels nous avons offert une partie des fruits et légumes que nous avons emportés avec nous de la source miraculeuse.

### **Gardien de dattiers**

C'était maintenant l'automne, la période de la récolte de dattes et c'était l'objet de notre venue car il y avait beaucoup de dattiers dans le village. Nos cousins étaient planqués en Tunisie pendant la guerre et à l'indépendance sont rentrés en héros. De toute façon tout le monde était un « héros », sauf les anciens harkis qui étaient traités de traîtres. Nous avons trouvé du travail qui constituait à garder une palmeraie, à veiller que les voleurs potentiels ne viennent voler des dattes la nuit et même le jour.

Nous étions logés dans une cavité naturelle, un tout petit abri à flanc de rocher. Ainsi nous avons une vue dominante sur la palmeraie. Mon père nous a rejoint une semaine plus tard. Avec les dattes récoltées, notre salaire de gardien, nous pratiquions le troc pour avoir des grains de blé et des légumes. La saison achevée, nous avons décidé de rester. Nous avons été échaudés par la misère qui régnait chez nous à Tadjmout, tandis qu'ici on pouvait toujours se débrouiller car les gens étaient plus à l'aise.

En ce qui me concerne, je faisais l'écrivain public de temps en temps et cela me procurait un peu d'argent car chacun me donnait ce qu'il voulait. Je me souviens que certains recevaient du courrier de France envoyé par leurs proches qui avaient été harkis et qui avaient réussi à s'échapper pour se réfugier en métropole. Ils me les leur faisaient lire en cachette car ils savaient que, moi aussi, j'étais un harki. Le téléphone « arabe » n'était toujours pas égalé en matière de rapidité d'information...

C'est là et à cette époque que j'ai appris que les atrocités commises sur les harkis au début de l'indépendance. En comparaison, chez nous, cela avait été presque le paradis....On apprend même que des hommes avaient été violés, émasculés, en représailles de leur engagement aux côtés de la France, que tous leurs biens avaient été confisqués et on signalait de nombreux cas de disparitions tandis que d'autres étaient déportés loin dans le Sahara pour servir de bouclier humain pour traverser les champs de mines lors du conflit armé entre l'Algérie et le Maroc de 1963.

Une lueur d'espoir commençait à pointer à l'horizon. Tout le monde me disait « Toi qui sais lire et écrire dans les deux langues, normalement tu devrais trouver du travail », et cela m'encourageait à en chercher. Un autre oncle, qui avait passé les années de guerre en prison en France ( c'était celui sur lequel mon père avait tiré avant 1954) était rentré avec le grade de « capitaine de l'A.L.N. », c'est du moins ce qu'il nous racontait, Il jouait un peu le patron du parti F.L.N dans la contrée et il m'a proposé d'être son secrétaire particulier, car il était illettré comme la majorité de ses semblables. Le problème est venu du maire du village, nommé par le F.L.N., qui, en fait, était le propre fils du caïd nommé par l'administration française. Il s'est opposé de toutes ses forces à ma nomination puisque, disait-il, en tant que harki, je n'avais aucun droit à exercer un emploi dans l'administration.

Il y avait des affiches de propagande partout. Sur l'une d'elles on voyait Ben Bella et Nasser , main dans la main, triomphants sur un cadavre transpercé par une lance sur laquelle étaient attachés les drapeaux algérien et égyptien. Le cadavre était disposé sur le drapeau français. La légende indiquait « le colonialisme est vaincu ». Sur une autre affiche, il y avait la photo de Ben Bella revêtu d'une veste « à la Mao » trop petite pour lui où il était écrit « je meurs et que vive l'Algérie ! » Un soir, en rentrant chez moi tardivement, j'ai ajouté au bas de l'affiche, en écrivant avec ma main gauche : « T'as qu'à crever !!!! » Le lendemain, les gens venaient me demander de leur lire ce qu'il y avait d'écrit sur l'affiche.

C'était une impudence impardonnable de ma part.

### **Contact avec une entreprise française de travaux publics**

Un chantier venait d'être ouvert pour construire un nouveau quartier d'habitations à Baniane et c'était une entreprise française qui était chargée des travaux. Il y avait longtemps que je n'ai pas revu de Français et cela me manquait de ne pas pouvoir parler dans la langue de Molière... Evidemment, l'approche a été difficile au début, car le personnel français de cette entreprise était surveillé par une nuée d'agents en civil de la Sécurité Militaire qui est la police secrète du régime algérien. Puis la surveillance s'est relâchée au bout de quelques jours. Lors du recrutement des ouvriers locaux, j'ai réussi à jouer l'interprète bénévole jusqu'à la fin de cette opération, puis le chef du chantier, un Français, m'a demandé ce que je faisais comme travail. Lorsque je lui ai expliqué que j'étais chômeur il m'a dit « Avec moi, tu vas travailler » Il m'a confié la tâche de pointeau, ce qui était l'équivalent de chef d'équipe avec un salaire de 250 francs environ par mois. C'était l'apothéose. J'étais pressé de rentrer à la maison pour annoncer la nouvelle à mes parents. Mais au préalable, il me fallait obtenir l'autorisation du chef du bureau politique local du FLN qui remplissait les mêmes fonctions que le caïd du temps de la France, juste et y compris la corruption. Moyennant dix sacs de ciment qui lui sont donnés par l'employeur, l'autorisation d'exercer m'est accordée, au moins à son niveau. Peu de temps après j'ai la visite de quelques traîne-savates qui me demandent des explications sur mon recrutement, me disant que ça devait être un emploi réservé à un ancien « Moudjahid », un héros de la guerre de libération, pas à un traître comme moi. Puis ils m'ont reproché d'avoir favorisé le recrutement d'anciens harkis. Le chef du chantier étant sur place, j'ai été le chercher

et je lui ai expliqué la situation. Il leur a répondu « Ici, c'est une entreprise française sous la protection du gouvernement algérien ; elle est libre d'embaucher qui elle veut. Mon seul interlocuteur local c'est le sous-préfet. »

Après leur avoir traduit cette réponse en berbère chaoui, ils sont partis en menaçant que les choses n'en resteraient pas là ! Derrière la démarche de ces traîne-savates se cachait en fait une femme française mariée à un algérien du F.L.N. en France pendant la guerre d'Algérie. A l'indépendance ils étaient rentrés, lui en tant que « héros » et elle en tant que « porteuse de valises ». Elle s'était débrouillée pour être nommée infirmière de l' « Aide Médicale Gratuite » du village mais son mari n'avait pas de travail. Ayant appris mon embauche dans la place qu'il visait, il avait poussé sa femme à intervenir auprès du chef de chantier pour lui proposer de me remplacer . Comme cela n'avait pas marché, il avait été trouvé les traîne-savates qui jouaient le rôle d'autorité morale pour m'intimider. Ceux-ci n'ayant pas obtenu gain de cause non plus, le couple m'avait alors dénoncé à la gendarmerie avec comme seul « délit » mon passé de harki. Les gendarmes m'ont donc adressé une convocation et le chef du chantier français a tenu à m'accompagner dans sa Renault 4L. Mais, au lieu d'aller directement à la gendarmerie, il a fait un petit détour par la sous-préfecture de Baniane pour rencontrer le sous-préfet afin de lui montrer la convocation et lui expliquer le problème que mon embauche posait pour certains et l'entrée en scène d'individus qui prétendaient dicter la loi. Ce dernier a appelé le chef de brigade pour lui dire de ne pas entrer dans le jeu des rivalités locales tant qu'il n'y avait pas de délit. Le brigadier de la gendarmerie a expliqué au sous-préfet que j'avais été dénoncé comme « goumier et un espion à la solde du colonialisme français dont le chef de chantier était un agent en mission en Algérie. » Le sous-préfet, qui était instituteur pendant la guerre, a éclaté de rire en entendant ces balivernes et a clos l'audience. Par la suite, les gendarmes sont devenus nos amis, tant de moi que du chef de chantier car ce dernier leur achetait du vin par caisses entières qu'il déposait sur le chantier et, la nuit tombée, ils venaient les récupérer en cachette de la population en me réglant la facture pour rembourser le chef. Ce manège a duré des mois. Quant aux ouvriers qui construisaient le nouveau quartier, tous les quinze jours on changeait d'équipe. Nous avons décidé d'établir une alternance pour que tout le monde puisse travailler. La liste d'attente était longue. Bien entendu, les anciens harkis étaient privilégiés car c'était bien le seul endroit où ils pouvaient travailler. Cela m'a valu à la fois des réactions désagréables des uns et des commentaires qui ne me tarissaient pas d'éloges à mon égard des autres

## **Mariage**

Nous étions en 1964. La répression systématique qui frappait les anciens harkis avait cessé mais quelques brimades isolées continuaient mais sans plus. Néanmoins, le régime de discrimination, interdisant tout emploi de l'Etat à un « traître harki », mis en place à cette époque se poursuit jusqu'à nos jours,

De temps en temps un harki qui avait été déporté pendant la sinistre période de juillet 62, rentrait chez lui à la grande joie des siens. Pour ce qui me concerne, j'ai recommencé à prendre goût à la vie, je me suis acheté des vêtements et même... une cravate pour aller frimer à Biskra. A nouveau, mes parents se sont mis dans la tête de me marier et c'était une très jeune proche cousine qui a été retenue, âgée d'à peine 14 ans et qui de plus faisait moins que son âge. Je ne

l'ai vue qu'une fois avant la cérémonie du mariage. C'était la fille de cet oncle sergent harki qui avait disparu dans des circonstances suspectes et dont j'ai déjà parlé. Nous avons vécu ensemble avec mes parents pendant un an.

La même année, j'ai vécu un certain nombre d'événements qui ont enrichi mes expériences de jeunesse. Un jour, j'étais allé en taxi clandestin voir un film à Biskra avec des copains, Par prudence, le propriétaire du taxi a laissé sa voiture en dehors de la ville. Les gens, à cette époque, aimaient s'habiller en vêtements camouflés militaires ou d'allure militaire. La plupart de mes compagnons de voyage les ont donc laissés dans la voiture, puis nous avons traversé la rivière à pied pour gagner Biskra. Après avoir vu le film et s'être promenés dans les rues mal éclairées de la ville, nous avons repris le chemin du retour.

### **Arrestation par l'armée**

En plein milieu du gué de la rivière, nous avons entendu des claquements secs de fusils qu'on armait et nous nous sommes retrouvés encerclés par des soldats qui semblaient très nerveux, Ils nous ont ligoté les mains dans le dos et conduits jusqu'à la voiture. Nous étions quatre, les militaires cinq et ils nous ont fait monter dans la voiture en même temps qu'eux. Ainsi nous nous sommes retrouvés à neuf dans une Peugeot 403 familiale. Celui qui conduisait habituellement n'avait pas de permis de conduire et celui qui en avait un ne savait pas conduire mais cette fois il était bien obligé de prendre le volant. A chaque fois qu'il tentait de démarrer, il calait le moteur car son pied tremblait sur la pédale d'embrayage. Le militaire, qui était à ses côtés, s'est mis à le frapper et l'insulter. Finalement, c'était celui qui avait l'habitude de conduire qui a repris le volant.

Lorsque nous sommes arrivés dans leur caserne, nous étions attendus. Ils nous ont alignés le long d'un mur d'une grande salle. En fait, c'était l'ancien casino de Biskra transformé en caserne de l'A.L.N. Quatre militaires nous surveillaient, les armes braquées sur nous. Après une fouille minutieuse, nous avons vu arriver un petit monsieur, pistolet à la ceinture, coiffé d'un béret plus grand que sa tête. Il avait une grosse tâche d'envie sur sa joue droite, s'avancant souriant, dans une démarche avenante, Il nous a serré la main en nous dévisageant. Puis, il nous a expliqué que nous avons été arrêtés par une patrouille de la police qui nous avait pris pour des rebelles contre révolutionnaires car elle avait repéré dans la voiture les vêtements camouflés. Il a reconnu qu'il y avait eu méprise, nous a fait servir du thé à la menthe, tout en nous vantant les mérites guerriers des vrais chaouis que nous étions, puis il a donné des ordres pour nous laisser repartir libres.

Lorsque nous sommes sortis de la ville, nous tombâmes sur un barrage de la gendarmerie qui donnait la chasse aux taxis clandestins. Ils parlaient dans un arabe que nous comprenions à peine ; c'était des gens venus de la région ouest, des Oranais. Ils s'en sont pris au propriétaire du taxi en lui collant d'entrée une amende de 30 francs. Lorsqu'il leur a donné 35 francs, dont 5 francs de pourboire pour tenter d'établir avec eux des bons contacts, ils se sont mis à le frapper en lui reprochant de tenter de les corrompre. Cinq francs, ce n'était pas assez....

## **Arrivée des Egyptiens en Algérie**

Le chef du chantier se plaisait en Algérie, au point qu'il envisageait de s'y établir définitivement. Il avait fait venir à Biskra son épouse et ses deux enfants. Il s'entendait bien avec tout le monde. Lui et son épouse étaient respectés par leurs voisins sauf par un couple égyptien. En effet, c'était l'époque où le gouvernement de Ben Bella avait entrepris de remplacer les Français par des Egyptiens. On les a vus arriver en masse, fuyant la misère dans leur pays, et se comportant en seigneurs en Algérie. La majorité d'entre eux était des Frères musulmans, une secte d'intégristes, dont Nasser s'était empressé de se débarrasser en les envoyant en Algérie, comme un cadeau empoisonné. Ils avaient de faux diplômes de médecins, d'ingénieurs ou d'architectes. Un jour, le fils du chef du chantier avait mal dans une oreille ; sa mère le conduisit chez le « médecin » égyptien, qui, en guise de soin, lui a mis du mercurochrome dans l'oreille...

Les blagues égyptiennes sont vite apparues. Un jour, un Egyptien qui déjeunait dans un restaurant, au moment du dessert, a demandé au serveur s'il avait « des sourcils du prophète? ». Cela devait être un fruit. Toujours est-il que le serveur, dans l'ignorance, lui répond : Non, et lui propose « des testicules » de son gendre Ali.

Les Egyptiens prononcent la lettre J comme un G. Alors on se moquait d'eux en les imitant comme si, en français, on disait « gai dégà mangué » pour « j'ai déjà mangé »

Que de choses se sont passées depuis que j'avais atteint l'âge de 10 ans en 1953 ! Onze années s'étaient déjà écoulées et je n'étais pas au bout de mes peines. Après chaque mauvaise passe, je me disais : Cette fois, ça va être la bonne ! Inconsciemment, je croyais à l'avenir et je me laissais emporter par un optimisme sans lendemain. Tout était fragile, tout pouvait basculer du jour au lendemain... A tout moment, je pouvais être rattrapé par un passé au goût amer, si proche, et qui me poursuivait sans cesse.

## **La rébellion du colonel Chaâbani**

La rumeur court et la radio confirme. Un colonel Chaâbani vient de faire sécession. Il s'est démarqué du pouvoir central à la suite d'un ordre de mutation qu'il a décliné. Déjà, depuis quelques temps, les relations entre lui, patron militaire et politique de la région et Ben Bella à Alger s'étaient tendues. Lors de la visite présidentielle de ce dernier à Biskra, fief de ce colonel, des divergences sur la manière de gouverner le pays étaient vite apparues dans leurs discours respectifs.

D'un seul coup, nous avons vu débarquer à Baniane et aux alentours des milliers de militaires, parfois avec des femmes et des enfants. Ce sont des éléments du régiment du colonel dissident qui prennent place dans le pays. Les gens étaient inquiets et se disaient « Ca ne va pas tout de même recommencer ? ! » Une semaine plus tard, toute cette troupe s'est évaporée, laissant tout derrière elle, des vêtements, de la nourriture, des armes, des munitions, à la grande joie de la population, mais cela sera de courte durée. Peu de temps après, les forces gouvernementales sont arrivées. Des chars T 54 de fabrication soviétique ont fait leur entrée dans le village. Les soldats ont raflé tous les hommes qu'ils ont parqués dans un terrain vague comme au bon vieux

temps des Français. Mais maintenant les suspects étaient les anciens « moudjahidines », ceux qui avaient participé à la guerre d'Algérie dans les rangs du F.L.N. ! Pour une fois, les harkis étaient épargnés. Toutes les maisons ont été fouillées et les protestations des anciens combattants du F.L.N. ont été calmées à coup de crosse. Je me trouvais sur le chantier avec le chef, lorsque les militaires sont arrivés ; ils l'ont pris à part pour l'interroger, puis ce fût mon tour et ils m'ont dit d'aller chercher les armes que j'avais récupérées. Evidemment, comme je n'avais rien récupéré du tout, je n'avais rien à leur rendre. Ils m'ont dit que j'avais été dénoncé par la population, ainsi que le chef de chantier français. J'avais, parait-il, trouvé une cache d'armes et nous l'avions récupérée et cachée !. Si je ne leur disais pas la vérité, mes jours étaient comptés. J'ai commencé à paniquer car on tuait pour moins que ça. De plus, je craignais qu'ils apprennent mon passé de harki, et alors là j'étais vraiment « cuit ». Finalement, le chef de chantier est venu à mon secours en leur disant « que le rôle d'une armée régulière était de protéger la population et non de la terroriser ». Il a ajouté qu'il n'était pas venu en Algérie pour faire la guerre, mais pour aider ce pays à se développer. Les armes de guerre, il n'en avait pas besoin pour chasser, son fusil de chasse lui suffisait largement. » Cette fermeté les a impressionnés et ils nous ont quitté. Après leur départ, j'ai eu des convulsions, je tremblais comme une feuille, j'étais trempé de sueur et cela faisait rire mon chef. Il n'a cessé de se moquer de moi et même encore longtemps après. Evidemment, il ne pouvait pas deviner à quel point je l'avais échappé belle !

Une dizaine de jours après l'invasion du village de Baniane par l'armée régulière, l'état de siège était levé. Tout est redevenu calme, car le colonel Chaâbani qui avait perturbé la quiétude du pouvoir central avait été arrêté et exécuté. Lorsque nous avons vu sa photo dans les journaux, nous l'avons tout de suite reconnu. C'était bien lui qui nous avait offert le thé à la caserne de Biskra.

Le premier chantier terminé, nous avons encore construit une trentaine de maisons, deux pièces-cuisine, destinées à la population déshéritée.

### **Privation des anciens harkis de leurs droits civiques**

Il m'est impossible d'obtenir une carte d'identité nationale, ce qui me permettrait de circuler librement, car j'étais privé de tous les droits civiques à l'instar de mes semblables anciens harkis. Le chef de chantier français m'avait délivré une attestation d'employé de l'entreprise pour faire foi de mon identité. Un jour, alors que je rendais visite à des cousins qui habitaient à Batna, capitale de la région, je voyageais dans un autocar qui a été stoppé juste à l'entrée de la ville par un barrage de police. Un des policiers est monté dans le car et a dit en français « Contrôle d'identité, S.V.P. », Malgré ses lunettes de soleil, je l'ai immédiatement reconnu. C'était Salah, le sergent des harkis arabes que nous avons trouvé à notre arrivée dans le village de Aïn-Naga après notre déménagement de l'oasis de Chegga, Lorsque ce fut mon tour de décliner mon identité, je lui ai dit « Bonjour, Salah ! ». Il a blêmi, a retiré ses lunettes pour me dévisager, puis il s'est ressaisi en me disant « Bonjour, la famille va bien ? » Et voilà ! Un de plus qui s'était recyclé, comme tant d'autres qui avaient su manoeuvrer au bon moment.

### **Départ inopiné de mon chef de chantier**

Avec l'achèvement du chantier de construction à Baniane et en attendant sa réception par l'administration, mon chef venait de moins en moins souvent de Biskra. Mon père avait été recruté comme gardien du chantier avant sa livraison.

Un beau jour, le couperet est tombé à nouveau. J'ai reçu une lettre postée de France. Lorsque je l'ai ouverte, j'ai reconnu l'écriture du chef. Il m'annonçait son retour précipité en France et qu'il ne reviendrait plus car il avait eu un gros problème. L'entreprise qui nous employait tous les deux venait d'être saisie par les autorités algériennes. Le grand patron, qui se trouvait en France, aurait corrompu des personnalités de haut niveau en Algérie pour se faire payer par avance des chantiers qu'il n'avait pas encore commencés. Des sommes colossales auraient été ainsi détournées. La conséquence immédiate de toutes ces magouilles c'est que je me retrouvais à nouveau sans travail. Cela recommençait !!!

### **Scène ordinaire de pillage**

Le chantier n'étant toujours pas inauguré et réceptionné, le maire tenait mon père, gardien d'une société étrangère saisie par le gouvernement algérien, pour unique responsable en cas de vols, ce qui l'a obligé à continuer sa garde. Au bout de deux mois, personne ne lui avait encore payé son salaire. J'ai adressé une lettre recommandée au maire avec copie au sous-préfet, leur signifiant que sous huitaine à défaut de règlement, mon père cesserait sa prestation. Les huit jours passés, il n'y a eu aucune réponse et mon père a arrêté sa garde. Au bout d'une semaine, toute la boiserie avait disparu, portes, fenêtres, vitres, tout s'était volatilisé dans la nuit. Le maire a alors porté plainte et le premier suspect.... c'était moi.

La police judiciaire a débarqué ; deux inspecteurs aux tristes bobines qui s'installent chez le chef du bureau politique F.L.N. et envoient un coursier me chercher. Lorsque je me suis présenté devant eux, ils m'ont jaugé du regard sans m'adresser une parole, car ils étaient entrain de manger. Enfin, sans préambule, l'un d'eux me lance : « Alors, comme ça, tu te payes avec la marchandise que tu es censé garder? » Je lui ai répondu que je ne comprenais pas le sens de sa question. Il m'a dit alors qu'ils avaient des méthodes qui font répondre même aux questions non posées et que si je continuais à faire le malin, ils n'hésiteraient pas à me les appliquer. J'étais désorienté, je ne savais pas quoi dire. Non seulement je n'étais pas payé pour le travail accompli, ni mon père, mais, ce qui était un comble, me voilà accusé de vol... L'interrogatoire a duré quatre heures environ, entre le dessert, le café et le thé. Finalement, le chef du bureau politique du F.L.N. s'est rappelé qu'à l'époque, avec l'accord secret du chef du chantier, je lui avais donné des quantités de sacs de ciment pour construire sa villa et il est intervenu en ma faveur en leur disant que j'étais en charge d'une famille et que si je disparaissais, elle serait sans soutien. Ouf ! Une fois de plus, je m'en sortais bien sorti car ils sont repartis sans moi.

### **Audience à la sous-préfecture**

Je me suis demandé si cette histoire allait encore durer longtemps. A chaque fois, je me retrouvais entre le chaud et le froid, entre l'enclume et le marteau et je commençais à en avoir assez. Le lendemain donc, je file à la sous-préfecture et je demande audience au sous-préfet. Je



lui expose mon problème : trois mois de travail sans rémunération, malgré les promesses du maire. Le sous-préfet me dit : « De l'argent, il n'y en a pas » mais il me signe un bon de ravitaillement, une perception de vivres fournis par l'aide humanitaire pour une quantité correspondant à trois mois de salaire selon ses calculs. Tout ce ravitaillement provenait des dons en vivres de l'Amérique qui avaient été stockés dans des entrepôts par les autorités et n'avaient pas été distribués à la population qui en avait grandement besoin. J'ai ainsi reçu un bon pour 20 quintaux de blé, 20 bidons de margarine de cinq kilos chacun et 20 bidons de lait en poudre, le tout signé : *Sous-préfet Kaddour ben Basculade el Khouroutou*, ou quelque chose comme ça. Le bon d'attribution en poche, je sors de la sous-préfecture, et je tombe nez à nez avec le maire qui attendait son tour pour voir le sous-préfet. Je lui montre le bon et il m'a dit « Tu es le diable en personne ! », puis il m'a conseillé de ne pas en faire trop, évidente allusion à mon passé, tout en occultant le sien, celui d'un fils d'un caïd nommé par l'administration française. En tout cas, ce qui m'importait, c'est que ma famille soit à l'abri de la famine pendant au moins vingt mois, car on consommait à peu près un quintal de semoule par mois.

### **Chômeur à la recherche d'un emploi et d'une pièce d'identité**

Je me débattais à nouveau comme je pouvais. J'ai passé un certain nombre de concours pour être successivement élève infirmier, instituteur ou alors plus osé encore celui des élèves gendarmes. A l'époque, il n'y avait pas encore de fichier central pour recenser les anciens harkis. Il suffisait d'avoir une pièce d'identité et de s'éloigner suffisamment des endroits où on était connu. Mais de carte d'identité officielle, je ne pouvais en avoir. Aussi, je me suis d'abord procuré une carte d'étudiant avec ma photo dessus et le cachet officiel d'un établissement scolaire. Ce premier document m'a coûté 50 francs, disons une semaine de travail, gagné par mon vendeur le temps de coller une photo et de donner un coup de tampon sur un document d'usage scolaire, une véritable vraie fausse carte d'identité ! Mais avec cette pièce j'avais au moins une chance d'obtenir également ma carte nationale d'identité à Biskra.

Le hasard a bien fait les choses. Je faisais la queue devant le commissariat, muni d'une fausse adresse, celle d'un cousin à Biskra, de ma fausse carte scolaire et de mon bulletin de naissance. Lorsqu'un des deux préposés du bureau d'état-civil a demandé si quelqu'un parmi nous avait un stylo, je lui ai proposé le mien. Il m'a pris par la main et m'a fait asseoir en face de lui. Lorsqu'il a vu mon nom, il a sursauté, m'a fixé du regard et m'a dit qu'il connaissait un colonel du F.L.N. qui portait le même nom que moi, en me demandant si nous étions de la même famille. Evidemment, je lui ai répondu : « Oui ! ». Une semaine plus tard, j'avais ma carte, Trente années plus tard, ce fameux colonel Kafi a présidé pendant deux ans aux destinées de l'Algérie. C'était vrai, nous portions le même patronyme et on pourrait même trouver une certaine ressemblance physique, Quant à une éventuelle filiation familiale, j'en doute fort, car nous sommes originaires de régions différentes et éloignées l'une de l'autre, moi de l'Aurès et lui du nord de Constantine.

Ente temps, j'avais raté le concours d'élève infirmier, essentiellement par manque de piston, Par contre, j'avais réussi celui d'élève gendarme, sans piston bien sûr, mais cela je ne l'ai su que bien plus tard. Dans l'immédiat, en attendant de trouver une issue à ma situation et pour survivre, je faisais à nouveau l'écrivain public. J'avais surtout à constituer des dossiers d'anciens combattants du F.L.N.. Chacun venait me voir avec cinq imprimés à remplir, plus un sixième pour les témoins. Tout le monde se procurait ces dossiers et chacun se portait témoin pour les autres dans une grandiose entreprise de faux témoignages collectifs au grand jour, à l'exception, bien sûr, des anciens harkis qui se tenaient à l'écart car ils étaient exclus de tout. Mais ce n'était pas tout. On me demandait aussi de remplir des dossiers de demandes d'indemnisation de biens perdus pendant la guerre, des dossiers qu'il fallait constituer pour réclamer des dommages de guerre à la France. Il paraît que certains ont même abouti !! Quoiqu'il en soit, ce « travail » ne me rapportait pas beaucoup et, de plus, je le trouvais dégradant car, sans le faire exprès, je participais indirectement à tous ces mensonges. J'aidais maintenant des gens contre lesquels je m'étais battu et en même temps je me sentais, de plus en plus et à jamais, exclu de tout.

Je déprimais. Pas d'avenir, aucun espoir, se battre sans cesse, rien que des fausses promesses, des mensonges et des magouilles, privées ou publiques. Pour la première fois, j'avais vraiment envie de tout plaquer, de quitter ce pays qui me refusait le droit de vivre décemment.

### **Emigrer en France**

Finalement, je me décide à émigrer en France. Pour cela, j'ai d'abord écrit à mon ancien chef de chantier, qui était devenu mon ami, pour lui demander si je pouvais compter sur son aide. Sa réponse a été immédiate, affirmative et spontanée. J'ai commencé alors les démarches et ce n'était pas une tâche aisée. Il fallait d'abord s'inscrire au bureau de la main d'œuvre puis passer une visite médicale. Ensuite, il fallait attendre son tour, en sachant qu'il y avait des centaines de milliers de candidats qui, comme moi, attendaient depuis des mois une autorisation de sortie. Rien ne venait et je me décide alors à « monter » à Alger, car on m'a dit qu'il y avait là moins de barrières pour traverser la Méditerranée en partant de la capitale du pays. Arrivé en pleine nuit en taxi collectif, je n'avais jamais vu autant de lampadaires éclairés en même temps. La ville m'est apparue gigantesque, Comme point de chute, j'avais seulement une adresse sur un bout de papier, celle d'un Biskri à Alger, et je me demandais comment j'allais la retrouver. Compatissant, le taxi m'a déposé à l'adresse que je lui avais indiquée.

Il était près de minuit. Je me suis trouvé devant un immeuble de plusieurs étages et évidemment, c'est encore pour moi une « première », je gravis les escaliers jusqu'au 6<sup>ème</sup> étage. Je n'osai pas frapper à la porte de crainte de réveiller tout l'immeuble. Donc, je m'étais résigné à m'allonger sur le palier. Il devait être dans les six heures du matin lorsque j'ai été réveillé par un homme en uniforme. C'était un policier qui habitait l'appartement d'en face. Sur un ton professionnel, il m'a demandé ce que je faisais là. Je lui ai répondu que je cherchais quelqu'un, en lui donnant son nom. Il m'a alors reproché de ne pas avoir sonné chez lui, il m'aurait donné refuge, conformément à la tradition qui consiste à ne pas laisser dormir quelqu'un dehors devant sa

porte. Il m'a fait entrer chez lui, m'a offert du café et a insisté pour que je mange quelque chose, Il m'a dit qu'il connaissait bien son « poivrot » de voisin, et qu'il savait où il se trouvait lorsqu'il découchait. Il m'a indiqué l'adresse. C'était un « Bain Public et Hôtel », tenu par un natif de Biskra, un endroit qui était le rendez-vous de tous les Biskris vivant à Alger. Le patron de l'hôtel me reçoit et m'indique le prix de la nuit en chambre commune, soit cinq francs. Nous y étions six ; des matelas font offices de lits. Quant à mes repas pendant mon séjour à Alger, ils ont consisté en un bout de pain avalé à midi avec quelques olives dans un jardin public et la même chose le soir dans la chambre, Mes faibles ressources ne me permettaient pas de manger autre chose. Déjà, le taxi collectif m'avait coûté 50 francs sur les 200 que je possédais. Le lendemain, l'homme que je devais rencontrer refait enfin surface. Il m'a invité chez lui et j'ai vite découvert que son voisin, le policier, avait hélas raison. C'était un alcoolique invétéré ; en une nuit, il a ingurgité devant moi deux litres de vin rouge....

Le lendemain, je me présente à l'agence de voyage maritime pour acheter un billet pour Marseille. L'employé m'a dit qu'il me fallait d'abord une promesse d'emploi en France. Le jour même, j'adresse donc une lettre à mon ancien chef de chantier en lui demandant de m'envoyer le plus rapidement possible le document en question. Une semaine après, je reçois bien ce que j'ai demandé et je me représente à la même agence. Et le même employé me dit maintenant qu'il fallait transiter par le bureau de la main d'œuvre de Biskra pour obtenir l'autorisation de sortie et donc la possibilité d'acheter un billet.

En clair, c'était le retour à la case départ !

### **Coup d'état : Boumédienne renverse Ben Bella**

Je suis resté quinze jours à Alger pour rien, si ce n'est pour être le témoin, bien involontaire, d'un coup d'état, celui du 19 juin 1965 quand Boumédienne a renversé Ben Bella et l'a fait arrêté. L'armée avait quadrillé la ville, mais il n'y a pas eu de débordements. La population est restée indifférente à toute cette affaire. Elle n'avait pas envie de revivre un passé récent et elle ne voulait pas participer à cette nouvelle « guerre des chefs ». J'ai quitté Alger pour rentrer chez moi, à nouveau désorienté et découragé, n'ayant plus qu'une seule idée en tête, partir, partir, « foutre le camp » et le plus vite possible ....

Mes parents comprenaient mon désarroi, tentaient de me calmer, mais rien n'y faisait. Deux jours après mon retour à Zéribet, je repartais à nouveau pour le bureau de la main d'œuvre de Biskra, l'attestation de promesse d'embauche en France en poche. Il y avait, comme d'habitude, une longue queue devant le bureau de la main d'œuvre, car tout le monde voulait venir en France, tout comme aujourd'hui, presque un demi-siècle après l'indépendance,

Lorsque ce fut mon tour d'être reçu par l'employé, celui-ci, jouant le rôle du fonctionnaire zélé à l'extrême, commence par me dire, à la vue de l'attestation de promesse d'emploi en France : « Surtout, ne crois pas que c'est un sésame que tu détiens ! Tu attendras ton tour comme les autres ! » Car les prioritaires ce sont les anciens moudjahidines, les anciens combattants du F.L.N., c'est à dire ceux qui se sont battus contre la France et qui sont maintenant les premiers à être candidats pour venir travailler dans ce pays et à abandonner le leur, l'Algérie. Et le

comble, c'est qu'ils font cela, en toute aise, conformément aux accords franco-algériens !!! Puis, l'employé me fait comprendre que l'entretien est clos et que l'attente pourrait durer encore quelques mois. Mon espoir de partir, d'abandonner ce pays devenu un cauchemar éveillé s'amenuise un peu plus. Je vois se dessiner un retour inéluctable à une situation antérieure de misère et de désespérance que je n'ai absolument pas envie de revivre.

Mon père envisage alors de ramener la fille avec laquelle il m'a marié chez sa mère car, comme il me le disait : « Elle n'est pas habituée à la misère ». En tant que chef de famille, il est très gêné de l'entraîner dans notre sillage à un sort misérable. Lorsque je lui ai fait part du projet de mon père, elle a refusé, se contentant de me dire : « Je reste avec toi, quoi qu'il arrive »

Je repars à nouveau le lendemain à Biskra pour voir le propriétaire d'un garage que je connais un peu du temps où il réparait les engins du chantier à Baniane. Je lui explique que je voulais aller travailler en France, lui raconte mes ennuis et lui demande s'il connaissait quelqu'un d'influent capable d'intervenir en ma faveur auprès du bureau de la main d'œuvre. Sans me répondre, il s'est lavé les mains, car il était entrain de réparer un moteur, monte dans la voiture déjà réparée d'un client et me fait signe de monter à mon tour. Direction, le bureau de la main d'œuvre.... Arrivés en trombe, on passe devant la queue quotidienne, sans que personne ne proteste. Mon garagiste s'assoit sur le siège qui fait face à l'employé modèle, prend le paquet de cigarettes qui était posé sur le bureau, m'en offre une et en prend une autre. Puis, il dit à l'employé « Ca ne te gêne pas trop que je me dérange jusqu'ici ? » L'autre, subitement embarrassé, dit à mon nouvel ami : « Excuse-moi, il ne m'a pas dit qu'il te connaissait ». Le garagiste lui répond : « Bon, maintenant que tu le sais, dépêche-toi ! »

Et voilà ! Une semaine plus tard, j'avais l'autorisation de quitter le territoire algérien pour exercer une profession en France, comme indiqué sur le document délivré par le bureau de la main-d'œuvre de Biskra. Mais ce n'était pas encore terminé. Il restait à passer la visite médicale à Constantine. Et là, apparaît une nouvelle difficulté soulevée par la secrétaire de ce service médical. Elle a lu sur ma promesse d'embauche que mon ami de France avait écrit que je serai embauché comme chef de chantier dans le bâtiment. Pour cette petite dame, je ne dois pas être autorisé à partir car, dit-elle : « On a besoin en Algérie de chefs de chantier pour reconstruire le pays. » Le médecin du travail, qui est un coopérant français, est intervenu en ma faveur. Il a vu sur le certificat que ma ville de destination en France était Saint Jean d'Angély, en Charente maritime, et, justement, c'est sa ville natale. Hasard heureux ! Il donne le dernier coup de tampon.

## **Traversée**

Novembre 1965, je me trouve à fond de cale d'un cargo vétuste plein de rouille qui avance à une vitesse d'escargot poussé par le vent et les vagues autant que par sa machine. 75 francs, c'est le prix de ce voyage sur une chaise longue sale et déglinguée en guise de couchage. Les rats étaient du voyage car j'ai en vu quelques-uns à plusieurs reprise. Dès la sortie du port, j'ai des nausées et le mal de mer ne me quittera plus pendant toute la traversée qui va durer 28 heures. Ce vieux rafiot s'appelait le « Djebel Dira »,

un cargo mixte hors d'âge qui avait transporté avant moi des milliers de soldats entre la France et l'Algérie. On m'avait prévenu : il fallait faire attention à ses affaires car le bateau pullulait de voleurs. Pire encore, dans le sens Marseille-Algérie, une bande de voyous, passagers à bord, avait entraîné à fond de cale un homme qui ramenait une épouse française. Pendant que le mari était maîtrisé par deux gros bras, les autres violaient à tour de rôle la femme.

Marseille !

La ville apparaît à l'horizon, elle se rapproche lentement, étalée au fond de son golfe, si différente d'Alger qui s'élève sur la mer. Je la vois, comme la voyait dix ans plus tôt mon père qui fuyait alors la misère économique de nos montagnes pour un exil qui se révélera, pour lui et notre famille, aussi vain que décevant.

Moi aussi, je fuis la misère... et plus encore l'absence d'espoir dans mon pays natal.

Marseille, j'avais l'impression qu'elle m'attendait depuis toujours !